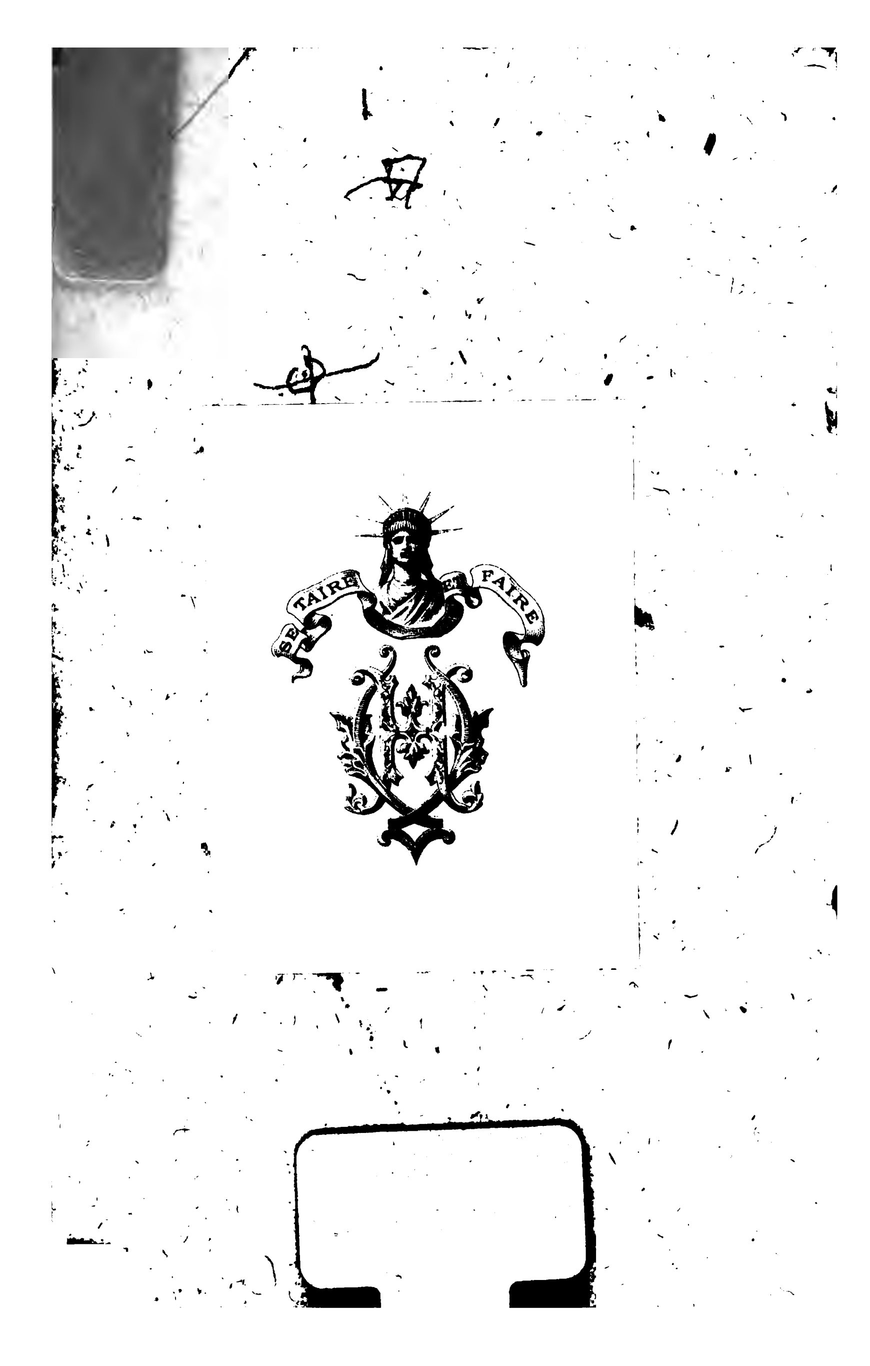

SE TAIRE ET FAIRE

DIEU MERITEROIT-IL BIEN QU'UN HOMME EUT POUR LUI DES EGARDS ET DU RESPECT ET QU'IL LUI EN OFFRIT UN HOMMAGE PUBLIC?

Traduit de l'Allemand

PAR

UNE WESTPHALIENNE.



A HANNOVRE

Aux depens de JEAN CHRIST. RICHTER

1751.



La demande: *Si Dieu mérite des respectueux égards de la part de l'homme*, te paroîtra sans doûte bien insolente & téméraire. Mais si elle a de quoi t'étonner, le nombre infini de ceux, qui refusent effectivement à leur Créateur un tendre, sincere & respectueux retour; qui le trouvent bas & rampant, d'avoir autant de respect pour l'Eternel, nôtre Dieu, que pour un Prince mortel, doit à plus forte raison remplir ton ame d'effroi & d'horreur. Eprouve d'abord ton propre coeur, & vois s'il est vivifié d'un amour ardent & d'un véritable respect envers Dieu; & si la reconnoissance, l'attachement & une humble soûmission à ton Créateur te conduisent par tout. Si ton coeur soûtient cette épreuve: rejouis-toi d'un

Dieu

Dieu, qui apprécie ton amour & ton zéle; qui te met au nombre des créatures élevées, au rang même de ſes amis. Garde une amitié fidele à celui qui te reſtera fidele à jamais. Tache d'inſpirer aux tiens des ſentimens également élevés. Mais ſi tu es de ces Eſprits préſomtueux & orgueilleux de notre ſiécle, qui rougiſſent de Dieu & d'une véritable vénération pour lui; qui aiment mieux ſe proſterner devant un foible mortel, que devant le Throne du Seigneur; he! bien: Sache que tu rougis de ton Pere, à qui tu dois ton Etre; d'un bienfaîteur, qui t'a donné vie, raiſon, membres & tout le bien dont tu jouis ici; Sache que tu es ingrat, groſſier & ladre; Sache que tu mépriſes le maître, qui gouverne ciel & terre, & dont la voix fait trembler l'Univers. Rougis préſomtueux! d'être l'opprobre honteux des créatures raiſonnables.

p. Jean Frederic Jacobi.

Etant



Etant obligé de faire il y a quelques années dans la belle saison du Printems un voyage à - - - -, je fus assés heureux de rencontrer à N - - - un jeune Comte de R - - - qui passa la nuit avec sa suite dans la même Auberge où je venois de descendre. J'eus par-là le bonheur de lui être présenté, de jouir de sa conversation, & d'en être honoré d'une bienveillance tout-à-fait particuliere. C'est un Seigneur qui joint au corps le mieux fait l'ame la plus belle, & aux connoissances les plus solides tant d'éstime pour la vertu, qu'il en fait le plus grand ornement de son rang éminent. On ne lui voit point ces airs dédaigneux, & ces distractions hautaines, par où les Grands de ce monde savent si bien humilier la timide innocence; au contraire rien ne lui paroit caracteriser plus distinctement un Esprit mince & une ame rampante que de mépriser par un sot orgueil ceux que l'ordre de ce monde a placé au dessous de nous.

Son amour ſincere & univerſel embraſſe tout ce qui a du rapport au bonheur de l' Homme. Son grand cœur ſe plait uniquement à y contribuer de ſon mieux & vole au ſecours de celui qui par ſes malheurs a le droit d'y prétendre; auſſi tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher, ne peuvent aſſés ſe louer de ſes manieres nobles & gracieuſes.

Les qualités de ſon eſprit, ne cedent en rien à celles de ſon cœur. Un grand diſcernement, beaucoup de lecture, & un enjouement toûjours ſûr de plaire en conſtituent le fond principal, qu'il ſait relever par une eloquence naturelle, ſans qu'on lui puiſſe reprocher la moindre envie, de vouloir briller ſeul dans les cercles, & de faire mal à propos l'étalage de ſon erudition. Il ſe ſert plûtôt de ſon eſprit pour en faire trouver aux autres; & cette ſuperiorité génante, l'apanage de la plûpart des Savans, eſt bannie de ſes diſcours; quoi qu'il ne manque jamais de mêler le ſolide à l'agréable, & de parler avec autant de jugement que de bonne grace.

Il a vû le monde, il a frequenté les Cours étrangeres; mais ce ne ſont pas des piéces de théatre, des Toutous, de nouvelles modes, des airs affectés, un perſiflage galant & un mépris de tout ce que l'Allemagne,

four-

fournit de plus beau, qu'il a recueilli dans ses voyages. L'interêt des Cours, la conduite des plus grands hommes, l'issue de leurs projêts, les démarches par où ils se sont attirés l'amour ou la haine des partis, leurs moyens de parvenir & les faux-pas qui les ont fait glisser de leur sommet, ont été pour lui des objêts, qu'il a seu bien apprécier & dont il a enrichi sa memoire.

Hors des Cours il rechercha non sans beaucoup de profit la conversation des plus grands savans & des plus habiles Maîtres: son zéle à s'instruire le fit descendre jusqu'aux boutiques des Artisans, pour examiner de-près leurs outils, instrumens & fabriques, dont il a mis par écrit les avantages les plus remarquables. Il s'enquêta avec soin des branches principales du commerce de l'étranger, des sources particulieres & meilleures de chaque espéce de Materiaux & de Marchandises, de l'endroit de leur debit, & pour que rien n'echapât à ses recherches, il n'oublia pas de s'éclaircir des différences du terroir & de sa culture particuliere, ne croyant pas même à l'heure qu'il est, déroger à son honneur d'aprendre d'un Artisan ou d'un Païsan les voyes simples & naturelles pour se mettre au fait de bien gouverner l'Economie d'un Etat & faire le

 bon-

bonheur de plusieurs milliers de personnes. Il a gravé dans son cœur l'immuable maxime, que la sage Providence ne l'a pas fait naître n'y doué de tant de grandes qualités pour passer ses jours à flatter ses passions, s'endormir delicieusement dans les bras de la mollesse & servir de fleau à des nations entieres; Mais pour être en tout un membre utile à la societé humaine. La tendresse infinie du Souverain Maître des cieux & de la terre est selon lui également attentive au bonheur d'un pauvre manant, ignoré dans sa chaumiere, qu'au bien-être des Princes, & pour peu que ceux-ci voulussent reflêchir à leur état, disoit-il fort souvent, ils trouveroient que tout bien pesé, ils ne sont que les ministres des grandes societés & du bien public.

Le Comte n'est redevable de toutes ces belles connoissances & de ces nobles sentimens qu'aux tendres soins d'un Mentor qui l'a accompagné dans ses voyages, & qui est toujours auprès de lui, non pas en qualité de Gouverneur, mais en celle d'intime ami. Il s'appelloit T . . . . . L'étendue de son erudition ne le rendit ni arrogant ni entêté ni empesé; il étoit de ce petit nombre de savans, en qui l'on admire tout à la fois un grand genie, beaucoup de savoir, un degré supe-

superieur de vertu, & l'art heureux de plaire. Aussi avoit-il sçu gagner autre fois, par ses rares mérites, le coeur d'un grand Ministre à un tel point, qu'il en fit son Secretaire & s'en servit avec succès dans les negociations les plus secrettes & les plus importantes. Il avoit appris dans ces occasions à bien connoître le grand monde & les ressorts secrets de la Politique; mais la mort lui enleva ce grand appui avant qu'il eût pû mettre la derniere main à son établissement.

Cette catastrophe le jetta dans une terrible consternation; la riante perspective d'un emploi considérable, & l'espoir de jouir de la recompense de ses merites disparoissant tout d'un coup & le mettant dans le triste cas d'un Pilote qui, au moment d'entrer au port, se voit forcé par le gros tems de regagner le large, s'abandonner de nouveau au gré des vents, & aborder dans quelque terre étrangere, pour y attendre le retour d'un tems plus favorable. Ce n'est pas qu'il n'eût eté generalement goûté, & qu'il n'eût trouvé des maisons distinguées où on l'auroit reçû à bras ouverts; Mais triste consolation pour un esprit qui au milieu des flatteuses idées d'être au comble de son bonheur se voit tout d'un

 coup

coup au revers de la fortune & dans l'accablante necessité de recommencer, par où il croyoit finir sa carriere. Les égards & les manieres gracieuses de son Maître qui, prévenu pour sa capacité, sa probité & sa discrétion, l'avoit plûtôt consideré sur le pié d'enfant de la maison que sur celui de domestique l'avoient insensiblement acoûtumé à goûter le plaisir des aises & des commodités, qu'il n'osoit pas esperer de trouver ailleurs. Son esprit flottoit dans cet état désolant entre mille projêts sans en fixer un seul pour son repos. Il avoit été pour son malheur trop sûr de sa fortune; il avoit trop compté sur lui-même & sur les bonnes graces de son Patron; Cela lui fit sentir d'autant plus vivement, à quels revers les plans les mieux concertés des mortels sont sujêts, & qu'il y a un nombre infini d'accidens dont notre fortune depend, accidens que nous ne pouvons ni prévoir ni régler; mais qui naissent sous la sage direction de celui qui veille sur l'ordre & l'harmonie du Tout. Il reconnut évidemment, qu'il s'étoit trop peu arrêté, dans son compte, à la Direction Divine, qu'il avoit fait trop d'honneur aux fragiles appuis des hommes & à son propre merite. La reconnoissance que bien d'autres avoient mar-

qué

qué à Dieu de leurs felicités, lui avoit paru jusques-là un effêt de leur modestie, & le Proverbe qui dit: *que chacun est l'artisan de sa fortune*, avoit été pour lui un principe si bien établi, qu'il le consideroit comme n'ayant jamais été démenti par l'experience. Mais le contraste où il se voyoit, le convainquit sensiblement du contraire, & de cette grande verité qu'on doit avoir plus d'obligation des heureux événemens à celui qui en a fait les ressorts & qui préside aux developpemens de leurs effêts, qu'à nous qui ne savons point d'un jour ce qui peut arriver l'autre. Dès-lors il reconnut toute l'étendue de sa faute; son amour propre humilié commença par s'elever jusqu'au throne de celui dont son pere lui avoit si souvent vanté la protection & l'assistence supérieure à tout autre secours. Mais ce qui acheva de le pénétrer d'une tendre reconnoissance & d'une veneration respectueuse pour les voyes merveilleuses de la Providence; (qu'il a conservée depuis sans jamais s'en departir) ce fut qu'au milieu d'une foule de reflexions, les unes plus accablantes que les autres, on lui rendit une lettre du vieux Comte de R - - - qui lui offrit sous des conditions les plus avantageuses la conduite de son Fils dans ce que l'on appelle le grand

grand Voyage. Le Comte l'avoit déjà remarqué auprès de son ancien Maître & sitôt qu'il en apprit la mort, il fit partir avec les lettres de condoléance ses offres marquées à Notre Secretaire fut si evidemment frappé de la Direction divine dans cet évenement de sa vie, qu'il accepta la vocation avec un empressement égal à son admiration. Il possedoit tout ce qui pouvoit lui faire remplir avec dignité un poste si important; aussi trouva-t-il un Eleve dont le caractere docile suivoit avec plaisir les traces de son sage Conducteur. Il joignit à nombre d'autres le rare talent de donner son sentiment avec franchise & énergie, sans détours & sans flatterie, observant avec celà une discrétion si attentive, qu'on rechercha sa conversation avec plaisir & que personne ne fut aigri de ses repliques, lors même qu'il étoit obligé de contredire. Je compte le bonheur de l'avoir connu & d'avoir joui quelque tems de son intime conversation parmi les plus grands de ma vie. Je le devois, comme je l'ai dit, au seul hazard de le rencontrer dans l'auberge, & de continuer avec lui la même route pour --- Le Comte, qui vouloit que je la fisse dans sa compagnie, me prit dès-lors si fort en affection, que je n'osois prendre mon quartier séparément du

sien,

fien, & qu'il me procura par tout où il fréquentoit une libre entrée.

Nous nous trouvames le plus souvent dans le jardin de Mdm. la Douairiere de S - - - proche Parente du Comte. Son esprit incomparable, son enjouement, sa prévenante douceur, jointe à la beauté du jardin, où elle passa ordinairement la belle saison, y attiroient tous les jours de nombreuses compagnies tant de la cour, que du Militaire. Elle avoit un Fils unique, heritier de biens considerables. Tous ses soins s'etoient réunis à lui donner une education convenable, & lui choisir les meilleurs Gouverneurs pour le conduire aux academies & dans ses voyages. Son esprit n'étoit pas des plus pénétrans; mais sous la bonne conduite de ses Gouverneurs & à force d'application, il étoit venu à bout d'un savoir au dessus du mediocre, supléant au reste par ses façons polies & obligeantes à tout ce qui pouvoit encore lui manquer. Il avoit au fond du coeur, de la Religion & de la Vertu; Mais par trop d'habitude qu'il avoit contractée avec Mr. de Z - - - il se piqua quelque fois de parler le langage des Esprits forts. Je crois même que s'il n'avoit brisé à tems les liens qui l'attachoient à son ami & qu'un certain Ecclesi-

clesiastique, qui avoit l'accès libre dans la maison, n'eut discontinué de le combattre par de vains propos & de l'aigrir par des emportemens zelés, il auroit à la fin conçû un mépris invincible pour la Religion & pour la Vertu. Heureusement Mr. T--- le raména.

Mr. de Z--- avoit le caractere vif & l'imagination brillante; heureux si les grands biens qui lui étoient échus par la mort prématurée de ses Parens, les flatteries continuelles dont on l'avoit bercé dès son plus bas age, ses habitudes & ses voyages n'avoient pas fait dégénérer en présomption & légereté tous les fonds excellens de son naturel. Sa memoire heureuse lui fit apprendre plusieurs langues sans beaucoup d'effort, & à peine avoit-il atteint l'âge de seize ans, qu'on le jugea assés formé pour être envoyé aux Academies. Il s'y livra deux années de suite entiérement à l'étude, & fit l'aquis d'un nombre d'utiles connoissances, jusqu'à ce que, par un commerce assidu avec ses Professeurs qu'il recompensa grassement & regala souvent de repas bien entendus, il parvint enfin à briller parmi les savans du prémier ordre & à passer pour un prodige dans son espéce. Mais ce n'étoit pas assés pour ses flatteurs;

le

le monde devoit en être convaincu par quelque savante dissertation. Il s'y prêta sans peine. Rien ne fut épargné; la magnificence orna le Festin, les Panégiriques les plus outrés lui furent prodigués. Les journaux litteraires ne se contenterent pas d'en parler une seule fois, ils prirent occasion de le faire à plusieurs reprises; On le plaça d'un saut dans le Cabinet d'un Roi, on portoit envie aux peuples assés heureux, pour être gouvernés un jour par son habileté, & on felicita le Public d'avance des avantages qu'il étoit prêt à tirer d'un merite aussi extraordinaire. Quelle émulation pour un jeune homme de tacher à meriter tous ces grands emplois que l'imagination de ses flatteurs forgeoit pour lui! Aussi cet esprit précoce tout enivré d'un brillant avenir n'oublioit rien de ce qui pouvoit l'approcher de ces flatteuses prédictions. Il entra pour cet effet chez un Professeur grand Historien & très versé dans le Droit public, s'appliquant avec un soin infini à tout ce qui peut former un Ministre d'Etat & par une vivacite des plus heureuses, à mesure qu'il apprit, il tacha de le mettre en pratique. Force Deductions, Traités de Paix, Harangues d'Ambassadeurs, Réponses, tout passa par sa plume. Il s'enferma, se

bâtit

bâtit un Throne, s'y figura un Monarque, fut tour à tour Ambassadeur & Ministre dans ses idées. Ces amusemens n'auroient pas laissé que d'être utile à un homme de son rang, quelques ridicules qu'ils paroissoint peut-être à d'autres. Mais quel changement inopiné & quel dénouement bizarre pour un prologue si magnifique!

Son Maitre ce parfait Politique n'etoit pas marié. Une jeune ménagere des plus aimables & une habile cuisiniere qu'il se contenta d'entretenir, furent pour lui des objêts assés graves pour l'amuser dans sa rétraite & le délasser des travaux de l'étude. Mr. de Z--- ne fut pas fort long tems sans s'appercevoir de ce joli manege. Les charmes trompeurs d'une variation si bien choisie, le firent bientôt résoudre de s'en procurer de la même etoffe, & il ne manqua pas d'en trouver des plus belles, sa politesse, sa bonne mine & ses richesses ne le laissant pas soûpirer en vain; mais ce ne fut qu'aux depens de ses études. L'histoire lui parut d'abord trop serieuse; la Politique trop subtile; ses méditations trop abstraites & trop incommodes, enfin son goût, son humeur, tout changeoit; Il prit un autre pli; les Romans & les Comedies lui tinrent lieu de litterature; son plaisir ne consistoit plus

qu'à

qu'à jouer ou qu'à se parer ; Cette disposition d'esprit fut affermie dans la suite par des accidens occasionels. Mrs. les Ecclesiastiques ne jugérent depuis longtems pas trop avantageusement de la conduite de son Maitre ; ils l'avoient blamé hautement à plusieurs reprises, soûtenant qu'un si grand homme qui se mêloit de former des Gouverneurs de provinces, étoit obligé de mener une vie exemplaire & irreprochable sans faire condescendre des filles mal-avisées à la debauche, d'abuser de leurs foiblesses, & les abandonner à une ruine inévitable, après s'en être lassé & rassassié ; C'est un crime à ne pouvoir être justifié, disoient-ils, de donner la vie à quelques enfans & les abandonner en suite aux soins marâtres de l'avanture, sans penser ni à leur education ni à leur fortune, si ce n'est que de payer quelques misérables écus pour leur conserver une vie brute. Ces maximes denaturées ne peuvent être qu'incompatibles avec les vues du Créateur, continuoient-ils, dont la bonté nous a donné ce tendre instinct qui resserre les liens entre les enfans & les auteurs de leur vie ; cet instinct qui porte un Huron à préférer le bien-être de ses enfans au sien propre & de sacrifier en cas de besoin sa vie à leur conservation. Ils crurent être d'au-

d'autant plus authorisés de s'emporter contre une pareille conduite, que ce Seigneur avoit menacé autre fois de mettre le sang & le feu aux quatre coins de la ville, lors qu'un jeune étudiant avoit trompé sa soeur, qu'il cherissoit extrêmément, après avoir abusé de sa complaisance. Mais bien loin de le faire rentrer en lui-même, ils l'irriterent à un tel point, qu'il conçut un dépit mortel contre ces Casuistes incommodes, & ne manqua aucune occasion pour les décrier comme des esprits sombres & atrabilaires, ce qui ne se fit point, sans que la Religion-même ne souffrît du ridicule qu'il donna à leurs maximes.

La jeunesse & particulierement Mr. de Z--- charmé de ces entretiens les écouterent avec avidité & sentirent insensiblement de l'indifférence & du mépris pour la Religion, se piquant d'erudition & de bel esprit, lors qu'ils pouvoient donner agréablement du ridicule aux verités les plus sacrées.

Mr. de Z--- rempli de ces idées partit quelque tems après pour achever ses voyages. Il s'arrêta longtems à Londres & à Paris; il y vit la Cour, se trouva regulièrement aux Caffés & fit la connoissance des personnes qui s'appelloient Esprits forts, qui se vantoient avec un air de suffisance

de

de posseder eux seuls l'unique & veritable sagesse, et cette souveraine liberté digne d'un ésprit elevé, qui méprisoient enfin hautement ceux qui pensoient différemment, traitant sur-tout les adhérans de la Religion revelée comme des vils esclaves de quelque Ecclesiastique sombre & radotant. Là on le fournissoit de toutes sortes de livres profanes dont les auteurs turlupinoient sur les principes de la Religion. Il les parcourut avec une rapidité extraordinaire, afin de se mettre au plus vîte en état de briller à l' exemple des autres au Caffé, au jeu, au vin, par quelque trait spirituel contre la Religion. Peu de jours, dont il perdit encore une partie en divertissemens & dissipations, lui suffirent pour achever la deliberation s'il resteroit Chrétien ou s'il se rangeroit sous le drapeau de ces Esprits forts. Enfin il abjura la Religion chrétienne auprès d'une bonne rasade de Ponche & parut depuis sous le nom de Déiste *. Après deux ans de voyage, & après avoir depensé quelques milliers d'écus pour aquerir du renom dans le beau Monde & dans les grandes parties, il

* Je tiens ces anecdotes d'un ami, qui a été le Compagnon de ses voyages & souvent de ses parties.

il s'est voué à la Cour où son argent, sa somptuosité, ses manieres polies & sa vivacité lui donnent beaucoup d'apparence & de consideration. Ses sentimens commencent à être à la mode parmi les jeunes gens, & il se flattoit les autres fois de se faire un parti de tous les beaux esprits de la Cour, pour se mettre une bonne fois au-dessus des visions & Billevesées des Ecclesiastiques.

Mr. de Z --- jouit d'une magnifique Maison de Campagne dans les environs de la Ville. Il y regale souvent ses Amis, & en effêt on ne peut être mieux que chez lui. On y trouve tout ce qui contribue aux plaisirs de la Campagne; des Bâtimens bien reglés, des beaux Jardins, des Allées, des Viviers, des Champs, des Bois, des Chasses, rien n'y manque; & ce qui donne un nouveau relief à tous ces charmes, c'est qu'il y a introduit une liberté entiere, que les airs composés de la Cour en sont absolument bannis & que chacun y goûte les delices d'une douce independance. J'ai eu quelque fois l'honneur d'y être prié avec Mr. le Comte de R --- On y admire parmi bien d'autres agrémens une écurie remplie de beaux chevaux & une meute des mieux aguerries dont il est grand amateur. C'est lui faire un sensible plaisir que d'aller

les

les voir & de s'y plaire avec lui. Il nous y mena lui-même la prémiére fois que nous étions chez lui, & après nous avoir montré plusieurs beaux chevaux, dont il voulut bien nous détailler les généalogies & les merites; nous y vîmes enfin une vieille Rosse aveugle, perclue & abattue. On l'avoit appellé autrefois *Hans;* mais le nom de *bien merité* lui avoit été accordé du depuis; Tître pompeux qui ornoit le frontispice de sa loge. Nous ne pûmes cacher notre surprise, de voir cette Haridelle au beau milieu de tant de superbes chevaux, & demandâmes à Mr. de Z---, ce qu'elle avoit faite pour meriter cette place d'honneur. Ah! dit il, rien ne peut me payer la bonté de ce cheval; c'est mon favori; je l'aime, & en disant celà il courût le caresser & l'embrasser; Cette bonne bête, continua-t-il, m'a garanti de la mort dans un duel, en faisant si àpropos & avec tant d'adresse une demi volte, voyant le feu de mon ennemi, que la bale qui m'auroit infailliblement oté la vie, ne fit que me friser légérement la tête. Je l'ai cherie depuis & au-lieu de la donner ou de la faire tuer, je veus qu'elle soit nourrie & bien traitée jusqu'à ce qu'elle meure doucement. *Un coeur noble & bien né*, ajoûta-t-il, *trouve de*

la satisfaction à temoigner sa reconnoissance même aux bêtes. La même chose nous fut réiterrée, lors que nous trouvames dans sa meute des chiens vieux & galeux. Il nous exagera les services qu'ils lui avoient rendus à la chasse, en nous assûrant que c'étoit l'unique raison pourquoi ils les traitoit si bien. Ha, répondit Mr. T---, que vos sujêts vieux & infirmes seront heureux, quels soins n'en aurez-vous pas? Ce n'etoit pas sans dessein qu'il fit cette remarque, ayant vu en allant à la meute un vieillard infirme & cassé, qui fit sa corvée, traînant une brouette chargée de fumier au jardin seigneurial. Ce pauvre homme rencontra dans son chemin un chien dont la queue bordoit le passage, & voulant detourner la brouette pour ne lui faire aucun mal, ses pieds tremblans le firent manquer de sorte que la roue passa sur le bout de la queue du chien qui se mit à hurler. *Eh! le butor ne voit donc point ce pauvre animal!* s'écria-t-on d'abord. Mr. de Z--- sentit par conséquent aussitôt où le coup portoit & répondit en soûriant: Nos Païsans descendent de meres Moscovites qui sont, dit-on, persuadées, que leurs maris ne les aiment plus, s'ils ne se donnent de tems en tems le loisir de les rosser vertement. Je sai, repliqua

pliqua Mr. T---, que vous avez tiré un jour contre un Officier, qui avoit battu votre valet de chambre, parce qu'il avoit mal parlé de lui. Vous croyiez alors avoir reçu un sensible affront dans la personne de votre valet. Sera-t-il donc plus indifférent au Créateur qu'un homme ait moins d'égard pour son semblable que pour un chien? Je vois bien, répondit Mr. de Z--- avec douceur, vous êtes un sevére censeur --- Un beau chien couchant accourut sur ces entrefaites & la conversation étant tombé sur lui, Mr. de Z--- demanda: si un chien de cette bonté ne surpassoit pas en esprit le gros des hommes; il tâcha en même tems de soûtenir l'affirmative contre les objections du Comte de R--, Mr. T--- gardant un profond silence laissa à ces jeunes Seigneurs tout le loisir de s'entrepousser, jusqu'à ce que Mr. de Z--- exigea son avis sur leur dispute.. Vous me permettrez, Messieurs, répondit-il, de laisser le cas indécis, si ce chien a plus d'esprit qu'une partie des hommes. Je n'ose pas l'affirmer; l'homme se sent trop humilié lorsqu'on veut lui disputer la supériorité; c'est une belle chose que l'esprit; chacun croit en avoir sa bonne doze. L'amour propre trouve plûtôt son compte de se voir soupçonné de quelque

 foibles-

foibleſſe du coté de la vertu que de l'eſprit, tout comme on aime plûtôt être fou que ſot. J'aimerois donc mieux convenir que ce bon chien a plus de vertu qu'une eſpéce d' hommes. Il connoit les régards de ſon maître & les ſuit; il le flatte, le careſſe & ſe jette à ſes piés pour lui marquer ſa ſoûmiſſion, au-lieu que l'indomptable orgueil du préſomptueux mortel ne reconnoit point ſon Maître, n'a que peu ou point d'attention pour ſon Créateur, qui l'a tiré du néant, qui par ſon pouvoir infini ſoûtient les cieux & la terre, & ne craint point de manquer de reſpect aux régards d'un Maître qui d'un coup d'oeil a fait & pourroit anéantir ſa vie & ſa fortune. Vous êtes un héretique à bannir, reprit vivement Mr. de Z---; & moi, repliqua Mr. T---, je vous aſſûre que je ſerois charmé d'être toûjours mis au ban dès qu'il s'agit de faire raiſon aux grandes coupes; j'aurois du-moins l'avantage qu'on ne priſera pas la ſobrieté d'un chien à mes depens. Venez mon cher Comte, s'écria Mr. de Z---; quittons les chiens ſi nous ne voulons pas qu'on prouve, qu'ils ont quelque fois plus de bon ſens que leurs maîtres. Il nous mena enſuite dans ſa Bibliotheque. C'etoit un coup d'oeil charmant. On y trouve tous les grands &

vaſtes

vastes ouvrages qui ont quelques rapport à l'Histoire, la géographie & le Droit des Etats, & tous magnifiquement reliés. Mr. T--- y étoit dans son goût & ne manqua pas de feuilléter ce qu'il y trouva de plus rare. Eh bien! l'interrompit Mr. de Z--- n'est-ce pas que vous vous plaisez plus ici qu'avec les chiens? Oui, Monsieur repliqua l'autre, j'y suis on ne peut pas mieux, j'y goûte la plus grande satisfaction; quel dommage que personne n'a decollé les feuilles, pour qu'on pût y lire sans s'arrêter à tout moment. Encor? s'écria Mr. de Z---; je vois bien que je dois partout payer les violons; mais venez; je vous ferai voir mon Cabinet, & les auteurs favoris que j'y entretiens pour mes menus plaisirs. Vous les trouverez d'un abord bien plus facile que tous ces grands seigneurs. Nous le suivimes dans le moment. Memoirés, Romans, comédies, chansons, satyres, toute sorte de brochures contre la religion surchargeoient les tablettes. Mr. T--- qui feuilléta préférablement ces derniers s'apercevant que les traits piquans & satiriques en étoient crayonnés par tout, reprit la parole en disant: je posséde aussi bien que vous la plûpart de ces livrets; mais si j'y ai marqué quelque chose, ce que je fais fort

souvent, j'ai eu un dessein bien différent du vôtre. J'y ai noté tous les paralogismes, les détours sophistiques, la supercherie des allegations de l'histoire ancienne, les faits controuvés, les comparaisons peu coucluantes, les contradictions visibles, & enfin tous les endroits où la malice ou la simplicité de l'auteur a detorqué les theses de la Religion --- Voilà ce que j'ai marqué; & afin que personne n'en soit ébloui, la marge m'a servi pour indiquer les sources des éclaircissemens nécessaires pour se detromper. Vous avez donc été un an entier à lire un seul de ces livres? lui demanda Mr. de Z--- Assûrement reprit Mr. T--; j'ai donné bien du tems aux prémiers, mais point aux autres, parce que ce ne sont ordinairement que des misérables copies & des redites, les piéces restant toûjours les mêmes, recousues & brodées un peu à la moderne. De cette façon-là vous employerez plus de tems à les lire que l'auteur à les faire, dit Mr. de Z--- Celà se peut fort bien, repliqua l'autre. Gare! Gare! reprit Mr. de Z--- je m'en vais vous denoncer à nos ecclesiastiques; Vous êtes un mêchant homme & un enfant degéneré de l'Eglise; je n'ai besoin que de quelques heures pour achéver un livre de ce goût-là, & on m'en veut encor

du

du mal; qu'allez vous devenir, vous qui perdez à leur lecture une année entiére? -- Nous passâmes ainsi deux jours chez Mr. de Z--- fort agréablement. Mr. T--- donna souvent des repliques assaisonnées, mais personne ne s'en fâcha & Mr. de Z--- retourna avec nous en ville.

Le lendemain Madame de C--- donna un grand repas à son jardin; nous fumes de la partie, Mr. le Comte de R--- Mr. T--- & moi, & nous y trouvâmes Mdme de N--- qui étoit une de ces personnes respectables du beau séxe, que l'on ne peut connoître sans admiration. Son grand esprit & sa pieté solide & raisonnable formoient la plus belle liaison; son port majestueux inspiroit du respect & sa mâle douceur repandit milles charmes secrets sur ses moindres mouvémens; on sentit avec cela à son abord cette délicate confiançe, qui fait les delices de la conversation, & sa grande lecture qui s'étendit sur des livres utiles & édifians, marqués au coin du bon goût, ne fut jamais un sujet de sa vanité. L'ordre le plus parfait régnoit dans son ménage. Ses domestiques étoient sages, choisis avec soin, bien entretenus, bien payés & traités avec toute l'humanité possible.

 Elle

Elle leur passa leurs défauts avec douceur: je suis une Maîtresse, disoit-elle, qui a ses défauts, que mes domestiques sont obligés à supporter. Puis-je donc prétendre, qu'ils soient plus accomplis que je ne le suis moi-même? C'étoit son principe & si par malheur un mauvais domestique lui étoit échû, elle commença par lui parler en amie & puis en maîtresse. Voyoit-elle que ses peines étoient inutiles, & que ses corrections ne faisoient que blanchir sur son esprit, elle lui donna son congé & le renvoya avec des marques de sa générosité; Mais la plûpart de ses domestiques avoient déjà passé une dixaine d'années avec plaisir à son service. Elle consacra tous les soins, qu'elle ne devoit point aux exercices raisonnables de la pieté & à la culture de son esprit, au doux dévoir de soulager son époux dans sa pénible fonction en écartant de sa personne tout objêt de chagrin, ayant une attention infinie pour lui-même & charmant ses peines par la douceur de sa conversation. L'education de ses enfans étoit formée sur des régles, qu'elle avoit tiré des meilleurs auteurs, qui ont epuisé ce sujêt; Elle en avoit lû une bonne partie & cependant on étoit sûr de s'attirer son amitié dès qu'on pouvoit lui communiquer quelque idée encherissante

te

te ſur leurs préceptes. On ne parla jamais devant elle de quelque enfant gaté ou degénéré, qu'elle ne trembla pour les ſiens, & ne s'enquêrit ſoigneuſement de ce qui avoit été negligé dans l'education des autres, & qui avoit contribué à leurs malheurs; quoiqu'elle jouiſſoit déjà du parfait contentement, de voir ſes enfans répondre aux eſpérances les plus grandes & les plus flatteuſes. Mais ce qui achéva de la rendre l'admiration de tout le monde, c'étoit que par ſa conduite ſoûtenue d'un grand air de dignité, elle s'étoit fait révérer autant qu'aimer & eſtimer, en expoſant avec une noble hardieſſe, ſans toute fois bleſſer les régles de la diſcrétion, à un chacun ce qui le rendoit moins aimable ou moins eſtimable dans ſon état. Sa moralle étoit forte, mais ſi bien ſucrée qu'on la ſupportoit avec plaiſir. Auſſi rien ne ſentit l'envie de médire dans toute ſa façon d'agir, mais bien une droiture à toute épreuve, qui la faiſoit toûjours juger avantageuſement des perſonnes abſentes qui n'avoient jamais tort avec elle, & pour peu qu'ils le meritaſſent, elle adouciſſoit ce que d'autres proféroient à leur charge, ſans avoir la moindre condeſcendance pour ceux qui ſans ſujet & par le ſeul plaiſir de jaſer ou de médire ſe divertirent aux

 depens

depens d'autrui. Elle reçut à son tour fort bien & même avec reconnoissance contre toute la coûtume de son séxe, les remontrances qu'on lui faisoit, si elle s'étoit laissée aller trop précipitamment à ses sentimens. La considération que l'on étoit obligé de lui porter se manifesta jusqu'au jeu, personne n'osant jurer contre les cartes si elles ne tomboient pas selon son gré, nï s'emporter contre un aide, qui ne prenoit pas assez garde à son jeu, lors qu'elle étoit de la partie. Ceux qui perdoient n'osoient point froncer les sourcils & changer de ton, ni se parer de trop d'indifférence ou faire éclater leur joye, quand ils avoient leurs retours; encor moins souffroit-elle qu'un lâche intérêt se mêloit du plaisir. Elle avoit le don de repandre un ridicule si spirituel sur tous ces écarts du coeur humain, que l'on se contraignit naturellement en sa présence allant au but du jeu qui est le délassement & la satisfaction. Lors qu'un certain Officier, qui avoit le tempérament violent, mais d'ailleurs de l'esprit, de merite & assez de bon sens pour se vouloir du mal de ses emportémens, se présenta pour être de sa partie elle ne l'accepta, sans qu'il eut assûré, qu'il oublieroit son métier de guerre & ne donneroit point d'assaut.

Tel

Tel étoit ſon caractère, elle ne le dementit pas un ſeul moment dans la converſation, & tout pénetrée de la plus vive reconnoiſſance pour l'Etre ſurprème, elle en donna des marques publiques dans toute occaſion, quoique ſans aucune gêne ni affectation. Au lever de la table du repas cy-deſſus marqué lorsque tout le monde ſuivoit nonchalamment la coûtume de prier Dieu, elle fut prèsque la ſeule en qui on remarqua un air de reſpect & de devotion qui ſe repandit dans le moindre de ſes geſtes. La plûpart des autres Dames jouoit de leurs éventails, les hommes marquerent chacun leurs différentes idées, l'un prenoit du tabac, un autre retrouſſoit ſes bas, un troiſième racommodoit ſes manchettes, un quatrième mettoit les mains ſur le dos, pendant que les yeux de ces prians à la mode ſe promenoit d'un coté à l'autre; tout ce que je trouvois de plus beau dans cette devote farce c'êtoit qu'elle ne duroit que la dixième partie d'une minute. Il parurent prendre ſeulement haleine pour ſe dire Le bien vous faſſe. A peine Mdm. de N--- pouvoit-elle avoir commence l'oraiſon de notre Seigneur; lorsqu'un bruit indiſcrèt de complimens interrompit tout d'un coup ſa devotion, qu'on remarqua

bien

bien n'être pas encore finie. La compagnie se dispersa après, quelques uns prenant le tour du jardin, & d'autres celui d'un appartement voisin. Mr. le Comte de R--- Mr. T--- & moi nous fumes menés par de S--- dans une grande salle, où les plus beaux tableaux firent honneur au choix du Maître. Chemin faisant Mr. de S--- demanda au Comte s'il y avoit aussi des Saints chez lui? Je crois, répondit-il, qu'il-y a des saints & des impies; mais oserai-je bien demander à mon tour, pourquoi vous me faites cette question? N'avez vous pas remarqué, repartit Mr. de S---, l'air bigot de Mdm. de N--- & le tems qu'elle mit à la priére? je voudrois donc seulement savoir s'il y a aussi de ces devotes commeres chez vous, qui ont le même tic. Eh mon Dieu, quel travers d'esprit que le vôtr' repliqua le Comte; pour moi je serois e vérité charmé de trouver par tout des personnes aussi dignes & d'une façon de penser si élevée que Mdm. de N--- Dites-moi de grace qu'avez vous contre elle? Quelle affectation de prier Dieu si longtems, reprit Mr. de S--- & de prétendre que les autres attendent une demi heure après elle? Que de charmes perdus lorsque cette dévote fadeur fait méconnoitre tous les beaux traits de

son

ſon viſage? Il faut que vous comptez bien de ſecondes pour une demi heure? repartit Mr. de R--- car je crois que Mdm. de N--- auroit été contente ſi on lui avoit ſeulement accordé une ſeule minute pour ſa priére. Mais il y a longtems que j'ai ſouhaité de vous entretenir ſur un ſujêt de cette importance, mon cher couſin, & je ſuis ravi d'en trouver l'occaſion ſi fort àpropos. Nous avons aſſez badiné jusqu'ici; parlons une fois ſeurieuſement. Une certaine Dame demanda de l'eau pour ſe laver les mains lorsque nous êtions ſur le point de nous lever de la table; & toute la Compagnie attendit reſpectueuſement qu'elle eut fini de ſe laver; celui qui ſe ſeroit plaint d'être obligé d'attendre, auroit été accuſé d'un manquement de ſavoir vivre; cependant perſonne ne s'eſt aviſé que cette Dame a pêché contre les régles de la bienſéance en voulant ſe laver avant que de ſe lever; Comment donc Mdm. de N--- qui a employé à ſa priére un moment de plus que les autres peut-elle avoir commis une ſi grande faute? avec quel air de ſoûmiſſion & de reſpect ne ſe ſouhaitoit-on pas un bon diné? Ne mit-on pas beaucoup plus de tems à ces gambades de cérémonie qu'à la priére? Hé-bien, ſi nous obſervons ſi reli-

gieu-

glissois après eux & nous trouvâmes en effet de quoi contenter le goût le plus délicat. Mr. de S--- nous fit surtout considérer un grand tableau, qu'il nous assûra être un des meilleurs, qu'il l'avoit acheté pour mille florins d'Hollande à Amsterdam dans la maison d'un Juif fort riche dont les meubles avoient été mis à l'encan après sa mort. Il représenta la consécration du Temple de Salomon. Un peuple infini qui sembloit encor respirer la joye, l'admiration & la devotion, ses différentes attitudes, sa ferveur à prier Dieu & tout le contraste de cette grande journée y étoit exprimé de main de maître. On y vit le jeune Roi Salomon prosterné devant le grand autel des Holocaustes, levant les mains au ciel, & animé de ce beau zéle qui fit le caractère de cette pompeuse cérémonie. Mr. de S--- qui êtoit en extase toutes les fois qu'il contemploit ce tableau, parce qu'il lui avoit coûté tant d'argent, & qu'il ravissoit tous les connoisseurs, demanda à Mr. T--- si cette piéce n'etoit pas du dernier goût? Pas tout-à-fait répondit-il; la danse de bergers que voilà sur cette porte est mieux réussi à mon avis que cette piéce-cy. Comment, dit Mr. de S---, en se fâchant tout de bon, c'est un morceau

pas-

passablement-bien méchant d'un de nos peintres qui n'est bon qu'à remplir ce vuide, qui faute de jour n'en merite point d'autre. Il ne me coûte d'ailleurs que six pistoles & vous voulez lui donner la préférence sur ce beau tableau? Je ne vois point que cette piéce représente ce qu'elle doit représenter, repartit Mr. T---. L'art qui ne doit avoir d'autre part à ces sortes d'ouvrages que d'habiller la nature à son avantage, la rend prèsque méconnoissable; tout y est outré, affecté & surchargé. Comment? s'écria Mr. de S---, en courant tirer un des rideaux, tenez, voilà la véritable lumiere; Venez vous mettre ici & regardéz une fois Salomon: ne voyez-vous pas sa paupiere s'entre-ouvrir timidement, ses yeux fixer le ciel, ses bras se lever & ses lévres se remuer? Ne vous semble-t-il pas de l'entendre soûpirer en le régardant fixement? Quelle ferveur dans toute sa personne? mon Dieu! quelle sainte innocence, quelle onction, quelle ardente pieté! Tous ces grands sentimens paroissent par l'adresse du peintre nuancer encore son visage. Considérez les Grands de sa cour. Le ravissement, & les emportemens d'un coeur inspiré du Seigneur ne brillent-ils pas dans leurs yeux? Et n'êtes-vous pas obligé de

convenir que le tout est véritablement digne de la majesté de Dieu? Je n'y trouve pas tout celà, repliqua Mr. T---; ce tableau me paroit toûjours irrégulier, peu naturel & gené. Que penseriez-vous, Monsieur, voyant un Prince prier Dieu de cette façon en présence de toute sa cour? Que diriez-vous en trouvant la cour dans la posture telle qu'elle est exprimée ici? Ne jugeriez-vous pas que le Prince est bigot & sa cour hipocrite? trouvez-vous ici la devotion dans son naturel? hé! non; si le peintre avoit voulû représenter la vivacité de la devotion & du zéle, il auroit du prendre notre exemple lorsque nous priâmes Dieu à table --- Ouy-dà, repartit Mr. de S---, est-ce ainsi que vous me prouvez votre reconnoissance de ce que je vous montre mes beaux tableaux, en vous divertissant à mes depens? Pour vous punir, vous n'en verrez plus àpresent. J'ai encor là une Venus dormante qui a ôté son voile; mais vos yeux ne s'en repaitront pas. Ho! pour le coup, reprit Mr. T--- je n'en serai pas marri. Venus sans voile & la consécration d'un Temple forment un couple si bien assorti que jamais nos prieres, & la décence qu'on y observe communement ne formeront.

Mr.

Mr. de Z--- ſurvint pendant que l'on cauſoit ainſi. Que vous venez à propos! s'écria Mr. de S---; on me fait violence, on veut me convertir les armes en main; l'eſtomac me fait mal de tout le fiel que j'ai été obligé d'avaler après le diné, & peu s'en faut qu'on ne m'ait enveloppé de tout coté. Là-deſſus il lui raconta tout ce qui s'êtoit paſſé. J'espére que vous ne me gâterez pas mon proſelyte, vous & Monſieur le Comte, apoſtrapha Mr. de Z---Mr. T---, après la peine que j'ai eu de le faire revenir de ſes préjugés d'école & de le mener ſi beau chemin--- Vrayment un beau chemin, répondit Mr. T--- ironiquement. Hé! non, mon coeur, reprit Mr. de Z---, ce n'eſt pas là le beau ton; Comment eſt-il poſſible qu'il y ait dans un eſprit auſſi éclairé que le vôtre des tâches auſſi noires d'une ſuperſtition qu'on y a imprimé dans l'enfance? Je vous aime tant & je vous aimerois encore d'avantage ſi vous vouliez renoncer à ces préjugés de votre nourrice. Faites-moi la grace de chaſſer les Fées, les Lutins & tous les fantomes ſacrés & profanes d'une ame auſſi digne & ſi belle que la vôtre. Là-deſſus M. de Z--- l'embraſſa, le baiſa pluſieurs fois en s'écriant, loin d'ici & de tout homme ſavant, toutes ces chimeres,

contes bleus & contes jaunes de ma Mere l'oye--- Votre bienveillance m'eſt fort précieuſe, Monſieur, l'interrompit Mr. T---, je ſuis même fâché que vous en avez honoré un ſujêt indigne & qui ne peut pas ſeulement promettre de tâcher de la meriter jamais. Mais je connois votre générosité & je ſuis perſuadé, que vous me voudrez toûjours du bien, & même ſi je vous racontois ce donc vos tendres baiſers m'ont fait reſſoûvenir dans ce moment. Voyons, ce ſera quelque joli petit traît, repartit Mr. Z---. Vous l'avez echappé belle Mr. de S---: On me fera la guerre à moi ſeul; mais de grace ne m'abandonnez point. Qu'eſt-ce donc que vous vous êtes rappellé, quand je vous ai baiſé ſi ſincérement & du fond du coeur? *Hans le bien merité*, ce brave à jambes caſſés me tomba préciſement dans l'eſprit, répondit Mr. T---. Lorsque nous rendîmes viſite à ce vieux compagnon & que vous l'honoriez pareillement d'un tendre embraſſement: je vous entendois faire ſon éloge parce qu'il vous avoit ſauvé la vie par ſon adreſſe dans un duel, & qu'ainſi vous êtiez intentionné de le bien traîter jusqu'à la mort. Vous ajoûtiez, *qu'un coeur bien-né trouvoit de la ſatisfaction d'être reconnoiſſant même envers les bêtes*. Votre cheval

fai-

faisoit cet heureux saut sans penser à la vie de son cavalier; il auroit pû sans un heureux hazard se précipiter aussi-bien du coté d'où la boule partoit, qu'il se jetta sur l'autre. Mais moi je connois quelqu'un qui m'a donné la vie, mon esprit, mes sens, & mes membres, & celà par le seul motif d'un amour le plus tendre & le plus sincere; il me sauve la vie, me rejouit toutes les fois que je bois & que je mange, & se plait à me ravir de mille façons; y-auroit-il moins de générosité à suivre le doux penchant d'être sensible envers ce grand bienfaiteur & de trouver dans cette reconnoissance un plaisir parfait & une satisfaction intérieure?

Je sçai bien, reprit Mr. de Z---, que celui, qui dispute contre vous, n'en est jamais quitte qu'en payant l'écot, qu'il aye tort ou raison; je suis pourtant toûjours charmé d'en tenir d'un homme tel que vous. Mais comment, soit dit avec votre permission, pouvez-vous par la conduite que je tiens envers mon cheval & par la raison que j'en ai donnée, faire une conclusion contre moi, en prouver votre reconnoissance envers Dieu & en inférer la nécessité de le remercier après avoir dîné? Mon cheval reçoit des bienfaits de ma reconnoissance; mais qu'importe au Tout-

Puiſſant qu'une ſi chétive Créature, que je le ſuis, lui rende graces? Qui eſt celui qui honore plus Dieu, vous, qui vous éſtimez aſſez important pour oſer le remercier de ſes bontés & vous approcher de ſon Throne; ou moi, qui le revére trop, qui ſuis trop convaincu de mon néant & du prix de ſes bienfaits inéſtimables pour oſer porter mes encens devant le Maître des cieux, & imiter ces préſomptueux mortels qui croyent lui faire plaiſir par leurs foibles remercimens.

Mots pompeux! grandes idées! repartit Mr. T---; je ſçay qu'à des vieux & bons domeſtiques les maîtres non-ſeulement prennent un mot en bonne part, ſi même ce n'eſt rien de recherché, mais auſſi leurs amis. Vous, Monſieur, comme ami de Monſieur le Comte, vous me paſſerez donc en ſa faveur auſſi quelque choſe, quoique celà n'approche pas de la pompe de vos penſées. Il me ſemble que votre ame eſt ſurchargée d'idées ramaſſées avec trop de vîteſſe, qui en s'augmentant encore de momens en momens vous empêchent par leur multitude à les bien ranger & en faire un tout, tel qu'il devroit être.

Je vous entends, diſoit Mr. de Z---, en l'interrompant vivement; vous croyez que je

je mange trop vîte, que je surcharge mon estomac par de différentes sortes de mets, sans lui donner le tems de les digérer à son aise; j'entre dans vos pensées; vous pouvez vous exprimer librement; Je vous aime pourtant, quoique vos traits me font quelquefois mal: Mais qu'est-ce qu'il y a en attendant d'indigeste dans mes idées? --- Je dis, repondit Mr. T---, que puisque vous considérez la reconnoissance envers une bête comme une grandeur d'ame, il est encor bien plus juste & plus excellent de la prouver réellement envers Dieu. Voilà la conclusion que vous vous efforcez de combattre. Vous soûtenez qu'en prouvant sa reconnoissance aux bêtes on leur fait du bien; mais que ce n'est pas de même par rapport à Dieu. Voilà déjà à quoi je trouve beaucoup à redire. Il s'ensuivroit delà que personne n'oseroit se flatter de vous voir reconnoitre des services rendus, à moins que celui qui les rend ne profiteroit de votre reconnoissance. Un Prince donc, qui pour les grands mérites de feu Monsieur votre Pere vous donneroit quelque fief noble, ne doit point s'attendre à des marques de votre gratitude, s'il ne veut pas accepter vos remercimens comme des bienfaits. Non, non, vous avez des sentimens

bien plus raisonnables & délicats; la seule conduite par rapport à votre cheval prouve le contraire de tout ce qui vous a plû d' avancer. Votre générosité ne se borne pas à faire seulement du bien à votre cheval; elle s'evertue d'une toute autre façon. La meilleure loge est pour lui; Vous pronez ses mérites, & l'avantage qu'il vous a procuré; Vous l'embrassez même; Et peut-être le pauvre annimàl ne seroit-il pas moins à son aise, s'il mangeoit son avoine dans la compagnie des chevaux condamnés à travailler, faute d'avoir pû sauver la vie à leurs maîtres. Mais une grande ame trouve du plaisir dans la reconnoissance, & c'est à ce plaisir seul que je rapporte l'attention particuliere que vous avez pour votre cheval qui de toutes ces caresses ne régardé que la main qui lui verse son avoine. La reconnoissance considérée en elle-même a tant de charmes que l'on sent la plus douce satisfaction à s'y livrer entiérement. L'ingratitude au contraire est si noire & si affreuse, que tout honnete homme sera honteux & humilié toutes les fois que sa conscience l'en accuse; elle est si généralement haïe, qu'il n'y a personne, un tant soit peu sensée, qui en souffré le moindre reproche. Je ne croirois donc pas pouvoir être content de moi-même,

me, si je ne ressentois pas envers mon souverain bienfaiteur, par la grace duquel je vis, une aussi sensible reconnoissance, qu'elle se manifeste par un hommage public. Vous dites, qu'est-ce que toutes mes soûmissions feront à l'Eternel? la Divinité y peut-elle gagner. Non, Dieu ne gagne rien par les graces que je lui rends; mais moi j'y gagne infiniment; je goûte le plus parfait contentement de ce que je ne me sens pas une ingrate créature, & me flattant en même tems que mes hommages ne sauroient deplaire à mon grand bienfaiteur. Je ne suis qu'infiniment petit dans les yeux de mon Créateur; je le sçai; mais celà n'empêche pourtant pas, que celui qui est par tout, qui sçait tout & qui voit tout, ne me voye aussi. Le soin qu'il prend des plus petits vermisseaux, infiniment moins considérables que moi, n'en est-il pas une preuve des plus flatteuses? Vous-même, Monsieur, vous m'avez montré par les beaux microscopes, que vous avez apporté de Paris, un million d'insectes dans une goute d'eau, qui sans ce secours resteroient imperceptibles à nos yeux. Nous admirions la proportion, la dimension, & la simmétrie admirable de leurs membres, & vous conveniez àlors qu'il y avoit un Créateur aussi grand dans le moin-

 dre

dre Polipe que dans un Elephant. Il n'y a donc rien de plus probable, que ce que celui qui opére & s'insinue dans l'insecte le plus vil, & dont la Providence s'étend jusqu'à sa conservation, connoisse aussi tous les replis de mon coeur; & celà-étant, peut-on s'imaginer qu'il lui sera indifférent de trouver l'ouvrage de ses mains respectueux & reconnoissant, ou bien ladre & ingrat? qu'il lui sera égal de me connoitre le coeur tendre, sensible & penétré de ses bienfaits; ou de me voir oublier & dédaigner jusqu'aux moindres graces dont il me comble si gracieusement? Voicy des belles Parterres. Ne reconnoit-on pas dans l'ordre, dans le goût, & la pompe de leurs fleurs toûjours variée & toûjours belle, la main de la sagesse divine? Vous convenez, que la matiere dont elles sont formées, a été produite par la Toute-puissance, & que les loix qu'elles suivent en se formant, partent d'une sagesse infinie; Vous convenez que c'est Dieu qui doüa la nature du doux pouvoir de les peindre avec des couleurs si brillantes & de nous fournir ce ravissant coup d'oeil; En considérant donc l'accord admirable de toutes leurs parties, la beauté du dessein, la précision, la délicatesse de leurs nuances: n'êtes-vous pas forcé de convenir

nir auſſi, que le Créateur ſe plait dans l'ordre & la beauté.

Il y a quelque tems que vous aviez la bonté de me montrer la belle collection d'Eſcargots & de Coquilles de mer, que vous conſervez dans votre Cabinet. Soûvenez-vous, je vous prie, du trait qui vous échappa àlors: *c'eſt ainſi*, diſiez-vous, *que la Nature peint dans le fond de la mer.* Je pris la liberté de rectifier votre idée en repliquant, *c'eſt ainſi que Dieu peint par le pinceau de la nature dans le fond de la Mer:* Vous condeſcendiez àlors à mon avis. Ces coquilles, croyez-moi, font encor retentir leurs voix en nous acclamant: *Notre Créateur aime l'ordre & la beauté.* Ne puis-je donc pas en inférer poſitivement: *Dieu aime les belles ames?* Se peut-il donc qu'il ſoit indifférent à celui, qui ſe plait à former de ſi beaux corps, que des Etres raiſonnables ſoient nobles ou rampans, beaux ou laids, reconnoiſſans ou ingrats? Je me flatte & me repais de la douce eſpérance d'être connû de celui qui ſçait tout; & que ſa bonté & ſa ſageſſe me donne un tout autre rang parmi ſes créatures, quand il me voit adorer ſes bienfaits & m'humilier par reconnoiſſance devant ſon Throne, que ſi je ne ſuis qu'un franc-ingrat. Pouvez-vous

croire

croire, qu'il y aura une même idée dans l'entendement infini de Dieu, d'un homme qui le remercie tendrement, & d'un autre qui ne daigne pas y faire la moindre attention?

L'expression est pompeuse, quand vous dites: Dieu est trop grand, ses bienfaits sont en trop grand nombre, & je suis trop peu de choses pour pouvoir l'honorer par mes remercimens. Mais tout bien pésé seroit-ce bien là le véritable motif qui porte nos petits-maîtres à negliger leur reconnoissance envers Dieu? J'en appelle à l'entiere connoissance que vous avez de ces êtres indefinissables, à qui la raison-même sert quelques fois d'un motif pour faire le contraire, & je vous prie de prononcer, si vous croyez, qu'il y ait dans leurs coeurs toute l'étendûe de respect que cette expression élevée renferme? Prononcez, s'il vous plait. La Majesté infinie de Dieu ne l'empêchant point de voir ces petits vermisseaux, & de régler si merveilleusement leurs organes, cette Majesté l'empêcheroit-elle d'agréer l'encens d'un coeur respectueux & sensible? Comment donc justifier les conclusions suivantes? Dieu est si grand, que je ne puis l'honorer comme il le mérite; ainsi je ne veux l'honorer point

du

du tout. Dieu me comble de tant de bienfaits importans, qu'ils me mettent hors d'état de l'en remercier assez; par conséquent je ne veux lui rendre graces point du tout: Ces conclusions partent-elles de leurs principes?

Nous nous formons une idée extravagante de la Majesté de Dieu, & ordinairement lors qu'on y reflêchit, l'image de la grandeur d'un Prince se glisse si avant dans notre ame, que nous mésurons celle-là par celle-cy. Nous croyons, & peut-être avec assez de fondement, qu'un Prince ne peut s'arrêter à des bagatelles sans faire tort à sa dignité. La raison en est que son esprit est trop borné pour veiller à plusieurs choses à la fois, & qu'entrant dans tous les détails il negligera le gros. D'ailleurs l'idée que nous avons de la grandeur d'un Prince tient souvent du faux. La flatterie a élevé beaucoup de minuties & fait tomber le grand & le sublime. Mais c'est tout autre chose de l'Etre infinie. Dans son esprit le grand ne diminue point à proportion que ses soins pour le petit s'augmentent; & nous ne devons pas évalver sa grandeur sur le pié irrégulier d'une dignité imaginaire. La Grandeur de Dieu doit être

être jugée par ſes attributs élevés, par ſes operations & par l'harmonie du tout.

Un Prince qui gouverneroit un Etat immenſe, qui connoitroit ſes ſujêts, les jugeroit ſelon leurs qualités, ſçauroit préciſement diſtinguer le vrai mérite du faux, qui ne verroit que par ſes propres yeux, & qui enfin embraſſeroit d'un coup d'oeil les diverſes branches de ſon Etat; Un tel Prince ne ſurpaſſeroit-il pas en grandeur tous les nôtres? ne mériteroit-il pas à juſte titre le nom de grand? Et ſeroit-il moins digne de notre reſpectueux attachement parce qu'il le mérite? Eh bien! Dieu eſt ce puiſſant Souverain d'Etats innombrables de la plus vaſte étendue; il ſçait tout; il connoit toutes ſes créatures; rien ne paſſe dans ſes Royaumes qui ne lui ſoit préſent; ſa ſageſſe infinie reconnoit dans l'inſtant l'ordre & le déſordre jusque dans le moindre atome, préciſement parce que ſon eſprit eſt infini: Il ne peut que ſe repréſenter toutes choſes dans la plus grande exactitude & dans leur juſte grandeur. Sa puiſſance s'étend par-deſſus tout; Quand il parle, celà ſe fait; Quand il ordonne c'eſt déjà là. Cette puiſſance parce qu'elle eſt infinie gouverne tout; met des bornes à tout, & prouve ſon infinité juſtement par-là, qu'elle fait

fait paroître son influence dans les plus petits animaux: Ces attributs ont bati cette étonnante étendûe du monde, également grand & merveilleux dans l'assemblage du tout, que dans les plus petites parties; de sorte que notre esprit frappé en examinant de près le moindre petit grain, y rencontre des profondeurs de Sagesse & de Puissance, qui s'augmentent à chaque pas qu'il fait pour venir à bout de les approfondir. On découvre en même-tems une tendre & infinie amitié du Créateur envers la créature, surtout en égard de l'homme. Des bienfaits inombrables en font la preuve d'une maniere bien consolante. Ses soins paternels, en soûtenant le grand, ne sont pas moins attentifs au petit; tout celà, Monsieur, ne fait-il pas une véritable grandeur? L'esprit n'est-il pas du prémier ordre, qui envisage le plus petit comme le plus grand? La puissance n'est-elle pas extraordinaire, qui commande aux plus hauts tout aussi-bien qu'aux plus bas, & les protége tous à la fois? La tendresse n'est-elle pas divine, qui embrasse toutes les créatures & leur fait tant de bien, qu'une amitié gouvernée par la sagesse est capable de faire? C'est bien une véritable, une respectable & aimable grandeur! une grandeur infinie, mais entre-

mêlée

mêlée de tant d'amabilité, que tout le monde en peut approcher avec une respectueuse confiance; une grandeur qui connoit sûrement mon attachement, & qui voit avec plaisir mon zéle & mes retours reconnoissans.

Voilà un sermon en formes disoit Mr. de Z---, & peut-être que je ne craindrois pas tant, d'aller de tems en tems à l'Eglise, si j'étois sûr d'y trouver toûjours un si digne orateur. Vous avez ici, repliqua Mr. T---, des ministres fort solides & aimables, que j'ai écouté avec beaucoup de satisfaction. Peut-être que vous seriez content de leur éloquence, si vous aviez plus de goût aux saintes vérités. Vous passez deux ou trois heures à la Comédie; Vous entendez avec patience les sots redits d'amourettes repétés, je ne sçai, combien de fois; une seule heure, où l'on traite des choses de la derniere importance, vous paroit-elle donc si longue & si redoutable? Mais les livres de votre petite Bibliotheque---.

Eh! s'écria Mr. de Z---, que vous me payez mal de l'éloge exquis que je vous ai donné; une autrefois, votre éloquence sera obligée de s'en passer; je ne la louerai plus. Je sçay bien, repartit Mr. T---, ce que j'aurois dû répondre selon la mode d'aujour-

jourd'hui aux complimens flatteurs, dont il vous a plû de m'honorer. Je connois la coquetterie de beaucoup de gens; ils refusent un éloge pour gagner encore celui de modestie, ou pour goûter à longs traits le plaisir d'entendre les preuves d'une chose, dont on est déjà convaincû en secrèt; C'est de cette source que part ordinairement ce refus doucereux: Eh! Monsieur, ne me faites pas rougir par des éloges que je nè mérite point··· J'ai été si souvent présent à ces tours de métier, que je n'aurois point de peine à les repéter. Mais vous savez, Monsieur, je ne suis plus à la mode, & vous me permettrez de vous avouer, que je prend votre éloge dans tout un autre sens. Vous me vouliez faire sentir adroitement, que je vous ai prêché trop longtems, & qu'il n'est pas de la fine discrétion deharanguer seul & d'ôter aux autres toute occasion de se mêler du discours. Je sçai que j'ai pêché contre cette régle du bon goût par mon sermon. Mais n'oubliez pas, que vous avez affaire à un Gouverneur, qui à force de gouverner est devenu vieux & caustique, & qui gâté par la longue habitude est morne & réveur, quand il se trouve en compagnie de jeunes Seigneurs, ou bien pour son malheur attaqué d'un paroxis-

roxifme de vouloir donner des leçons. Il n'y a pas longtems que je vous ai vû écouter avec une patience extraordinaire deux heures de fuite, un jeune Seigneur arrivé de Paris, avec une fiévre chaude, qui ne l'a pas encore quitté. Il vous fit bien au long la defcription de la tour de nôtre Dame & du Pont-neuf, il vous montroit gravement comment on portoit le chapeau à la promenade des Tuilleries & cent autres bagatelles, dont la meilleure ne vaut pas le recit. Je ne vous demande que la même complaifance. Que ce préambule ne vous épouvante point; Je ne fuis pas encore à bout de mon fermon; il m'eft refté un chapeau *in petto;* N'allez pas dire au-moins, que vous m'avez prêté affez d'attention; Vous fçavez ce que les favans fouffrent, quand il couvent quelques idées, dont ils fe font amouraché, & qu'ils ne peuvent mettre affez vîte au jour. Je pafferois affûrement une très mauvaife nuit, fi je m'en irois coucher, fans avoir épluché d'un bout à l'autre tous ces beaux propos, qu'il vous a plû de me tenir cy-devant. Vous fouhaiterez fans doûte, que je fois dans mes expofitions auffi laconique que vous. Mais dans ma jeuneffe on n'étoit guéres à ce dégré de perfection; & comme je tiens toû-

toûjours un peu du vieux tems; je ne saurois encore asservir ma façon de penser à celle de nos jours, amasser en galop une foule d'idées, les ballotter un peu, & les jetter après au hazard comme les dez du gobelet. Pardonnez-moi un peu de Pédanterie, si c'en est une d'être esclave des loix de la raison, en vertu desquelles il faut choisir ses idées lentement, les séparer nettement, les combiner après avec une pénible attention, & passer de dégré en dégré d'un chef à l'autre. Mais de grace, allons faire un tour de jardin. Les beautés diversifiées de la Nature suppléeront de tems en tems au défaut des traîts brillans, que les modernes savent si bien enchasser dans leurs discours.

Hé! combien de bourasques n'avons nous pas essuié de votre part dans cette minute, répliqua Mr. de Z---. N'auroit-on pas sujêt de se fâcher tout de bon contre vous? Si je le pouvois seulement; vous verriez beau jeu. Mais, venez; pour vous convaincre que nous trouvons plus de plaisir à vous entendre prêcher, que vous ne croiez, nous irons avec vous.

Mr. T--- reprit la file de son discours au jardin, en accusant Mr. de Z---, qu'il lui avoit adroitement imputé une conclusion, à laquelle il n'avoit pas pensé seulement.

ment. Vous me reprochiez, continua-t-il d'avoir conclue de votre réfléxion sur la reconnoissance envers les bêtes, l'obligation de prier Dieu à table. C'est encore là un coup de partie, & un jeu d'imagination de nos Esprits-forts, dont ils se servent souvent fort à propos, à donner une tournure ridicule aux choses les plus sérieuses. La conclusion, telle que voi-cy, s'ensuit très naturellement de votre sentiment: *S'il est grand & généreux de ne manquer pas de reconnoissance envers les bêtes, qui nous procurent quelques avantages; il doit être fort irraisonnable & lâche-meme, d'en manquer envers son plus grand Bienfaiteur.* Mais si vous y a ajoûtez: *il est donc nécessaire de prier Dieu à table;* tout le monde verra, qu'il y a un grand vuide sauté dans mon syllogisme, & la vérité souffrira du ridicule, qui ne devroit tomber que sur le faux. Quand est-ce que j'ai soûtenu, que l'on étoit obligé précisément de prier Dieu avant ou après diné? J'ai bien censuré les manieres histrionnes avec lesquelles on fait aujourd'hui les prieres de table, & j'ai soûtenu, qu'on devroit faire paroître plus de decence en remerciant notre Bienfaiteur, qu'on ne fait communement. C'étoit-là, que vous saisissiez l'occasion de rejetter tou-

te

te reconnoiſſance envers Dieu; & moi j'inférois de vos diſcours & de votre conduite-même, qu'il étoit grand, raiſonnable & conſolant de prouver ſon coeur ſenſible au Tout-puiſſant. Je n'ai impoſé à perſonne la loix de prier Dieu à table. Je ſouhaite plûtôt qu'on l'omette tout-à fait, à-moins qu'on ne ceſſera de le faire ſi légérement, qu'il ſe fait à toutes les grandes tables. Et je prens la liberté de vous avouer nettement, que je ne prie jamais Dieu, quand j'ai l'honneur de dîner chez vous; on ne m'en laiſſe point le loiſir. On ne fait autre choſe, que de mettre une main dans la veſte & l'autre ſur le dos ou quelque autre part; On jette la tête en arriere; les yeux ſe promenent par toute la Salle, & les piés font incontinent un mouvement qui annonce la Revérence. Et tout ce beau manoeuvre va ſi vîte, qu'à peine peut-on penſer trois mots, que la farce eſt finie. Les propos de table, qui l'ont précedé, ſont auſſi rarement dans le goût, qu'ils admettent la devotion. Dans cette ſituation & de cette façon je ne prie jamais Dieu. En attendant mon ſentiment eſt & ſera toûjours, qu'il eſt de la bienſéance & de notre intérêt, de recevoir la nourriture avec gratitude. Nous remercions celui qui nous a donné le repas; & même

 celui

celui qui nous préfente de fon Tabac; pourquoi ne rendrions nous pas graces à Dieu qui a mis dans le fein de la nature tant de mèts délicieux, & nous prouve par-là fon gracieux foûvenir, puisqu'il ne nous raffaffie feulement par le néceffaire, il nous fatisfait encore par le commode & le fuperflû. Je crois que notre coeur brûleroit d'un amour moins tiéde pour Dieu, fi nous pouvions nous accoûtumer de penfer dans nos plaifirs & dans tous nos délaffemens agréables à celui, qui nous les procure avec tant de bonté. Mais je demande abfolument des mines & des manieres, qui conviennent à l'idée d'une véritable devotion, ne pouvant point m'imaginer, qu'une vraie venération envers Dieu manquera jamais d'une certaine bienféance.

Quoi! difoit Mr. de Z - - - Dieu, ce grand Dieu, cet Etre infini s'abaifferoit affez pour donner de l'attention aux frivoles petites façons que vous voulez nous prêcher? Non, non, Dieu ne confidére que le coeur; tout le refte ne lui eft de rien, autrement vous ferez du bon Dieu, un petit Campagnard dont la fotte façon n'eft fatisfaite que par un hommage de mille complimens.

Enco-

Encore une preuve de la fécondité de votre éſprit, repartit Mr. T---; Vous accumulez tant de choſes dans le diſcours le plus abrégé, que je ſerois obligé de recommencer un nouveau ſermon, ſi je voulois vous répondre à tout. Je conviens que Dieu régarde principalement notre bonne foi & notre intégrité, que le coeur du juſte lui eſt infiniment précieux, & qu'en défaut du bon coeur, les mines les plus édifiantes lui paroiſſent des ſingeries degoûtantes. Ce n'eſt pas que je prenne le parti de ces Caffards, qui marchent la tête baiſſée, ſoûpirant ſans ceſſe, tirant les paroles à perte d'haleine & ne paroiſſant reſpirer que la ſainteté, pendant qu'ils prouvent par leur conduite qu'ils ſe moquent de Dieu & du monde. J'ai tant d'horreur pour ces amphibies, que je les évite autant qu'il m'eſt poſſible, ma bile s'échauffant toutes les fois que je les vois, & peut-être que c'eſt par une ſuite de cette averſion, que je ne puis ſouffrir toutes ces apparences outrées & affectées de devotion, quand même ils partent d'un coeur ſincere. Mais en attendant je n'en ſuis pas moins convainçu, qu'une vraye, reſpectueuſe & vive devotion influe dans la contenance & s'exprime dans les mouvemens du corps.

Toutes les Passions se font voir extérieurement & elles ont tant de pouvoir sur le corps qu'on ne peut les dissimuler sans se faire violence. La joye & la douleur, l'amour & la haine, l'affection & l'envie, la vanité & l'humilité, le courage & la peur, la pudeur & l'effronterie, agitent si manifestement les traits de notre visage, que c'est un espéce de mérite dans le siécle où nous sommes, que de se posséder assez pour se déguiser pour un tems, & en faire accroire aux autres. Aussi c'est un fait incontestable, que le coeur s'epanche dans toutes les veines, qu'il se montre dans les yeux & sur les lévres, & qu'il se rend maître de tout notre corps, lorsque la reconnoissance, le respect & l'amour envers Dieu l'emeuvent, l'échauffent, & que la vraye devotion s'y fait sentir dans toute sa force; à moins qu'on se contraigne avec art.

Si je trouve donc quelqu'un qui prie Dieu sans aucune marque extérieure de pieté, ou avec un air effronté, distraît & volage, son attachement à Dieu & sa venération pour ce grand bienfaiteur me paroissént extrêmément sujêts à caution. Je crois d'abord que son zéle n'est que très tiéde ou qu'il n'en a point du tout, & s'il en a, qu'il le dissimule de crainte d'être la risée du beau

monde

monde. Ordinairement c'est un des premiers cas, & si c'est le dernier, il manque toûjours à la devotion la véritable ferveur; & par conséquent le vrai point de hauteur.

Un Lord de quelque illustre maison, qui seroit à Londres, & qui ne viendroit pas à la Cour présenter ses respects au Roi le jour anniversaire de sa naissance, & celà parce qu'il craindroit d'être taxé de quelques Jacobites outrés, le tiendroit-on pour un zélé Patriote, quelque attaché qu'il feroit dans son coeur au Roi? Ainsi la conclusion sera pour la plûpart du tems très juste, que là où le corps ne donne aucune marque de devotion, l'ame en est vuide aussi, ou du-moins il n'y a qu'une pieuse langueur, sans vie & sans cette vive force qui donne à la devotion le dernier dégré de perfection. Elle est sans action, sans sentiment, sans respect, sans amour & sans reconnoissance; sur-tout quand les manieres sont si grossieres, si effrontées & légéres qu'on ne s'émanciperoit point de s'en servir, quand on auroit à remercier un grand Seigneur de ses bienfaits, ou que l'on voudroit lui demander une grace.

L'ame de celui qui se fait une vive idée de la Grandeur & de la Majesté de Dieu, & qui reconnoît la foiblesse & le néant de l'hom-

l'homme; qui avec celà examine les bienfaits innombrables & inéstimables de son Créateur, doit ressentir une telle émotion, qu'il lui sera du tout impossible de paroitre devant lui d'une façon irrévérente, mésséante & grossiere.

Supposé donc que Dieu ne se soûcieroit point de la posture du corps; Un homme qui le prie avec ferveur n'en conservera pas moins de façons respectueuses, puisqu'elles sont les suites naturelles d'un coeur tendre, respectueux & reconnoissant, & que la nature de l'homme & l'harmonie de l'ame & du corps les produisent sans un ordre exprès de Dieu. Mais cette supposition n'est guéres probable; je suis persuadé qu'il ne sera pas indifférent au Tout-Saint de quelle maniere, outrageante ou respectueuse, nous nous approchons de son throne, sur-tout quand nous lui offrons nos hommages, & il me semble qu'en supposant, que le Tout-puissant est trop grand & trop élevé pour condescendre à ces bagatelles, toute la nature se revolte contre moi en s'écriant: Rougis, aveugle mortel, de ton erreur. Tu fais de ton Créateur un Roi impuissant, paresseux & peu soigneux de sa gloire. Les plus petits animaux paroissent élever leurs voix pour me dire: Considére l'ordre de

nos membres, remarque l'exacte proportion qui y régne, examine tous ces rapports compassés l'un sur l'autre. Les beaux papillons me montrent leurs ailes pennachées, & les oiseaux leurs magnifiques parures. Régardez une fois ce Paon, faissant la roue, & ses couleurs resplendissantes qui forment artistement autant de miroirs. Toute la nature n'est-elle pas d'accord, pour nous convaincre par toutes les preuves possibles, que le Créateur infini prête son attention à l'ordre, à la beauté des organes, enfin à toute la figure de ses créatures, jusque dans les plus petits animaux, & qu'il aime, non-seulement dans l'infiniment-grand, mais aussi dans l'infiniment-petit, la juste proportion & la beauté. C'est là une véritable Puissance, qui dans les choses infiniment-petites est grande, jusqu'à l'étonnement.

Vous avez vous-même beaucoup de connoissance de l'architecture, & je vous ai fort souvent entendu raisonner de bâtimens avec tant de justesse, que j'ai admiré la finesse de votre goût. Mais dites-moi, je vous prie, ou puisons-nous les loix des proportions & de la beauté de l'eurythmie & symmétrie? N'est-ce pas dans les ouvrages de la nature & dans la perfection

du

du corps humain? ne régardons-nous pas les productions de la nature, ou pour mieux dire celles de Dieu, comme les meilleurs modelles? & n'apprécions-nous pas le mérite des architectes, sculpteurs, & peintres à proportion qu'ils réussissent à exprimer la nature?

Cet honneur que nous rendons à la nature, ne nous est-il pas une preuve évidente, que Dieu est attentif à la proportion des corps? & pouvons-nous après tant de demonstrations de la vérité nous figurer encore que Dieu ne prenne pas garde à notre posture quand nous parlons avec lui, & que nous lui témoignons le respect qui lui est dû? Peut-on s'imaginer qu'il plaise au Tout-Sage de voir les mouvemens de notre ame & de notre corps se contredire & se détruire par conséquent, quand nous accompagnons nos hommages des gestes indécentes, folâtres & profanes? Se peut-il que celui qui sçait tout, qui est le plus sage & le plus saint, trouve quelques beautés ou quelque symmétrie dans une conduite si contradictoire? Ne faut-il pas plûtôt que ces êtres hétéroclites, ces contradictions incarnées, paroissent à ses yeux éclairés comme autant de disproportions choquantes? Encore, quand un peuple aime son Prince & que ce

Prince

Prince fait la grace à ses sujêts de voyager de tems en tems par le pays, dans la tendre intention de s'informer par ses propres yeux, si on prend partout le soin nécessaire au bien de son peuple; tous les coeurs seront enflammés d'amour, & un chacun ne témoignera pas seulement pour lui sa joye, son attachement, & sa respectueuse reconnoissance, mais l'un excitera encore l'autre pour faire la même chose & l'un servira à l'autre d'exemple. En vérité notre Créateur & Roi Souverain est bien digne du même hommage. Il mérite que nous fassions éclater notre joye pour animer le monde entier à le glorifier & à lui rendre tous les honneurs imaginables. Mais pour y réussir, il faut donner l'exemple au reste du monde, il faut témoigner sa joye par des signes non équivoques & compasser son dehors, sur l'opinion qu'on a de l'extérieur d'un homme respectueux, & guidé par le désir de glorifier son Maître. Cette raison nous oblige encore à rendre un culte extérieur au Tout-Puissant. Que croyez-vous à présent, Monsieur, nos domestiques en nous voyant prier Dieu selon la mode de nos jours, en feront-ils édifiés, & animés à ressentir ce profond respect que nous devons à Dieu? & ces prieres que nous faisons

sons à nos repas & à nos tables exciteront-elles le feu d'une sainte devotion dans le coeur des spectateurs? Le grand exemple de nos beaux-Esprits persuaderoit-il bien quelqu'un de s'écrier: Seigneur, tu es digne de recevoir Gloire, Honneur & Puissance?

Trêve aux sermons, disoit Mr. de Z --- en interrompant ce discours. Je vois bien qu'avec la plus fiére opiniâtreté je ne soûtiendrai plus vos échecs. Vous êtes mon Maître aujourd'hui, soit par rapport au sérieux, ou à la raillerie; mais c'est à revange. Je vous avoue cependant avec ma franchise ordinaire que cette conversation m'a rendu un peu réveur; Mon coeur s'est ému à plusieurs endroits de votre discours, l'idée que vous m'avez faite de la matiere, dont nous avons parlé tantôt, me paroissant toute nouvelle. J'y reflêchirai à mon aise; Mr. le Comte sera demain à la Cour, & je resterai chez moi; faites-moi l'honneur de me venir voir l'après-dîné avec votre Compagnie. Vous y souperez & nous en parlerons d'avantage, puis qu'il faut bien que nous retournons à présent dans la maison pour y faire notre cour à la Compagnie.

Nous aurons l'honneur de vous accompagner, repartit Mr. T ---, mais permettez

tez-moi de vous lanterner encore un peu chemin faiſant. Il s'agit d'une objection à laquelle je n'ai pas encore repliqué. Vous me reprochiez tantôt, que je faiſois de Dieu un homme arrogant, dont la vaine imagination voudroit être ſatisfaite par les reſpectueuſes courbettes. Mais, Monſieur, les marques extérieures d'un profond reſpect n'ont-ils donc point d'autre but que celui de contenter des fous bouffis d'orgueil? n'y a-t-il que la ſotte vanité d'un pere & d'une mere qui puiſſe obliger les enfans à leur baiſer les mains? & tous ceux qui ſouffrent qu'on leur faſſe la revérence, ſont-ils des ſots dont l'orgueil a gâté l'eſprit?

C'étoit encore un de vos morceaux de dure digeſtion, reprit Mr. de Z---; venez Mr. de S--- gagnons le large, à Dieu ne plaiſe que nous en prenons trop pour une fois.

En approchant de la maiſon nous rencontrâmes un Officier, ami de Mr. de Z--- & imbu des mêmes ſentimens. Vous avez manqué un grand coup, lui dit Mr. de Z---, de n'avoir pas été cet après-diné avec nous, Mr. T--- nous a diſcipliné de la plus belle; & nous a appris à benir la table.

Nous allâmes le lendemain, Mr. T--- & moi, au tems marqué chez Mr. de Z---.

Mr

Mr. de S--- y vint auſſi. Après les prémiers complimens finis & que nous fûmes affis, la converſation s'entama principalement entre Mr. de Z--- & Mr. T--- de la maniere ſuivante.

De Z--- Vous voyez, mon cher Mr. T---, que j'ai employé une partie de la matinée pour reflêchir à vos leçons inſtructives d'hier; j'ai fait même l'effort de coucher mes revéries ſur le papier & je vous prie de m'en dire votre ſentiment; mais épargnez, s'il vous plait, le ſel que vous nous prodiguâtes hier.

T--- Mon ſel ne picque que les playes ulcerées & mortes.

De Z--- Brave! Mr. de S---, que vous ſemble de ce debut? Trouverons-nous notre compte à continuer une route dont la perſpective eſt ſi peu riante?

T--- Je vous promets, Meſſieurs, d'en uſer tout doucement avec vous, à condition que vous ayez la bonté de parler avec un mâle ſérieux d'une choſe de cette importance. Mais qu'avez-vous là ſur le papier?

De Z--- Je commençois ce matin à former quelques objections contre les raiſons qui vous ſervîrent hier d'appuyer votre théſe; mais je m'appercevois bientôt, que j'irois vous attaquer dans votre fort, ſi j'entre-

treprenois de combattre le respect, la vénération & les actions de grace que nous rendons à Dieu, & *qui partent d'un motif de reconnoissance.* Ce n'est pas là que vous devez m'attendre. Les prieres *suppliantes* dans lesquelles *nous demandons des graces à Dieu*, ont, à mon avis, du foible que je puis attaquer avec succès. Aussi ce sera de celles-là dont je parlerai dans la suite, laissant *les actions de grace* jouir des priviléges que vous leur avez revendiqués. Au fait, avocat, me direz vous. M'y voici donc. Ces prieres supplientes me paroissent absolument une cérémonie deplacée & superflue, laquelle au-lieu de glorifier l'Etre infini, ne sert qu'à déroger à ses qualités. Il me semble que nous supposons par-là un homme d'une humeur bizarre & difficile, au-lieu d'un Dieu, grand & généreux. Dieu ne connoit-il pas nos besoins? Ne sçait-il pas sans une fade Kyrielle ce qui nous est nécessaire & utile? Ou bien est-il si denué de toute tendresse, si orgueilleux, qu'il faut se tuer à force de crier, de supplier, & de le conjurer pour le porter à nous faire du bien? Le Roi qui va au-devant de nos besoins, qui surprend & prévient agréablement ses amis & ses sujêts par les effêts de sa grace, n'est-il pas beaucoup

 plus

plus grand & plus digne de ſon throne que celui qui nous fait achéter au prix de ſoûmiſſions & de proſternations les moindres bagatelles? Ah! que j'honore un Dieu & un Roi qui ſans attendre nos lamentations, qui ſans que nous ayons beſoin de lui expoſer toute notre miſére, nous prévient par ſa bonté ſécourable, & ne nous donne pas même le tems de l'implorer! Que vous en ſemble-t-il? Faut-il ſe faire une idée moins honorable de la bonté de Dieu?

T--- Je vous avoue qu'il y a dequoi revoquer en doûte ces ſortes de prieres, dont nous venons de parler. La force de votre éloquence achéve de donner du poids à ces doûtes que j'ai été obligé de combattre moi-même avec toutes mes forçes. Je me flatte pourtant d'être maintenant en état de les lever, du-moins ils ne m'inquiétent plus l'eſprit. Vous croyez que la priere n'eſt pas néceſſaire & même fort inutile parce que Dieu ſçait, ſans que nous nous donnions la peine de l'en informer, tout ce qui nous eſt bon & ſalutaire; Que ce n'eſt pas un homme méchant & ambitieux, qui ne céde qu'aux prieres & ne ſoit flexible qu'aux Litanies. Ces raiſons prouvent, j'en conviens, que la priere par rapport à Dieu n'eſt rien moins qu'une néceſſité. Le

Maitre

Maitre le plus sage, le Sauveur lui-même nous le dit Matth. VI, v. 8. Mais il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait point d'autres motifs qui nous obligent à la priere.

De Z---Et de grace quels sont donc ces motifs?

T--- Il y a encore bien de raisons qui peuvent obliger un homme à se faire prier & supplier d'une certaine façon par son prochain, & qui produisent en même tems dans celui-ci une obligation à ne se présenter devant l'autre que d'un maniere suppliante. Un Prince, par exemple, a accordé une pension annuelle à quelqu'un pour toute sa vie sans qu'il l'ait recherché, mais à condition qu'il la sollicite tous les ans de nouveau, pour qu'il ne la considére jamais comme un salaire du Prince lui appartenant de bon droit, mais comme l'effêt d'une grace particuliere, àfin qu'il prouve son devouément au Prince avec autant plus de zéle & de fidelité. Quelle application pourra-t-on faire ici des motifs susdits des prieres suppliantes que vous supposiez tantôt uniques? Le Prince n'êtoit-il pas informé du mérite & du besoin de celui qui reçoit la pension? Falloit-il le toucher par un mémoire? Est-ce que sa vanité demande ce sacrifice? Non; il n'a que le motif

 d'entre-

d'entretenir le ſoûvenir des bienfaits & la tendre reconnoiſſance dans le coeur du penſionaire. Il peut arriver même que l'argent lui a été delivré, avant qu'il ait préſenté ſa requette ordinaire, & qu'il ſe prépare à le faire lorsqu'il a déjà touché la ſomme. Qu'eſt-ce qu'il vous paroît de choquant & de mal à propos dans cette façon de prier?

De T--- Rien du tout.

T--- Eh bien! Voilà donc une raiſon qui juſtifie l'Etre infini, lorsqu'il nous demande des prieres & qui nous oblige en même tems de nous y conformer, cet exemple prouvant qu'il n'y-a rien d'abſurde dans une pareille conduite. Eſt-ce qu'il repugne aux perfections de l'adorable Créateur que d'obliger ſes créatures raiſonnables à le prier, de les porter par ce moien à la reconnoiſſance, & à ſe ſoûvenir toûjours que tout ce qu'ils tiennent de lui n'eſt purement qu'un effêt de ſa bonté paternelle? Repugne-t-il aux attributs de la Divinité de s'aſtreindre par ce moien l'homme plus étroitement? Ainſi quoique la priere ne ſoit pas abſolument néceſſaire pour faire connoitre à Dieu nos intérêts, & nos peines, ou pour lui inſpirer de la compaſſion, elle reſte pourtant toûjours néceſſaire pour entretenir notre coeur dans une affectueuſe

recon-

reconnoissance, & pour témoigner à Dieu la venération que nous lui devons. Un autre exemple peut encore repandre un plus grand jour sur notre quéstion.

Peres & meres raisonnables & civilisés observent ordinairement la régle de se faire demander tout en priant par leurs enfans. Ils les assujettissent même à prier de ce qu'ils leur ont déjà achété & destiné. Ce n'est pas assûrement parce que le besoin & le bien de leurs enfans leur soit inconnu; ce n'est pas non plus pour se faire exciter par leurs prieres à une tendresse qui depuis longtems etoit gravée dans leurs coeurs; c'est encore moins par un Tic de vanité. Ils n'ont d'autres vûes que de rendre leurs enfans sensibles à leurs bontés, respectueux, polis & aimables, la vérité étant, que rien n'influe tant sur le tendre caractère des enfans, que de les accoûtumer à demander tout avec une aimable soûmission; leurs coeurs en deviennent humains, dociles & tendres envers les parens. Les manieres respectueusement suppliantes renferment d'ailleurs dans leur nature des charmes sécrèts, & des attraîts les plus doux, au-lieu qu'un grand coeur est choqué de se voir demander & prendre ses bienfaits grossiérement. Voilà pourquoi le pere & la mere

ſont ſi attentifs à plier le caractère de leurs enfans, pour déſirer tout en ſuppliant. Les mêmes raiſons perdront-elles de leurs forces quand nous les appliquons à notre Pere Eternel? Ne paroit-il pas qu'il eſt infiniment plus convenant à ſa ſageſſe ſuprème de ſe plaire préférablement à des Etres ſoûmis, tendres & moriginés, qu'à des créatures ingrates, fiéres & denaturées. Je me fais par conſéquent un dévoir de la priere, ne jouiſſant d'aucun bienfait de Dieu, fuſſent-ils mille fois entre mes mains, qu'après l'avoir très-humblement ſupplié de me l'accorder, tant pour lui rendre l'honneur qui lui appartient, que pour lui témoigner, que je ſuis un pauvre Vaſal qui tient de ſa divine Majeſté à titre de benefice tout, tout ce qu'il poſſéde. Je tâche en même tems d'élever mon eſprit, par ces ſentimens dignes d'un coeur bien-né, jusqu'à Dieu-même, & je me flatte d'une tendre union avec lui. Avec celà je ne puis abſolument ſouffrir le reproche, que je ſois groſſier & glacé envers Dieu, pendant que mes amis & même des étrangers ſe louent de ma politeſſe, parce que je les prie de ce qu'ils ſont obligés de m'accorder de Droit. Quelle concluſion donc plus revoltante, que celle-ci? *Dieu me comble des bontés infinies*

finies sans ma priere, ainsi je puis les recevoir sans dire mot & même sans étendre une main suppliante pour les recevoir.

Venons à présent aux fleurs dont vous avez brodé votre thése. Vous disiez que le Prince, qui prévenoit ses amis & ses sujêts de sa grace, vous paroissoit bien plus généreux & plus grand, que celui qui demandoit des prosternations pour chaque bagatelle. Je crois, moi, qu'un Prince qui iroit *toûjours* au-devant de nos désirs, sans attendre *jamais* aucune priere de nôtre part seroit ni juste ni grand. Mais aussi un Prince, qui exigeroit des prosternations, pour des riens, paroîtroit à mes yeux un très petit Principion. Figurez-vous un Prince dans une place investie. Supposez que cent hommes, commandés à y garder un poste important & exposé, mettent les armes bas; Imaginez-vous que le Prince les prévienne par sa grace avant qu'ils viennent demander pardon en se répentant de leur lacheté; croyez-vous qu'il lui faudroit plus d'une fois en user de cette maniere-là, pour faire oublier le dévoir à toute la garnison? Mais que le Prince fasse de la difficulté à leur accorder le pardon; qu'il les laisse trepigner un peu dans l'attente d'une sévere punition, avant que de les ex-

aucer: ils se garderont bien àlors de manquer une seconde fois à leur dévoir. Représentez-vous après celà qu'un Roi veuille encourager ses Officiers à être infatigable pour le servir & le suivre par tout avec plaisir & gayeté de coeur, il n'y réussira que très peu de tems quand il leur fera une augmentation d'appointement durant leur vie. Deux ou trois ans suffiront pour leur faire oublier, que ce surplus tient d'une grace particuliere. On le considérera comme des gages fixés, comme une chose que l'on a mérité. Mais il parviendra beaucoup plûtôt à son but, quand il se fera prier de tems en tems, pour l'accorder de nouveau, & quand même il le retiendra quelques fois, lors qu'il s'apperçoit de quelque relâchement de dévoir & de reconnoissance. On connoîtra àlors tout le prix de ses bienfaits & la crainte de les perdre aiguillonnera les esprits, & leur donnera de l'allégresse pour les mériter. Ce sera donc, à mon avis, le Prince le plus grand, & le plus élevé, qui va quelquefois, selon l'exigence du cas, au-devant des prieres de ses sujêts & de ses Officiers; Mais qui sçait arrêter aussi de tems en tems le cours de sa bonté jusqu'à ce qu'on l'en supplie avec empressement & soûmission.

Dieu eſt un tel Prince. Il prévient ſes créatures par ſa tendreſſe dans mille & mille choſes. Il nous accorda vie, raiſon, ſens & membres dans un tems, que nous n'êtions pas encore en état de l'en prier. Il commenda au ciel & à la terre de nous ſervir, avant-même que nous le connoiſſions. Mais il nous ôte auſſi de tems en tems une partie de ſes préſens. Il nous prive de la ſanté; il nous enleve nos amis à la fleur de leur âge. Il brûle les champs par la ſechéreſſe. La pluie, le froid, la grêle, les ſautérelles, & tous les fleaux du ciel viennent par ſes ordres fruſtrer l'eſpérance d'une belle recolte, pour faire ſentir à ſes ingrates créatures, que tous les biens, dont ils jouiſſent, derivent de ſes ſoins paternels, & que c'eſt à lui à qui ils doivent leur reconnoiſſance. Voilà la raiſon pourquoi il les oblige à la priere, afin qu'ils ſe ſouviennent à tous momens de ſa main benigne. Concluons donc, que celui qui ſe repréſente Dieu comme un Prince qui prodigue ſes bienfaits indiſtinctement au prémier venu, ſans ſe faire prier, ne le glorifie aucunement; & qu'au contraire cet humble mortel fait bien plus d'honneur à ſa Grandeur, qui le contemple comme un Roi infiniment bon, mais auſſi infiniment ſage;

qui prévient ſes créatures raiſonnables par des bienfaits innombrables; mais qui d'un autre côté, en leur faiſant implorer ſa grace, les empêche de donner dans une lâche & létargique ingratitude, & qui entretient dans leurs coeurs, par la ſage économie de ſes bienfaits, une tendre & reconnoiſſante ſoûmiſſion. Convenez donc, Monſieur, que celui, qui l'honore comme un Dieu ſage & un Pere benin, reçoit ſes dons avec priere & humilité.

De Z--- Je vois qu'avec de ſemblables idées on commence à concevoir en quelque façon la néceſſité de la priere, & qu'on peut-même défendre les ordres, que la Ste. Ecriture donne à ce ſujêt, & à prouver qu'ils n'ont rien de contradictoire avec les qualités divines. Je conviens qu'on peut adreſſer ſes prieres au bon Dieu, pour lui prouver ſon entiere ſoûmiſſion, entretenir ſon coeur dans la reconnoiſſance & dans une tendre liaiſon avec lui, & pour éviter le reproche intérieur d'ingratitude & de groſſiéreté envers tout ce qui eſt de plus reſpectable. Mais comment expliquer la promiſſion, que la Ste. Ecriture a combiné avec le commandement d'invoquer l'Eternel, pendant qu'elle nous repréſente la priere comme un moyen, qui peut porter le Tout-Puiſſant

à nous

à nous accorder une chose qu'il nous auroit refusé sans celà? Le plan de Dieu & ses desseins immuables ne souffriront-ils pas visiblement d'une telle Hypothése? Dites-moi, je vous en prie, est-ce que l'Eternel peut se répentir de son choix? Sa Providence auroit-elle pû manquer? Ne croyez-vous pas, qu'il a prévû tout, & qu'il a réglé dès l'Eternité la chaine de tous les evenémens?

T--- Oui, je le crois, & j'en suis fortement persuadé; la Revélation des Chrêtiens ne me permet aucun doûte sur ce sujêt. Et quoiqu'il y ait des Philosophes, qui disputent à Dieu la prévision des Accidens, & principalement de ceux, qui dependent du libre arbitre de ses créatures, parce qu'ils ne peuvent pas concilier la liberté de l'homme avec cette préscience immuable, & qu'ils s'imaginent pouvoir expliquer plus aisément l'origine du mal, quand ils supposent que Dieu n'a pas prévû les actions arbitraires de ses créatures; je ne puis concilier à mon tour la declaration positive de la Ste. Ecriture avec une supposition de cette nature. Elle dit formellement, que Dieu a élû ses fidelles en Jésus-Christ avant la fondation du monde, Ephes. I, 4. Cet arrêt présuppose absolument, que Dieu a prévû, avant que de créer le monde, la chûte des hommes

mes & la redemption de Nôtre Seigneur. David bénit Dieu de ce que ſes yeux l'avoient vû lorsqu'il n'êtoit pas encore façonné, & que tous les jours de David s'étoient écrits dans un livre de Dieu, même lorsqu'il n'y en avoit encore aucun. Pſ. CXXXIX, 16. Ceci eſt une juſte, vive & poétique deſcription d'une prévifion illimitée, qui embraſſe auſſi les evenémens futurs, dont au-moins une partie appartient au chapitre des accidens. Auſſi ſuis-je bien éloigné de croire que la certitude, avec laquelle on prévoit une action, porte quelque préjudice à la liberté de celui qui la fait. Je ſçay, par exemple, que vous irez vous battre contre celui qui vous touchera par un certain mot injurieux. Mais ne conſervez-vous pas pour celà la liberté de faire ce que vous jugérez à propos, quoique je prévoie diſtinctement la ſuite de votre emportement? Et bien-loin de pouvoir expliquer le mal qui ſe trouve dans le monde, en mettant des bornes à la prévifion abſolue du Plus-haut, on pourroit en cas de néceſſité tourner la batterie, & remonter jusqu'à l'ignorance de Dieu, pour donner une raiſon de l'origine du mal. Mais que gagneroit-on à cette ſuppoſition? comment expliquer après, pourquoi Dieu permet au mal de ravager le monde & de régner

tant

tant de milliers d'années sur la terre? Les raisons, qu'on voudroit en donner, serviroient de même à défendre la premiere admission du mal. Je n'aime donc point sacrifier quelques attributs divins, pour colorer mon ignorance par rapport au gouvernement d'un grand Monde. Je ne sçay pas (c'est l'aveu d'une entiere conviction) comment un monde doit être conduit, réglé & gouverné. Je reconnois mon esprit borné & me garde bien de disputer la préscience illimitée à l'Etre infini, qui cesseroit d'être tel, si son infinitude pourroit entrer dans la capacité bornée de l'esprit d'un homme. Je suis ainsi absolument forcé de convenir de l'immutabilité, & de l'Eternité des desseins de Dieu.

De Z--- Vous savez que je ne me mêle point des preuves de l'Ecriture, puisant mes raisons dans une toute autre source; mais puisque vous en avez appellé à l'Ecriture & que vous en croyez pouvoir prouver l'immutabilité des decrèts de Dieu, comment pouvez-vous, je vous prie, la libérer sur ce même point d'une contradiction inconteſtable? Car il y a des endroits où elle dit positivement, que Dieu étoit allé sur les lieux pour se convaincre de la vérité

rité d'une chofe; comme auffi, qu'il s'êtoit répenti de fes fentimens?

T--- Je me foûviens que nous 'avons disputé un jour, fi les Poétes modernes êtoient préférables aux anciens. Ceux-cy l'emportêrent fur les autres felon votre avis. Je convenois qu'ils êtoient féconds en inventions, brillans dans leurs peintures, heureux à former des noeuds & d'amener le denouément d'une maniere probable & imprevûe. Mais je foûtenois en revange, que les modernes êtoient rempli de plus de vérités, pendant que ceux-là s'êtoient amufés à orner des chiméres forgées & abfurdes. J'infiftois particuliérement fur ce Cahos informe, qu'on appelle Mythologie, dont les anciens Poétes font tant de parade. Vous me répondiez àlors, qu'elle n'êtoit pas auffi extravagante, comme elle le paroiffoit, en confidérant les paroles au pied de la lettre. Vous difiez que les anciens avoient voulu repréfenter les différentes qualités & operations de Dieu fous des figures humaines & allégoriques; vous faviez àlors expliquer fort adroitement le fens de ces figures Deifiées. D'où vient-il donc, que vous perdez tout d'un coup cette habileté, quand vous trouvez que l'Ecriture parle de Dieu allégoriquement? Et d'ailleurs, fi ce que vous ve-

nez

nez de propoſer renferme de contradictions, vous vous contredirez toûjours en parlant de Dieu & de l'ame. Vous dites que Dieu voit & qu'il entend, & vous ſoûtenez vous-même, qu'il n'a ni yeux, ni oreilles. Vous parlez d'agitations d'eſprit, & vous conſidérez pourtant l'ame comme une monade ſelon votre Philoſophie. Vous ſavez liberer tout celà de contradictions, aſſûrant que vous parlez par des Métaphores, pour pouvoir vous exprimer d'une façon plus vive & plus intelligible. Pourquoi ne pas concilier la ſainte Ecriture de la même maniere, quand elle emploie des figures en quelques endroits pour condeſcendre à l'eſprit humain, & quand elle n'en emploie point en d'autres?

Vous défendez un Homere, un Virgile & même un Ovide, qui ne ſe ſont pourtant jamais énoncé d'une façon nette & parfaite de leurs Dieux & de leur Théologie. Mais auſſi-tôt que vous approchez de l'Ecriture, vous vous récriez d'abord de contradictions & de difficultés inſurmontables, quoiqu'elle s'exprime d'une maniere préciſe, diſtincte & raiſonnable au ſujêt de Dieu, de ſes qualités & de ſes operations.

De Z--- Mais comment puis-je ſavoir, quand elle parle naturellement ou qu'elle emploie des ſymboles & des types?

T---

T--- A quoi reconnoiſſez-vous les tropes d'un Virgile? Eſt-il ſi épineux de diſtinguer le ſens litteral d'une diction allégorique, quand l'Ecriture dit en un endroit, *que Dieu ſe répentiſſoit d'avoir fait les hommes*, & dans un autre, *que Dieu n'eſt pas un homme qui puiſſe ſe répentir?* Eſt-il ſi difficile de deviner le ſens de l'Ecriture, quand elle dit quelques fois de Dieu, *qu'il eſt allé pour ſavoir dans quel état les choſes ſont*, & d'autres fois, *qu'aucune créature eſt invisible devant lui, qu'il rempliſſe le ciel & la terre, qu'il eſt proche d'un chacun, puisque tout homme vit, ſe meut, & eſt en lui?* Eſt-il impoſſible de comprendre ici, là où elle s'exprime naïvement & ſelon la nature de la choſe, & là où elle peint & parle ſelon la façon des hommes?

De Z--- Eh, Monſieur, que vous avez la mémoire heureuſe! Vous revenez toûjours à ce que nous avons cauſé il y a déjà quelques ſemaines. Laiſſez-là ces diverſions, quelques adroites qu'elles ſoient; Elles nous écartent ſeulement du point principal de la queſtion.

T-- Non, je n'ai rien moins que celà en vûe; je m'en ſers ſeulement quelque fois pour éclairer la connexion bizarre de votre ſiſtéme. Mais revenons au fait; quelle conſéquence

--- pré-

prétendez-vous donc pouvoir tirer de l'éternité & immutabilité des desseins de Dieu?

De Z--- J'avalerai encor cette pillule dorée, que vous me présentez en passant. Mon tour viendra après le vôtre, & j'aurois le doux plaisir de me vanger une bonne fois. Voici les conséquences qui partent, à ce qui me semble, fort naturellement de mes principes. S'il est vrai que le plan du Créateur est formé dès l'éternité même; s'il est vrai qu'il ne souffre aucun changement: il s'ensuit absolument, que nos prieres ne pourront pas changer l'ordre éternellement établi; il s'ensuit que l'exaucement n'est qu'une vaine idée, & que, malgré nos prieres, tout arrive de la même maniere, comme si nous n'avions pas prié. Voilà la pierre d'achoppement; Levez-la & j'apprendrai à prier Dieu.

T--- J'espére de la lever entiérement, quoique ce soit assûrement le doûte le plus important, que l'on puisse faire contre la priere. Mais je n'ose pas me flatter pour celà de vous voir prier Dieu beaucoup. Pardonnez-moi cette parenthése; Il viendra peut-être un tems qui changera les sentimens, dont vous êtes si imbu à présent. Au-moins m'est-il permis de n'en point désesperer tout à fait. Mais je m'en vais vous découvrir le

 foible

foible de votre argument, qui m'a inquiété autrefois moi-même peut-être autant que vous. Vous avanciez que les desseins de Dieu ont été établis irrévocablement de toute éternité sans nos prieres. L'équivoque de ces termes: *sans nos prieres* est trop manifeste, pour échaper à un esprit aussi éclairé que le vôtre. On voit d'abord qu'ils sont susceptibles de deux explications. On les peut interpréter, que Dieu a arrêté ses Decrèts *sans que nous l'en ayons prié; ou que nous l'en ayons pû prier*, & dans cette signification ils sont très justes. Mais les explique-t-on, que Dieu ait fixé l'ordre de son sistème, *sans avoir eu le moindre égard à nos futures prieres*, rien n'est plus faux; & c'est sur la fausseté de cette thése que votre doûte est bati. Examinez, s'il vous plait, la maniere dont le grand Créateur s'est servi, pour régler son plan, & la raison pour laquelle il n'y peut arriver aucun changement. C'est qu'il est le chef d'oeuvre de la sagesse la plus parfaite, & d'une préscience absolue & sans bornes. Un tel plan doit être immuable, parce que Dieu a prévû tout, & qu'il n'arrive rien, qu'il n'ait, humainement parlant, pris en considération. Point d'évenemens, auxquels il n'ait pourvû dans ses sages decrèts.

Il ne peut donc rien arriver, qui puiſſe le prendre à l'improviſte, & le porter à changer ſes deſſeins; & celà-étant, Dieu à remarqué auſſi de toute éternité lesquels de ſes créatures raiſonnables le reſpecteront comme leur plus grand bienfaiteur & s'addreſſeront à lui par des tendres & humbles prieres, & lesquels au contraire ne l'éſtimeront que peu ou point du tout, & ne le jugeront point digne d'une priere reſpectueuſe. Decidez maintenant, s'il eſt probable que le plus Sage n'ait mis aucune différence entre ces deux ſortes de créatures? Oſeriez-vous ſoûtenir, qu'il les ait régardé d'un oeil égal, & que dans ſon entendement infini ces deux eſpèces oppoſées lui ayent été également précieuſes? L'idée que vous vous faites du Plus-Parfait, permet-elle de s'imaginer qu'il les ait apprécié à la même valeur? Permet-elle de croire, que dans ſes arrangemens éternels, il n'ait deſtiné plus de bien à ces ames heureuſes, qu'il reconnût dans la perſpective de l'avenir ſe jetter à ſes genoux, & s'adreſſer à lui avec une tendre reconnoiſſante & filiale confiance, qu'à celles qu'il prévit volages, ingrates, orgueilleuſes & farouches? Vous avez, je le ſçai, trop de vénération pour le Tout-Puiſſant, pour qu'il

vous ſoit poſſible de lui ſuppoſer de pareils ſentimens. Vous convenez, j'en ſuis ſûr, que l'amour le plus ſaint ne ſauroit s'empêcher d'aſſigner beaucoup plus aux prémiers qu'aux derniers. Il s'enſuit donc, que les prieres que l'on fait dans ce moment ont influé par la prévifion éternelle de Dieu ſur l'eternité & immutabilité de ſes decrèts; que Dieu a pris ſes méſures en conſéquences d'elles & qu'il a exaucé nos ſoûpirs, avant qu'ils ont été pouſſés. Mais pour mettre cette quéſtion dans un plus grand jour, je m'en vais vous donner l'exemple d'un pere, & nous verrons après, qu'il n'y a rien d'étonnant dans cette partie de l'économie de Dieu. Un tendre pere a des aimables enfans; il va dans ſes affaires à la foire; il prévoit qu'à ſon retour ſes enfans viendront voler à ſa rencontre, lui ſauteront aux bras, lui baiſeront les mains & le prieront de leur faire des préſens de la foire. La ſeule idée émeut le coeur paternel. Il achéte & déſtine à chacun quelque choſe, & leurs prieres ſont accordées avant qu'elles ont été faites. Cet exemple prouve clairement, comment une priere peut opérer & rapporter de l'avantage au ſupliant, avant qu'il la faſſe, ſavoir, lorsque l'autre la prévoit. La concluſion eſt donc très defectueuſe, que

nos

nos prieres ſont vaines & d'aucune utilité auprès de Dieu, parce que ſes deſſeins ſont éternels & immuables. Elles nous ont attiré les fruits de ſon amour éternel & elles ont produit des arrêts en notre faveur, lorsque dans l'éternité la ſageſſe tout-prevoyante porta ſes arrêts irrévocables. Elles nous procurent à cette heure-même l'avantage d'être actuellement au nombre de ceux, que le Tout-Sachant a reconnu pour des ames reconnoiſſantes & reſpectueuſes, qui des bienfaits qui reçovient font honneur au bienfaiteur, & auxquels il a adjugé par conſéquent beaucoup plus de bien, qu'à ceux dont il a enviſagé de-loin les caractères contraires & oppoſés. Celui donc qui ſe pare de cette concluſion: je ne veux rien demander à Dieu, parce que ſes réſolutions ſont éternels & inalterables, ne dit rien ſi non que ce: je ne veux pas être au nombre de ceux, que l'avenir a repréſenté à Dieu comme des créatures amiables & polies qui ſe tourneront vers ſa bonté avec une ſoûmiſſion humble & filiale. Mais je veux être de ceux, qu'il n'a pas trouvé auſſi ſenſibles & dociles que les autres & auxquels il a par conſéquent deſtiné d'autant moins de biens de toute éternité.

De Z--- Vos idées ont quelque apparence, je n'en puis disconvenir; mais je ne sçai moi-même quelle resistance interieure m'empêche de vous donner mon suffrage. Prier Dieu de nous donner une chose, qu'il nous a destiné de toute éternité, me paroît tenir extrêmément du badinage. Je reconnois bien, qu'il est raisonnable de remercier Dieu de ses decrèts favarobles & de ses bienfaits; Mais qu'on l'en puisse invoquer utilement, c'est-ce qui passe ma conception. L'exemple que vous avez donné d'un pere, perd beaucoup de sa force lors qu'on en veut faire l'application à Dieu & à ses présens. La donation du pere ne sortit pas entiérement son effêt avant que les enfans l'en ont prié. Les dons qu'il leur a destinés restent dans sa main, jusqu'au moment qu'il lui plait de les distribuer. Il les peut encore retenir s'il veut; Il y restera donc toûjours quelque chose à faire pour le pere, oûtre la destination, savoir, l'action de donner, & ce point me paroît si intéressant pour les enfans, qu'ils l'en peuvent prier fort naturellement. Mais c'est toute autre chose par rapport aux bienfaits de Dieu. En créant le monde tout a été disposé par lui d'une façon, qu'un chacun reçoit sa part sans qu'il a besoin d'y concourir

dans

dans la suite. Ce que Dieu a voulu faire pour nous, est tout fait. Que quelqu'un destine de la farine à un pauvre; qu'il ait son propre moulin; qu'il y fasse verser le bled, & qu'il dise au pauvre: La farine qu'on y fait actuellement est à vous; la donation sera entiérement complette, quoique la farine ne soit pas encore faite; & quand à ce point il ne resteroit absolument rien au pauvre à désirer de son donateur. Or le monde est une machine que le Créateur a mis en mouvement une fois pour toutes & dont il a réglé les ressorts d'une maniere qu'elle donne à un chacún ce que le Tout-Puissant lui a destiné. Et celà-étant, Monsieur, à quoi serviront toutes nos prieres?

T--- Si le monde étoit une machine, telle qu'il vous plait de la peindre; je serois pourtant en état de prouver, que la priere n'y seroit pas tout à fait inutile & superflue. Mais avant que d'aller si loin: Je me flatte que vous me ferez le plaisir de prouver préalablement, que le monde n'est qu'une machine & précisement une telle, qui après avoir été composée une bonne fois, se meut selon les intentions de Dieu, sans aucun concours ultérieur de sa part.

De Z--- Attendez un moment; je m'en vais vous querir un Philosophe qui prendra

ma place & vous le vérifiera d'une maniere inconteſtable. Le-voicy.

T--- Je le connois, je lui dois même beaucoup de belles connoiſſances, mais il s'en faut bien que vos ſentimens ſoient les ſiens. Il n'avance autre choſe, ſi-non que le monde eſt ſimplement une machine, & s'il vous plaira de reflêchir ſoigneuſement à ſes théſes & aux principes, d'où elles derivent, vous trouverez que ce ſont des notions, qui ont beſoin d'être déterminées avecs beaucoup plus de préciſion, qu'il ne l'a fait. Sa définition d'une machine eſt même trop générale. Il donne ce nom à tout ce qui eſt compoſé, & dont les loix de la compoſition renferment la raiſon de ſes changemens. Selon cette définition la bierre fermentante ſera une machine toute nette. Auſſi peut-on la nommer ainſi. Mais il me ſuffira de remarquer qu'il n'eſt rien moins que prouvé, que l'Univers ſoit une telle machine, dont tous les évenemens ſucceſſifs dependent uniquement de la façon de ſa compoſition & celà ſi machinalement, que la main de Dieu n'y toûche jamais. Les machines des hommes ont toutes enſemble le défaut, qu'elles ne peuvent durer ſans être dirigées & ſécourues. Il faut faire monter une Horloge, augmenter, & ral-

lentir ſa vîteſſe; la faire nettoyer, graiſſer, & ſe préparer enfin de la voir uſée dans un certain eſpace de tems. Et c'eſt cependant peut-être la ſeule machine, que le raffinement humain a porté à ſa plus grande perfection. Tout le reſte des machines, que j'aye connû, ſe peuvent encore moins paſſer du ſécours d'un Etre raiſonnable. Il faut donc prouver, que le monde eſt une machine, qui après avoir été formée & miſe en mouvement, n'a plus que faire de l'influence divine; ſi vous voulez, que votre objection ſoit valable. C'eſt ce que votre Philoſophe n'a point fait du tout. Il demontre plûtôt lui-même que le monde, n'étant qu'un Etre accidentel, ne peut ſubſiſter un moment indépendamment de l'appui de Dieu. J'ai vû à la verité d'autres Philoſophes, qui ont prétendu trouver de la contradiction la-dédans, & qui ont crû que ce ſeroit déroger aux qualités divines, que de leur attribuer la création d'un monde aſſez imparfait, pour être dans la néceſſité de ſe laiſſer gouverner & conſerver. Mais c'eſt en vérité à eux, de prouver, premiérement la poſſibilité d'un monde qui n'auroit pas beſoin de cet appui; & après, que le Créateur ne peut abſolument pas trouver autant de plaiſir à conſerver &

gouverner le monde, qu'à le créer. Tandis qu'ils ne s'aquitent pas de cette tâche, personne ne pourra pas au-moins m'accuser de quelque contradiction, lors que j'admets avec tant de grands Philosophes, & sur-tout avec la Ste. Ecriture, que Dieu soûtient & gouverne le Monde. Et celà-étant, il est sûr, que la Main de Dieu touche encore au bienfaits dans le moment que j'en jouis. Je ne suis pas même en état d'en jouir sans qu'il me conserve moi, & son présent. La priere n'est donc pas deplacée pour devenir participant de ses graces. Mais supposez que le monde peut se passer de l'appui & de la direction Divine; que c'est une Machine; où l'ordre ayant été établi une fois pour toutes, qui se développe continuellement d'elle-même: On n'en proscrira pas pour celà toute la priere. Je me servirai pour cet effêt de votre propre comparaison; vous me permettrez seulement d'y faire un petit changement. Supposons que le Seigneur d'un grand Village a vingt pauvres dans ses fermes, auxquels il est accoûtumé de distribuer par an du pain & de l'argent à un jour fixé. Que l'on accepte, qu'il ait fait moudre le bled, cuire le pain, & mis pour chacun son argent dans un papier. Qu'il ait rangé toutes ces portions

sur

sur une grande table & fait annoncer publiquement, que ceux qui voudroient profiter de ses présens, n'avoient qu' à se présenter à un tems marqué: admettez encore qu'il n'y ait eu que quinze pauvres l'année passée, & qu' après ce tems-là cinq autres soient tombé dans la même misére par toutes sortes de fatalités, desquels le Seigneur ait prévû, qu'ils viendroient dans leur accablement implorer son sécours, & demander l'aumône; ajoûtez que sa générosité soit allée au-dévant de leur demande, en faisant préparer pour eux, tout comme pour les autres, le pain & l'argent. Ne conviendrez-vous après, que toutes les machines, dont il a fallu pour assûrer à un chacun sa quote-part, ont été mises en mouvement, & que proprement la donation aux pauvres a été faite, lorsqu'il fit mettre les portions & appeller les pauvres? y-manquoit-il autre chose que l'arrivée des pauvres, pour recevoir le présent? Or figurez-vous que le Seigneur lui-même se soit placé à la table, pour consoler ses pauvres sujets par quelques paroles consolantes. Remarquez sur-tout les cinq qui viennent pour la prémiere fois. Imaginez vous que leur timidité les fasse venir les derniers. Ils voyent que leurs portions sont sur la table, ils n'ont qu'à les pren-

prendre. Mais que croyez-vous? qu'eſt-ce qui ſeroit en l'ordre, & qu'eſt-ce qui vous plairoit le plus, ſi vous êtiez à la place de ce Seigneur? qu'ils s'avançoient bruſquement pour ſaiſir leurs portions ſans dire le mot, ou qu'ils s'adreſſoient avant toutes choſes à vous-même, pour vous conjurer de les faire participer de votre charité? Je ſuis perſuadé, que cette derniere démarche mettroit votre coeur dans une tendre émotion; au-lieu que la prémiere vous paroîtroit ſotte & groſſiere. Voilà encore un exemple où la priere à été priſe en conſidération avant qu'elle ait été faite; où toutes ſortes de machines ont été miſes en mouvement pour l'accomplir, & enfin où une choſe a été effectuée & achevée pour l'achévement de laquelle il à été ſuplié bien de tems après. Et cependant il n'eſt rien moins que contradictoire, mais au contraire de la derniere bienſéance de prier en pareil cas. La vie humaine nous fournit mille exemples ſemblables, & ordinairement nous ſommes fort ſcrupuleux de ces égards envers les hommes. Je m'en vais vous en donner encore un. Un Général fait publier un pardon général pour tous les déſerteurs, ſeroit-il pour celà irraiſonnable, que ceux qui retourneroient à leurs drapeaux, iroient

ſe

ſe préſenter à leur chef, pour lui demander ſa grace. Non; ce ſeroit plûtôt très juſte & dans l'ordre. Et qu'eſt-ce pourtant qu'une telle priere? N'eſt-ce pas demander pardon d'un crime qui étoit pardonné par avance au ſon des trompes.

Que le monde phyſique ſoit donc une machine tant qu'il le voudra: je ſçai qu'elle a été réglé par un Dieu ſage, par un Dieu qui a prévû de bien-loin la conduite de ſes créatures libres, & qui a diſpoſé les reſſorts de cette machine conformément à leur conduite. Je ne doûte pas que ma priere n'ait déjà influé ſur l'ordination de cette machine; je continuerai donc auſſi à revérer Dieu en l'invoquant filialement, àfin que je puiſſe me flatter que ma priere a été exaucée dès que Dieu a formé le plan de l'Univers, je n'accepterai aucun des biens, que cette machine produit pour moi, qu'après en avoir demandé la permiſſion à Dieu. Je n'oſe pas être moins ſcrupuleux dans mes reſpects envers Dieu que je le ſuis envers les hommes. Il y va d'autant plus de mes intérêts que cette machine eſt toûjours ſous la puiſſance du grand artiſan, qui peut la changer quand il lui plaira, je conſidére par conſéquent tout le bien que cette machine renferme pour moi, comme une cho-

chose dont Dieu est encore le maître, & qu'il peut ôter par son pouvoir, avant qu'elle se développe pour moi. Mes prieres filiales & reconnoissantes, auxquelles mon Dieu dans toute la Majesté du Créateur daigne de jetter un régard de Pere, me donnent la douce espérance, qu'il a disposé les forces de la nature d'une maniere, qu'elles effectuent pour moi une infinité de biens dont je n'aurois pas joui, si la divine préscience m'avoit vû une ame ingrate. Et si après celà sa bonté est plus réservée pour moi, que pour celui, qui ne daigne point implorer son Dieu; je puis pourtant me répaître de la précieuse & douce idée, que le Tout-Puissant me régarde comme une créature reconnoissante & respectueuse, que j'ose le considérer comme un Pere, qui m'honore de sa bienveillance & qui compensera dans l'avenir ce qu'il me refuse à présent encore par des sages raisons. Enfin j'aime mieux être un respectueux, sensible, & bien-conduisé, qu'un ingrat, insolent, & indigne enfant de mon Pere éternel. Je suis persuadé qu'il m'en chérira plus, quoiqu'il me donne moins qu'aux autres.

*De Z****. Je me flatte que vous aurez remarqué dans l'habitude que nous avons

en enſemble depuis un certain tems, que je tâche de faire mon principal mérite d'agir à coeur ouvert, & franchement avec mes amis. C'eſt donc avec cette franchiſe & ſans une lâche flatterie, que je vous confeſſe ſincérement que vous avez entiérement changé les idées que j'ai eu de bien de choſes. Et quoi qu'il m'en coûte, il faut pourtant vous rendre la juſtice de convenir, que mon eſprit volage n'a fait qu'effleurer ces matieres ſérieuſes. Soyez perſuadé que vous n'avez pas dit en-vain tout ce que vous avez eu la bonté de me dire aujourd'hui. Vous vous rirez peut-être à préſent de ce propos ſoudain, tout comme vous me l'avez fait ſentir un jour, lors qu'un moment favorable me prit de changer de ſentimens. Mais j'ôſe vous promettre ſérieuſement, que je reflêchirai meûrement à toutes les belles choſes, que nous avons eu ſur le tapis cet après-diné, & peut-être me verrez vous un jour prier Dieu avec ferveur.

T--- Oh! Monſieur, je me connois trop à ces converſions paſſageres; Rien n'eſt plus ſujêt à caution. Je veux bien croire, pour l'honneur de votre caractère, que la réſolution que vous n'avez pas pris peut-être aujourd'hui pour la prémiere

fois,

fois, parte d'un coeur ſincere. Mais, permettez-moi de vous dire, que la perſpective de mille circonſtances à naître, m'offre en même tems mille petits tours, que vous jouerez à cette belle réſolution. Vous avèz fortifié par des actes trop ſouvent réiterés la fatale habitude de railler en fait de Religion; vous avez lu mille brochures, où tout exercice de pieté a été traveſti grotesquement; votre heureuſe mémoire eſt remplie de bons mots & de ſaillies contre la vraie pieté, qui ſe reproduiront à tout moment. Les compagnies que vous fréquentez, & qui ſe plaiſent à enjoliver leur peu de bon ſens par quelque traît de plaiſanterie; tout celà s'oppoſe à votre belle réſolution. Et quelle n'eſt pas la force de ces obſtacles, ſur-tout pour un eſprit éveillé? Soûvenez-vous ſeulement de l'iſſue de notre entretien d'hier, qui êtoit à mon avis bien plus preſſant & plus perſuaſif, que celui d'aujourd'hui; je me flatte, que vous en êtes ſorti penétré de la force des raiſons & bien réſolu d'être plus reconnoiſſant envers Dieu qu'auparavant. La bonté de votre caractère & les hautes idées que vous avez conçu de la divinité, autant que votre raiſon a pû penétrer, ne m'en laiſſant aucun doûte.

De

De Z--- Ouy, c'êtoit une résolution prise, & qui jusqu'à ce moment subsiste encore dans toute sa force.

T--- Mais que devenoit cette belle résolution dans sa prémiere naissance, lors qu'un de vos amis, avec lequel vous avez un commerce régulier de bons mots, vous aborda? Dans un instant l'habitude & l'occasion de railler l'emportêrent, & la chose la plus sérieuse fut sacrifiée à l'envie de plaisanter. Vous disiez: on nous a discipliné aujourd'hui de la plus belle; on nous à rangé devant la table & nous à appris comment la bénir. Ce prétendu bon-mot eut tout le succès souhaité; on se mit à rire. Et au-vrai, qu'est-ce que vous en voulutes dire d'autre chose si-non: on nous a aujourd'hui traîté en petits enfans; nous apprenant une chose qui ne convient, qu'à l'âge niais & enfantin.

De Z--- Vous êtes aussi trop rigide & vous prenez trop garde à tout.

T--- Je sçai bien que vous n'y avez point entendu malice; & je veux bien croire, que vous n'avez pas eu le dessein de tourner en ridicule les actions de graces après le dîner, mais que ce fut seulement pour briller par quelque traît d'esprit. Notre conversation venoit de rouler sur la prie-

re, vous en aviez la tête remplie & votre esprit accoûtumé à des saillies profita de l'occasion. Vous vouliez faire rire; vous y réussites, mais ce n'étoit qu'aux depens de la priere de table. Or vous auroit-il été possible de prier Dieu avec devotion hier au soir après le souper, dans la compagnie que vous aviez diverti par votre saillie? Ne vous seriez-vous pas ressoûvenu de votre plaisanterie? Et ne vous auroit-elle pas fait rire en vous-même? Cet exemple vous dira assez, à quels changemens soudains les bons desseins, que l'on forme sur ce qui concerne les affaires de religion, sont sujêts chez vous. J'y ajoûterai encore une chose, que vous remarquerez dans vous-même, & qui servira à vous convaincre quelles grandes difficultés vous aurez à surmonter, si vous voulez porter votre esprit à une véritable venération pour la religion, si tant est que les raisons dont j'ai appuyé la priere vous ont parû convaincantes. Essayez-le une fois & tâchez d'élever votre esprit à Dieu, tàchez de le remercier humblement de tant de prérogatives dont sa benigne providence vous a comblé! Voyez, si celà vous sera possible & si vous n'aurez pas le sort de ces personnes qui ayant été élevées dans une grande retenue, ne peuvent soûtenir sans

rou-

rougir la vûe d'un corp nud, fut-il le leur-même. Vous aurez honte de vous-même, Vous resterez confus & humilié de suivre une morale, dont vous vous êtes ri & moqué si souvent, & que vous avez traîté de sottise. Vous rougirez encor d'avantage, si vous l'essayerez en présence de ceux, auxquels vous avez crû marquer la force de votre esprit en turlupinant sur les actes de religion. Enfin vous sentirez en vous-même une repugnance intérieure, qui se revoltera contre tout ce qui a seulement le moindre air de devotion. Et si par hazard cette situation d'esprit viendroit à changer; vous deviez vous défaire de votre petite Bibliotheque favorite, vous deviez vous familiariser avec un Grotius, un Abbadie, un Ditton & autres zélés défenseurs de la religion chrêtienne, & lire surtout une bonne version de la Bible, avec les explications de quelques savans sensés & éclairés. Enfin vous deviez abandonner pour quelques tems le commerce de vos plus grands amis & confidens, & ne fréquenter que des chrêtiens posés & solides. Mais peut-on espérer que vous ferez tout celà?

J'ai appris tout ce que je viens de vous dire par ma propre expérience. J'étois les autres fois à une academie, où une pieté

outrée, & une effrénée & affreuse licence se disputoient le pavé avec la derniere aigreur. L'une des parties composoit le visage d'une maniere si ridicule, qu'ils firent pitié. Un chapeau bordé, des cheveux poudrés & frisés, des jupes de baleine, & mille autres niaiseries embarrassoient leurs consciences. On foudroya la raison, on s'acharna contre toutes sortes d'innocentes sciences avec une espèce de fureur, & celui dont la façon de penser & de porter le visage différoit de la leur, fut abimé aux enfers sans aucune grace. L'autre partie avoit à sa tete trois Professeurs d'un naturel fort vif, d'une erudition étendue, & souverainement versés dans l'art d'attraper le foible d'une chose & de l'exposer par des railleries ameres au dernier ridicule. Ils s'opposêrent aux autres de toutes leurs forces. Ils les drappêrent dans leurs écrits & lections, & représentêrent leurs adhérans sous des figures les plus comiques. Ils contrefirent leurs soûpirs & leurs voix, & quand ils vouloient divertir leurs auditeurs, ils passoient le tems à leur raconter toutes sortes d'anecdotes de quelques bigots & bigottes, de faux devots & de ceux qui avoient renoncé à toute raison. Mais bien-loin d'enseigner en revange le beau milieu entre un culte raisonna-

ble

ble & irraiſonnable, & de rechercher les occaſions pour imprimer des ſentimens reſpectueux envers le Tout-Puiſſant aux jeunes & tendres eſprits & leur faire goûter la véritable & juſte pieté: ils donnêrent dans un autre excès, en voulant oppoſer un digue à ces extravagances, & pouſſêrent les choſes ſi loin, que tout zéle de religion, toute devotion & toute pieté fut chargée du ridicule, & bannie du coeur de ceux, qui êtoient pourtant deſtinés à gouverner, un jour des états. Deux de ces Profeſſeurs ſurtout, ſe plaiſoient à faire les plus groſſieres bouffonneries. Ils parloient de l'ivrognerie, des duels & de toutes ſortes de débauches comme de choſes divertiſſantes. Le jeune Etudiant vif & léger en prit avec gayeté de coeur, & ſe divertiſſoit dans toutes les compagnies par des pareilles Epiſódes. Cette manière de vivre rendoit le coeur rude & volage. Les eſprits éveillés pouſſêrent toûjours en avant, & en vinrent enfin à recevoir, à titre de bel & grand eſprit, les railleries les plus audacieuſes & l'impudence la plus effrénée. La moindre apparence de devotion fut chargée des noms les plus odieux & ſervit de riſée publique dans leurs compagnies. On commença inſenſiblement à rougir de la pieté & du reſpect envers Dieu.

On eut soin de m'imprimer aussi de cette espèce de honte. Eh! Mon Dieu, quel tems ne ma-t-il pas fallu pour la vaincre, & peut-être que je n'en serois jamais venu à bout, si la direction du Plus-Haut & la fréquentation de quelques chrétiens posés & raisonnables ne l'avoient pas étouffée. Voilà ma propre expérience, c'est-elle qui ne me permet pas d'esperer que vous surmonterez si-tôt les difficultés qui s'opposeront à votre beau dessein.

De Z--- Vous verrez encore que je surpasserai toutes vos espérances.

De S--- Quant à moi, j'espere que vous aurez meilleure opinion de moi, mes doûtes en matiere de religion n'étant pas encore montés à un aussi haut dégré que ceux de Mr. de Z--- aussi puis-je vous assûrer sincérement, que j'ai une entiere conviction du dévoir de prier Dieu.

T--- Je ne doûte pas que vous n'ayez senti jusqu'ici une repugnance intérieure de fouler une religion qui vous à été imprimée dès votre jeunesse. Je crois aussi que vous sentez en quelque façon l'obligation d'honorer Dieu par la priere. Mais je n'ai pas remarqué que vous avez été fort zélé à remplir ce dévoir. Il me semble plûtôt que la

honte,

honte, dont j'ai parlé cy-devant, a déja pris un grand empire fur vôtre efprit.

De S--- Je vous avoue que je ne prie pas beaucoup Dieu, mais je m'en difpenfe par des raifons importantes. Car, felon mon aveu, on peut honorer & déshonorer Dieu par la priere.

T--- C'eft ce que je crois auffi, quand on prie Dieu de la façon dont je vous l'ai vû prier.

De Z-- Oh! Voilà qui va bien, Mr. T--- je vous fuis fort obligé de ce que vous baillez à Mr. de S---, qui veut être plus fage que moi, fa Quote-part. Croyez-moi il ne vaut pas mieux que moi & peut-être me furpaffera-t-il en peu de tems.

De S--- C'eft un point que nous ne difputerons pas à préfent s'il vous plait; ne m'interompez pas davantage, je vous prie. Je crois avoir raifon de foûtenir, qu'on fait bien peu d'honneur à la bonté de Dieu en le priant à tout moment & à perte d'haleine. J'ai été du tems paffé une fois en compagnie où l'on paffoit des heures entieres à prier Dieu & à s'écrier plus de mille fois: o mon Dieu, mon Sauveur, mon Pere; où l'on demandoit, tout bien compté, plus de cent fois la même chofe, & où enfin la priere n'étoit qu'une bigarrure confufe de

demàndes de toutes espèces. Seroit-il possible que la sagesse Divine y trouveroit quelque plaisir? & n'èst-ce pas se-moquer de Dieu que de l'invoquer si souvent comme s'il êtoit sourd? Vous ferois-je un grand honneur, si je ne discontinuois pas de vous étourdir pendant une bonne heure, en vous criant: soyez mon ami, je vous prie; agissez en de grace honettement avec moi; ne me trahissez point; conservez-moi votre promesse; ne la faussez pas au-moins; tenez ferme; exécutez la parole que vous m'avez engagée; que croyez-vous, seroit-ce vous faire beaucoup d'honneur? Ou bien ne vous supposerois-je pas par-là assez léger, pour avoir besoin de baricader votre honneteté contre toute surprise par mille instances.

T--- Oserois-je m'expliquer franchement là-dessus?

De S--- Vous savez que vous êtes le maître de me dire tout sans détour.

T--- Vous n'aimez pas trop à prier Dieu; vous sentez trop de peine à soûtenir longtems la devotion, & votre esprit s'est donné la torture jusqu'à ce qu'il a trouvé une raison pour s'en dispenser. Il a peut-être même employé toute sa force pour en deterrer une passable. Car jamais notre esprit

n'est

n'eſt plus vif & plus actif, peut-être auſſi jamais plus complaiſant, que lors qu'il s'agit de trouver quelque faux fuyant qui puiſſe nous debarraſſer d'un dévoir contraire à notre penchant. Vous avez raiſon dans ce que vous venez de rapporter & il n'eſt que trop vrai, comme vous le dites, que c'eſt déshonorer Dieu, que de l'invoquer de la maniere alleguée. Mais permettez-moi d'admirer ici la ſageſſe de notre Sauveur qui brille dans tous ſes préceptes. Vous ſoûvenez-vous, lorsqu'il aprit le *Notre Pere* à ſes diſciples, de la régle qu'il leur donnoit? *Quand vous priez, n'uſez point de vaines redites, comme font les payens. Car ils penſent être exaucés en parlant beaucoup. Ne leur reſſemblez donc point, car votre Pere ſait de quoi vous avez beſoin, avant que vous le lui demandiez.* Les prémieres paroles diſent proprement, *quand vous priez, n'uſez point de vaines redites, comme un Battus.* Cet homme a éterniſé ſa mémoire, parce qu'il a ſans ceſſe repété les mêmes paroles & la même choſe. Notre Maître ne veut pas que ſes diſciples ſe moulent dans leurs prieres ſur l'exemple de ces adorateurs de Baal qui crioient plus d'un demi-jour: *Baal exauce nous.* Dieu n'étant pas touché par un long verbiage, ſachant de quoi nous avions beſoin,

 avant

avant que nous le lui demandions; & étant porté de lui-même, d'avoir soin de notre bien, sans qu'il soit nécessaire de l'en presser par un tas de paroles. D'ailleurs si nous prenons garde aux prieres, que nous trouvons dans l'Ecriture sainte, il est manifeste, qu'elles sont d'une toute autre espèce, que celles dont vous nous avez fait tantôt la description. Je conviens donc absolument avec vous, qu'il s'en faut beaucoup qu'une priere de beaucoup de paroles & de pensées mal digerées honore Dieu autant qu'une priere courte, nerveuse, & réglée. Vous vous rejouissez, n'est il pas vrai, que je vous applaudis, & vous vous affermissez dans l'intention de ne pas pêcher par trop de prieres.

De S--- Quant à cette intention, il ne sera pas besoin de m'en expliquer. Mais le plaisir que je devrois goûter dans votre approbation, n'ose pas encore éclater, parce qu'elle est ordinairement accompagnée d'un si grand *mais*, que l'on n'a pas grand sujêt d'en être glorieux.

T--- Je vois bien que mes masques commencent à vous être trop connus. Il faut que j'en cherche d'autres pour me cacher. Il est vrai cependant que j'ai gardé quelques restrictions en réserve, en soûscrivant

vant à votre objection. Vous vouliez que des prieres confuses, prolixes, nombreuses, & toûjours montées sur le même ton ne sauroient être un enceus raisonnable & agréable à Dieu. Je ne défend absolument point la confusion & l'ennuiante repétition d'une même chose dans la priere. Mais j'excuse & l'un & l'autre dans un esprit simple & véritablement religieux, & je crois que sa bonne foi suppléera à la confusion de sa priere auprès du Tout-Sachant. Mais je n'ai jamais été pour la prolixité de la priere, quand elle est poussée trop loin. Notre devotion s'affoiblit & la priere perd une de ses plus essentielles beautés. Cependant je crois, que les bornes peuvent être moins étroites dans les louanges de Dieu, & dans les actions de graces, que nous lui devons pour ses bienfaits innombrables, que dans la priere-même. Une priere trop copieuse suppose un Dieu difficile & insensible. Et c'est contre un abus pareil que le discours allegué de Jésus est dirigé. Il nous défend la longueur oûtrée & les vaines redites quand nous prions. Mais la bonté de notre Sauveur ne souffrira pas néanmoins qu'une ame affligée dans le cas d'une grande angoisse poussé toûjours les mêmes soûpirs & s'attâche par-là à son Dieu, pour ne point tom-

tomber dans l'impatience, le murmure & le desespoir. Mais quelques longues, quelques réiterées que soient nos louanges de Dieu & les actions de graces que nous lui offrons pour ses bienfaits: elles ne peuvent porter aucune atteinte à la gloire de Dieu, quand elles ne passent point les bornes de notre dèvotion, & n'absorbent point les dévoirs attâchés à notre vocation; & c'est pourquoi ils n'ont pas êté limitées par des ordres exprès de notre Sauveur. La matiere pour glorifier Dieu est d'ailleurs inépuisable. Ses attributs admirables nous laissent un champ infini pour voir, pour admirer, & pour exalter. Et qui des mortels le pourra jamais remercier assez? Le nombre de ses bienfaits s'augmentant de jour en jour d'une maniere qui surpasse toute expression. Mais venons enfin à la copieusité de nos prieres: ce que je viens de dire prouve encore, qu'une ame reconnoissante trouvera plus d'une raison par jour de célebrer la bonté de Dieu. Mais oûtre celà il y a deux choses dont à mon avis nous pouvons prier Dieu fort souvent. C'est de demander le pardon de la foule de nos pêchés, & la grace de lui plaire toûjours de plus en plus. Nous sommes fort ponctuels là-dédans envers les hommes. A peine toûchons

chons nous en paſſant à l'habit de quelqu'un, que nous lui demandons mille pardons. Et ceux qui ſont auprès d'un Prince ne ſouhaitent rien davantage, que d'avoir le bonheur de lui plaire, & de pouvoir entrer parfaitement dans ſon goût. Un eſprit qui connoit bien Dieu & ſoi-même & qui reflêchit ſouvent à ce que nous devons au Tout-Puiſſant, & combien de ces dévoirs dont nous lui ſommes obligés, reſtent toûjours ſans être remplis, ne ſera pas long tems ſans être convaincu, que nous ne ſaurons nous diſpenſer, ſans bleſſer la juſtice, de rendre cet honneur à Dieu, de reconnoitre l'accompliſſement imparfait de nos plus ſacrés dévoirs. Ses lévres s'ouvriront àlors pour dire en ſoûpirant: *Eternel, notre Pere, pardonnez-nous nos pêchés.* Enfin ſi notre amour pour Dieu n'eſt pas ſans vie & ſans action, nous nous verrons pouſſés par un tendre déſir à devenir de moment en moment plus parfaits dans l'attâchement & la ſoûmiſſion envers le ſouverain Maitre. Et le coeur, rempli de ce beau feu, cherchera à s'en décharger par des voeux ardens à Dieu. Ne vous imaginez donc point, que la très ſolide remarque, que vous avez faite ſur les prieres irraiſonnables, excuſera votre *ménage en prieres*--- (ce mot ne convient pas

trop

trop bien à la matiere, mais je n'ose point me servir d'un plus juste, de peur qu'il ne conviendroit point à la personne, à qui j'ai l'honneur de parler.)

De S--- Dites toûjours *Négligence.*

T--- Je dirois donc qu'elle n'excusera pas *votre froide négligence de prier.* Dieu ne peut être honoré par une priere déraisonnable, mais il ne l'est certainement pas aussi par une tiéde omission de la priere. Dès que j'ai commencé à connoitre de plus près, & à sentir avec plus de vivacité la Majesté de Dieu, que j'en ai reconnu ma dependance, j'ai mis mon esprit dans l'assiette que voici. Je tâchois au commencement de m'entretenir dans une longue devotion, mais j'en decouvris bientôt l'impossibilité. Les peines infinies que j'y perdois m'humiliêrent extrêmément. Le moindre objêt y fit une diversion quand j'y pensois le moins. Comme je vis enfin, que je ne pouvois pas parvenir à une devotion d'une longue haleine, je m'accoûtumois d'attâcher d'autant plus souvent, quoique laconiquement, mes pensées à Dieu. Et celà se fait de la maniere suivante: ma principale priere est, que le Tout-Puissant veuille supporter mes défauts innombrables & me conduire de façon, que je parvienne enfin

enfin à la perfection & au bonheur d'être une créature digne de ſon amour infini. C'eſt ce que je demande à Dieu auſſi-tôt que je m'apperçois, que j'ai été ſurpris par mes paſſions, & ce ſouhait me tombe auſſi ſouvent dans l'eſprit, que je vois faillir mon prochain, puisque nous voyons de beaucoup plus clair les défauts d'autrui que les nôtres. Je fais la même demande, quand je vois broncher un autre, & je le fais ſurtout quand j'entends combien d'attention, d'eſtime, de tendreſſe, d'attâchement & de complaiſance les hommes exigent de ceux, à qui ils ont rendu quelques ſervices, & avec quelle facilité ils les taxent d'ingratitude & prennent la moindre inadvertance pour une offenſe. Comme auſſi quand je me fâche contre mon Domeſtique, que je le gronde lors qu'il oublie quelques bagatelles, ou qu'il en néglige d'autres; mon coeur me dit alors: vois, ton Dieu eſt du-moins digne d'autant d'attention, d'amitié & de complaiſance que les hommes demandent à leurs prochains, pour lesquels ils ont eu quelque bonté, & il peut tout-au-moins prétendre autant de toi, que tu en exiges de tes domeſtiques. Alors ma conſcience me fait ſentir auſſi-tôt, combien je manque aux obligations les plus raiſonnables, que je dois à

mon

mon ſouverain bienfaiteur. La penſée & le ſoûpir s'enſuit de ſoi-même: *Dieu aye pitié de ton foible enfant.* Après-celà la plûpart de mes prieres tendent ſurtout à la gloire de Dieu, & à l'obligation que celui mérite, à qui je dois ma vie & tout ce que j'ai dans ce monde. Et voicy comment je m'y prends: lors que je vois un homme qui a perdu l'eſprit, un muet, un aveugle, infirme, pauvre, miſérable, & abandonné; j'ai accoûtumé mon eſprit à me dire d'abord: tu aurois pu gémir ſous les mêmes faix, qui eſt celui qui t'a préféré? qui eſt celui qui t'a rendu plus heureux? Mon coeur s'enflame & s'écrie: c'eſt Dieu, Dieu ſeul, à qui appartiennent mon eſprit, mes ſens, ma ſanté, mes membres, & mon heureuſe ſituation. Mais qui ſuis-je, o mon Dieu! que tu m'as préféré à tant d'autres? Que t'ai-je donné de plus que ces miſérables, qui me puiſſe mériter cette diſtinction? Lors que j'apprends en compagnie, que quelqu'un a fait quelque perte conſidérable, qu'il a caſſé bras & jambes, qu'il eſt devoré de la gangrène, ou qu'il eſt reduit à un état deplorable; je me repréſente, que j'aurois pû ſubir de bien de tems le même ſort. Je repaſſe ma vie & trouve par-tout les traces d'une providence, qui m'a ſauvé quand j'ai couru de

pro-

propos deliberé dans le malheur. Je bénis cette providence & lui recommende aussi mon prochain patissant. La verdure des champs, un bois touffu, un pré emaillé, un torrent impétueux, un ruisseau serpentant, une contrée qui m'offre tous ces magnifiques spectacles, un ciel serain, tout celà est pour moi un coup d'oeil ravissant. Mais l'idée me vient en même tems, qui est celui qui a bati ce grand & pompeux Univers? Que les ouvrages de ta main sont beaux & majestueux, grand Créateur! Ma satisfaction devient parfaite, lors que je me rappelle que ce grand Dieu m'a encore formé. Il a les yeux attachés sur moi; il me connoit; sa bienveillance m'embrasse; je suis tout transporté de plaisir à ces idées. Un beau concert, des mets bien apprêtés, & sur-tout la conversation d'un ami sensé & discrèt, & le plaisir d'une tendre amitié, excitent dans mon ame les mêmes pensées. Tout, jusqu'aux douceurs d'un paisible sommeil & d'un heureux réveil, me fait soûvenir de la bonté de Dieu. Ah! que ne sentis-je pas, il y a quelque tems, lorsque la nuit après cette grande chaleur, une douce pluye raffraîchit l'air prèsque étouffant, & les plantes brulées. Son agréable bruit m'éveilloit & m'invitoit d'aller à la fenêtre. Le murmure enchan-

toit l'ouie, les exhalaisons purifiées ravissoient l'odarat. Un doux frais coula dans mes chaudes veines, & l'obscurité du ciel imprimoit par-tout une profonde vénération. Avec quelle satisfaction ne pensai-je pas àlors: *Les yeux de tout s'attendent à toi, o mon Dieu; quand tu ouvre ta main, tout est rassasié de tes biens.* Des larmes de reconnoissance couloient avec la pluye. Arrive-t-il que l'histoire m'offre un Théatre de Tyrannies & dès tems malheureux, j'apprens à reconnoitre le prix du siécle où je vis. Je joins ensuite dans mon compte aux bienfaits temporels les spirituels, à la terre le ciel, au siécle l'Eternité, & en tout & par tout je ne trouve que des raisons à reconnoitre & à élever la bonté de Dieu. C'est de cette façon que je tâche à satisfaire aux devoirs du Christianisme, qui nous oblige de prier Dieu sans cesse, c'est-à-dire, souvent & dans toute occasion. Je suis d'ailleurs grand amateur de bons cantiques qui sont riches en pensées & qui ont une Mélodie agréable & harmonieuse. Pour peu qu'un culte public en ait établi l'usage, un mauvais prêche ne m'empêchera point d'y assister. Voilà un petit détail de ma devotion, en tant qu'elle s'occupe de la priere; y trouvez-vous encore quelque chose à redire?

De

De S--- Non, les objections que j'ai cru pouvoir faire, tombent entiérement.

De Z--- Mais moi, j'ai encore un mot à vous dire sur ce sujêt. Selon le portrait que vous nous tracez de votre devotion, tout y est riant. On n'y voit que de charmes, que de beautés & de satisfaction. A vous en entendre parler, on sent quelque chose de si toûchant, qu'on se résoudroit avec plaisir à goûter les douceurs d'un tel état. Mais si quelqu'autre en feroit l'épreuve; il se dégoûteroit bientôt de ce plaisir ravissant, & se convaincroit, qu'une telle devotion demande un gêne odieux, & jette l'esprit dans une continuelle & noire mélancolie.

T--- Je vous assûre de tout mon coeur, Monsieur, que mon esprit se trouve réellement dans cette assiette, dont je vous ai donné tantôt un échantillon. Mais je ne disconviens pas, qu'il faut se faire au commencement une violence intérieure, pour chasser tous ces beaux rêves, dont notre imagination nous berce, & pour aquérir la prâtique des véritables sentimens. Mais cette contrainte incommode finit bientôt; & la repugnance que nous sentons au commencement, change en peu de tems en une douce habitude. Me voiez-vous-triste, som-

bre, mélancolique & morne à présent? m'entendez-vous me plaindre? Je souffre fort souvent, comme vous savez, de ma foible constitution; est-ce que je vous en fais le fade recit? Mais comment vous trouve-t-on, mes chers Messieurs? Tantôt tout absorbés d'un furieux plaisir; tantôt devorés de cuisans chagrins, & jamais dans une assiette assez tranquille, pour qu'un ami puisse profiter de votre loisir. Me voiez-vous jamais dans ce flux & reflux d'inquiétudes? Dites-moi, je vous prie, quand nous irons à present à table, & que nous goûterons des mêts délicieux & d'un vin exquis, & que je pense: mon Dieu, quel est le nombre de tes bienfaits? de combien de satisfaction ne combles-tu pas les hommes? Croiez-vous, que je goûte les délices des viandes & du vin moins que vous, quand vous pensez à rien? Lorsque je me promene avec vous en carosse, & que la pompeuse verdure des arbres, le chant des Rossignols & le ramage des autres oiseaux, me font soûvenir de celui, qui fait mouvoir le ciel & la terre, àfin qu'entre autres je jouisse aussi de ce charmant plaisir; est-ce là pour devenir mélancolique? Quelles sont les réfléxions qui vous rendent les promenades si agréables? Oserai-je vous les détailler?

De

De Z--- Non, non; nous n'en voulons point. La table est couverte, venez manger. Et pour nous accommoder à votre plaisir, nous prierons prémiérement Dieu.

T--- Pour cette fois-ci je ne prierai point, & vous me ferez un sensible plaisir de passer même les formalités ordinaires de la priere. La façon seule dont vous m'y invitez, est bien plus capable de faire rire, que d'inspirer de la devotion. Après que nous avons reveille dans notre esprit les idées, dont les jeunes Seigneurs sont ordinairement occupés, quand ils donnent dans le plaisir; notre ame seroit trop éloignée de cette situation, qu'une priere, que nous voulons adresser à la plus haute Majesté, exige de nous. Ainsi asseyons nous, s'il vous plait, sans autres façons.

De Z--- Et vous osez donner un si mauvais exemple aux domestiques?

T--- Votre Jean sait bien, que vous ne priez pas Dieu, si même vous en repassez tout le manége.

C'étoit un Samedi que cette conversation se tenoit. Mr. de Z--- qui alla le lendemain à l'Eglise, en y sortant, rendit visite à Mr. T--- & donna occasion à un autre entretien, qui peut être consideré comme une suite du précedent.

De Z--- Que vous femble-t-il de moi, mon cher Mr. T---? J'ai été à l'Eglife aujourd'hui; n'avez-vous pas encore quelque lueur d'efpérance que vous me convertirez à la fin?

T--- Pas-trop en vérité; mon efpérance n'en eft devenu que plus foible. Si je pouvois vous accompagner aujourd'hui par tout, je fuis fûr, que chaque démarche que vous feriez, augmenteroit mes craintes, de vous voir jamais changé au point, que mon coeur vous le fouhaite pour votre bonheur. La hardieffe que vous avez montré d'aller à l'Eglife, à combien de railleries ne fervira-t-elle pas, quand vous ferez aujourd'hui auprès de vos plus intimes amis? Combien d'efprit ne prodiguerez-vous pas vous-même, pour la rendre parfaitement ridicule.

De Z--- Je m'en vais vous en prouver auffi-tôt le contraire. Vous êtes fans contredit de mes plus intimes & de mes plus chers amis, & cependant je ne viens ici que pour avoir avec vous la converfation la plus férieufe fur ce que je viens d'entendre à l'Eglife.

T--- Vous aurez fans doûte quelques objections à former contre ce que le Miniftre a dit. Me dois-je attendre à quelque autre chofe de votre part.

De

De Z--- Oui, ce ſont des objections que j'ai à vous propoſer; mais c'eſt dans l'intention de les faire lever, que je m'adreſſe à vous. Les doûtes qui me ſont venus dans l'Egliſe, ont un extrême rapport à ceux que je vous confiai hier. Le ſermon fini, on prioit Dieu pour avoir de la pluye & pour quelques malades. J'ai été également choqué de l'un & de l'autre. Mais je ne vous parlerai encore que du prémier. Le tems que Dieu fait venir par l'ordre de la nature, ne ſeroit-il pas toûjours le meilleur? Et ne tiendroit-il pas de l'abſurde de demander un autre tems, que celui que le bon Dieu nous envoie? N'eſt-ce pas vouloir enchérir ſur les lumieres de Dieu, que de prier de la ſorte? Et ſe peut-il, qu'il ſoit de la competence d'un foible mortel, de préſcrire au ſuprème Gouverneur quel tems il doive faire?

T--- Vos objections marquent toûjours beaucoup de brillant, de vivacité & d'apparence; elles ſont ſi adroitement compliquées, qu'on ne les peut développer ſans entrer dans une eſpéce de diſcuſſion. Mais pour ne pas vous faire perdre patience par trop de longueur, je vous dirai par avance, que votre remarque n'eſt pas tout à fait ſans fondement. Je conviens avec vous, qu'il n'eſt

pas féant, d'ordonner d'abord des priéres publiques pour avoir de la pluie, à la moindre féchéreffe, ou pour avoir du beau tems, quand il pleut quelques heures de trop. Je fuis véritablement perfuadé, qu'on nous pourroit dire fort fouvent: *Vous ne favez pas ce que vous demandez.* Il fe peut que le tems, que nous fouhaitons pouvoir changer par nos prieres, foit en effêt le plus convenable. C'eft pourquoi fi j'avois à en ordonner, je ne ferois prier Dieu que généralement pour nous donner un tems propice et fructifiant. Il y a pourtant auffi des cas, ce me femble, où nous pouvons prier précifement le bon Dieu de nous accorder la pluye ou le foleil, & c'eft quand le dommage qui peut refulter d'un tems contraire eft trop grand & trop vifible. Le fort de votre objection roule fur l'idée que vous vous formez du *meilleur*. Une chofe peut être en général la meilleure de toutes qu'on puiffe imaginer: Une autre cependant, peut valoir mieux en égard de certaines circonftances, qui n'admettent point ce qui eft le meilleur en général. Tout ce qu'un Roi, par exemple, peut faire de mieux pour fes fujêts par rapport au temporel, c'eft qu'il ait foin de leur vie, qu'il leur procure les moyens d'être à leur

aife,

aise, & qu'il fasse régner l'abondance. Mais quand une partie de ces mêmes sujêts excitent une revolte, le meilleur sera de faire mourir les chefs des mutins & d'ôter en général à toute la bande toute subsistance, afin que l'humiliation, la famine & la force les fassent rentrer dans leur dévoir. Or si j'en voudrois inférer: Le Roi choisit le meilleur parti, en coupant les vivres à ses seditieux sujêts; Donc il est déraisonnable que les rebelles rentrent en eux-mêmes, qu'ils se repentissent sincérément de leurs crimes, & qu'ils tâchent de prévenir leur misére & ruine entiére par la soûmission & la priere: Cette conclusion seroit-elle dans l'ordre? Il n'y a rien de meilleur, que quand un Enfant n'a pas besoin de châtiment & qu'il se laisse conduire sans le recevoir; mais s'il est opiniâtre & qu'il ne veut pas se laisser gouverner par la douceur, le meilleur parti sera sans doûte d'employer la rigueur. S'ensuit-il delà qu'un enfant revêche & têtu ne doive point tâcher d'éviter les coups en supliant, & en promettant de se corriger? Eh bien! supposez à présent, que le tout sage Créateur, en disposant les ressorts de notre globe, ait considéré la conduite de ses habitans, qu'il

ait attâché & proportionné ſagement les événémens à leurs caractères & à leur conduite; qu'il envoye la diſette & l'indigence lors que la méchanceté augmente, & qu'il faſſe ſucceder à ces fleaux terribles les effêts de ſa grace, lors qu'ils s'humilient devant lui & s'abandonnent à ſa clemence: ſeroit-il àlors abſurde de reconnoitre dans un tems trop aride ou trop pluvieux ſes jugemens ſéveres, & de chercher à les détourner par des prieres repentantes & un changement véritable de nos coeurs. Or, qu'eſt-ce qu'il eſt de plus juſte? Que Dieu ait pris en conſidération la conduite de l'homme en formant l'Univers; ou qu'il ait bâti la maiſon ſans avoir eu aucun égard à ſon futur poſſeſſeur? J'eſpére que vous trouverez plus de vraiſemblance au prémier qu'au dernier; & celà-étant, je vous répondrois toutes les fois que vous me demanderez: Si le tems que Dieu envoie, n'eſt pas le meilleur? qu'il eſt toûjours le meilleur rélativement à la conduite des hommes, mais qu'il n'eſt, pas ſouverainement le meilleur, qu'il ſeroit poſſible en d'autres circonſtances, ſavoir dans le cas d'une meilleure conduite des habitans de la terre. L'homme a donc la liberté de s'approcher de cette heureuſe ſituation, qui lui attire

du

du plus ſage Roi un tems d'abondance & de fertilité. Ou bien ſi mes explications n'approchent pas aſſez de votre Philoſophie, je m'exprimerai d'une autre façon: Il y a dans les arrangemens de Dieu un certain meilleur, qu'une créature libre oſe, & eſt obligée de prévenir. C'eſt ainſi que la punition eſt le meilleur pour fléchir un eſprit indocile & opiniâtre. Mais c'eſt ce meilleur, c'eſt cet orage, que les hommes oſent & doivent conjurer par un bon coeur & une conduite reglée. Ce n'eſt donc pas critiquer les ouvrages de Dieu, que de ſe jetter à ſes piés avec contrition de coeur & de tâcher à détourner par des reſpectueuſes prieres un tems ingrat & ſterile, lorsque Dieu en punit les peuples; c'eſt plûtôt courir au véritable but que Dieu ſe propoſe dans ſes punitions; & cette maniere d'implorer Dieu pour qu'il veuille nous accorder un tems fertile, différe infiniment d'une orgueilleuſe maîtriſe. Je vous prouvai hier & avant-hier, que le reſpect & la reconnoiſſance envers Dieu eſt un des plus grands ornemens des créatures raiſonnables. Nous avons trouvé alors, qu'on ne ſauroit ſuppoſer autre choſe, ſi non que Dieu cherchoit à avancer cette perfection parmi les hommes de toute façon. En cas donc que

l'ingra-

l'ingratitude & le mépris de Dieu infectent de plus en plus les hommes, & que le Tout-Puissant leur envoye un tems sterile, afin de les convaincre que leur bien-être est dans sa main; qu'y a-t-il de plus raisonnable en ce cas? N'est-ce pas que l'homme rentre en soi-même, qu'il reconnoisse son ingratitude, qu'il rende l'honneur à Dieu de le prier humblement pour qu'il veuille le délivrer des tribulations? Si l'homme ingrat & orgueilleux vouloit dire àlors: je ne veux point critiquer Dieu; je ne veux pas lui demander un tems plus favorable: Seroit-ce-là un langage conforme aux desseins de Dieu qu'il s'est proposé dans son sage gouvernement? Cependant on voit par là, qu'on ne doit pas se reposer non-chalamment sur la seule priere, mais qu'un véritable changement de notre coeur & de nos moeurs est le point principal. je n'espére pas que vous vous soûviendrez ici encore une fois de votre monde machine; car celà-ètant vous voudriez aussi bien vous soûvenir de ce que j'y repliquai hier.

De Z--- Non pour cette fois-ci, je ne remonterai pas ma machine; mais vous me permettrez de vous indiquer le scrupule, qui s'est élevé dans mon coeur contre les intercessions que nous faisons, l'un pour

l'autre

l'autre auprès de Dieu. Ne croyez-vous pas, que Dieu donne à chacun ce qu'il mérite & selon le bien universel du monde, sans nos intercessions? Que nous sert-il donc d'intercéder pour d'autres? Est-ce faire un grand honneur à Dieu, que de le considérer sur le pié d'un homme, qui veut être invoqué de mille & mille, pour faire du bien à un seul?

T--- Encor une preuve de vôtre adresse à joindre une quantité d'idées à peu de paroles. Mais comme l'heure du dîner approche, & que je n'ai pas beaucoup de tems de reste, je ne citerai pas tous les motifs, que la raison nous fournit pour établir le dévoir de prier l'un pour l'autre: je vous dirai seulement à présent, qu'il n'y a rien d'incongru ni d'absurde dans la Loi des Chrêtiens de prier Dieu chacun pour son prochain. Il est incontestable que le bonheur des autres fait aussi le mien, quoique ce soit souvent imperceptible au palais de la foule. Nous sommes tour à tour maîtres & valets l'un de l'autre. Vos sujêts vous servent, & vous servez d'autres. Il y a bien du superflu dans nos habits, qui est très à charge à nos épaules; mais en portant cette charge, nous faisons sans le sçavoir la corvée à toutes sortes d'ouvriers.

Si

Si vous trouvez étrange que je vous mets au rang des valets d'un cardeur, d'un garçon de Drapier, ou d'un tissutier: vous conviendrez pourtant, que vos sujêts sont obligés de vous servir, & que vous perdriez la plus grande partie de votre aisance, si aucun de vos paisans ne seroit pas en état de travailler. Ainsi si mes preuves d'hier vous ont convaincu, qu'il est juste d'honorer Dieu par la priere à cause de notre bien-être, celà ne peut se faire, sans que vous ne priez aussi pour la santé de vos paisans. Vous ne pouvez souhaiter votre propre bien, sans souhaiter aussi le leur. De-là il s'ensuit déjà, que s'il est raisonnable d'invoquer Dieu pour son propre bonheur, il est du-moins en bien des occasions très-nécessaire de lui demander aussi celui des concurrens à notre bonheur. Mais pour m'aprocher du point principal de votre objection, il est besoin d'examiner prémiérement, si Dieu n'accorde pas sans nos intercessions à un chacun ce qu'il mérite & autant que le bien public le permet. Je séparerai le contenu de cette quéstion, parce qu'elle renferme en effêt deux objêts différens. Si vous me demandez: Dieu ne donne-t-il pas à un chacun selon ce qu'il convient au bien général? Je répondrai, qu'oui.

qu'oui. Mais de dire aussi; que Dieu donne à un chacun selon son mérite, c'est ce que je ne saurois pas affirmer. Dieu étant infiniment bon & gracieux, il accorde beaucoup plus à ses créatures qu'elles ne méritent & je ne doûte point, qu'il ne comble souvent quelqu'un de ses graces pour le bien général, dont il n'est pas digne en son particulier. Représentez-vous un Seigneur qui s'est extrêmément endetté pour fournir à certains vices, auxquels il étoit adonné, admettez ensuite, qu'en poussant sa vie à un certain nombre d'années, une riche succession lui tomberoit en partage, laquelle, s'il mourroit plûtôt, devolveroit à d'autres aussi indignes que lui, au-lieu qu'en parvenant à un certain âge l'héritage lui reviendroit, & ses créanciers alloient être payés; supposez encore qu'il y avoit parmi ceux-ci des personnes d'un véritable mérite, qui seroient ruinés sans résource s'il manqueroit le payement de ses dettes; & que ces personnes s'adressoient à Dieu, pour le suplier de conserver la vie à ce Seigneur jusqu'à leur entier remboursement; enfin que le bon Dieu, en formant l'Univers, ait fait attention à ces personnes & à leurs prieres, & prolongé à leur égard la vie de ce grand debiteur, quelque peu qu'il l'ait mérité, y auroit-il là

là-dedans quelque chose de contraire aux sublimes qualités de Dieu? & cette intercession seroit-elle tout-à-fait inutile?

Dites-moi après, la disposition de notre grand Créateur pourroit-on la taxer d'un manque de sagesse, si pour resserer d'autant plus les liens de l'amour entre les hommes il eut déterminé les suites de leurs destins de façon, qu'il eut eu aussi quelque égard à leurs intercessions mutuelles, & que même il en eut fait une cause du plus ou moins de bien, qu'il fait particuliérement à celui-ci & celui-là; & qu'au contraire il eut marqué les soûpirs des justes, dont bien des personnes se chargent, comme la source de leurs évenemens malheureux? Cet arrangement de Dieu seroit-il déraisonnable, & dérogeroit-il à ses dignités d'affermir aussi par cet intérêt commun les liens du genre humain, de faire régner un amour plus universel & d'unir de plus en plus les grands & les petits, les riches & les pauvres, pour les détourner à se mépriser les uns les autres? Ayez la bonté de prononcer là-dessus, je vous prie.

De Z--- Je n'aurois rien à objecter contre une pareille disposition.

T--- Bon; dites-moi donc à présent, si vous êtes en état de prouver sans replique

que

que, que le sage Créateur n'ait point agréé & choisi un Ordre pareil dans l'arrangement de ce monde?

De Z - - -, je me garderai bien de faire la démonstration d'une chose contre vous; Vous en exigez trop avant que vous convenez qu'elle est prouvée.

T - - - Cet aveu m'est d'autant plus agréable, que l'on reproche toûjours une trop grande crédulité aux adorateurs de la révelation. Or si vous n'osez pas entreprendre de prouver solidement, qu'il renverse les attributs de Dieu, d'avoir eu égard, lorsqu'il fixa les desseins de notre terre, aux intercessions que les hommes font les uns pour les autres & aux soûpirs de l'innocence dont l'oppresseur se charge hardiment; & si par conséquent vous ne pouvez pas démontrer non plus, que les arrêts célestes ont été portés & suivis dans l'exécution, sans la moindre attention à ces prieres mutuelles: il vous est aussi impossible de tirer au clair, que la loix du Christianisme, touchant les intercessions reciproques, renferme quelque chose d'impertinent. Au contraire elle fait preuve des sages mésures, que Dieu a pris, pour entretenir les hommes dans un amour reciproque & pour apprendre aux grands de ne

 point

point mépriser les petits, mais de se souvenir toûjours que leurs justes soûpirs percent, jusqu' à son throne. Par une suite de ce même raisonnement, votre derniere quéstion tombe d'elle-même. Vous demandiez: Est-ce honorer Dieu, que de le considérer sur le pié d'un homme, qui se fait prier par mille pour faire du bien à un seul? Je dis prémiérement, que cette quéstion est outrée. Il n'y a point de Chrêtien qui soûtienne, que Dieu ne fasse du bien à aucun, avant que d'en être prié par un millier d'hommes. Notre bonheur deviendroit àlors en vérité fort problématique. Jl faudroit donc former la quéstion de la maniere que voici: Est-ce-là honorer Dieu, que de le considérer comme tel, qui dans ses dispositions a bien voulu prêter une partie de son attention aux affectueuses intercessions de l'un pour l'autre, qui a bien voulu les favoriser des suites heureuses, pour rendre aussi par-là la liaison des hommes plus tendre & plus étroite? Je ne crois pas, quand on habillera la quéstion de cette façon, que quelqu'un trouvera de la difficulté à l'affirmer. Et en effêt ne seroit-ce point un honneur pour Dieu, qu'il employe tous les moyens possibles, pour avancer e bien général & pour inviter les hommes à

s' en-

s'entrechérir généralement; & enfin pour ne point donner des justes raisons à gemir sous leur comportement reciproque? N'éstimeroit-on pas beaucoup plus que l'on ne fait un pauvre homme plein de probité, si l'on croyoit que sa priere seroit bien reçu du tout-Puissant & du tout-Saint? Et la societé humaine ne seroit-elle pas referrée d'un fort & tendre lien de plus, que les libertins se plaisent à rompre à présent prèsque par tout?

Encore. Si la loi révelée portoit: *personne ne prie & ne souhaite aucun bien pour un autre; toutes les intercessions & tous les voeux pour le prochain soient bannis parmi les Chrêtiens;* que diriez-vous àlors? Je me soûviens qu'une fois dans une Compagnie, dont vous étiez aussi, on faisoit mention d'un vieux honnête & zélé Ecclésiastique, qui n'avoit pas trouvé fort séant pour ses cheveux gris, de boire à la santé du beau séxe. Je ne vous ai jamais vû plus éloquent que lorsque la prétendue pieuse simplicité de ce bon & sérieux viellard avoit excité votre bile. Vous ajoûtiez àlors, que la coûtume avoit été établie de tout tems, de se souhaiter reciproquement du bien, & que Dieu avoit semé un instinct universel dans la nature de l'homme, de témoigner son amitié à ses amis par des

bons souhaits. Vous poussiez àlors votre thése jusqu'à soûtenir, que le vieux ecclésiastique étoit un monstre d'homme, parce qu'il refusoit de souhaiter du bien à son prochain. Je sçai bien que c'est souvent pour briller dans les cercles, sur-tout si celà se peut faire aux depens d'un ecclésiastique, que vous avancez ces sortes de théses; mais je crois pourtant, que vous avez parlé àlors sérieusement en soûtenant, que c'étoit quelque penchant universel de souhaiter du bien à ceux que nous aimons, qui étoit fondé dans la nature d'un coeur bien né, & que Dieu-même nous y portoit & invitoit par la Nature.

De L - - - vraymeni je suis de ce sentiment, & je mèts le souhaits sur le compte de ces civilités, qui ne sont pas purement les effêts de la mode; mais ausquelles nous sommes poussés par la Nature, parce qu'on la trouve aussi chez les Nations les plus barbares. Mais quelle différence n'y a-t-il pas entre les intercessions & les souhaits?

T- - - - Je say bien, qu'il y a de la différence; mais à mon avis, elle n'est pas si grande que vous le voulez. Un souhait *doit* (je dis, qu'il *doit*, car dans le fond celà ne se fait pas toûjours) un souhait dis-je, doit exprimer un désir tendant à faire

arri-

arriver quelque événement aux autres, ou bien aussi à nous-mêmes. Le peu de tems qui me reste me permet seulement de m'arrêter aux bons souhaits, que nous faisons les uns pour les autres & de les comparer aux intercessions. Dans un tel souhait j'avance un désir, ou bien je le ressens véritablement, que mon prochain prospére & parvienne à tel & tel bonheur. Le même désir se manifeste dans les intercessions; mais elles différent d'un simple souhait, en ce que dans le désir que l'on a de voir accroître la fortune d'autrui, les yeux s'élevent à Dieu comme à la source de tout bonheur, ce qui ne se fait pas toûjours, ou peut-être assez rarement, dans les souhaits. Les simples souhaits différent encore des intercessions, que dans ceux-là on ne se soûcie pas beaucoup de leur accomplissement, au-lieu que dans celles-ci on tâche aussi à obtenir de Dieu par une priere respectueuse le bien, que nous voulons à notre prochain. Mais allons; suivons une fois la trace des régles, qui servent à nos petits-maîtres dans leurs souhaits. Comparons les aux loix que les véritables Chrêtiens suivent dans le même cas, & nous verrons quelles sont les plus raisonnables, & les plus équitables. Il n'y a pas long tems, qu'en

m'entretenant sur le même sujet avec un de vos Amis, je les ai couché sur le papier & rangé les uns vis à vis des autres, ainsi vous n'aurez pas de peine à les balancer; tenez les voici:

Les régles des souhaits qui sont suivies

des véritables Chrétiens;	*du Monde;*
On doit se souhaiter toute sorte de bien.	On doit souhaiter à quelqu'un en face ce qu'il aime à se faire souhaiter.
On doit penser en souhaitant & ne pas s'arrêter simplement aux Complimens.	Que les expressions les plus obligeantes supléent au défaut de la sincérité.
Il faut que les souhaits partent d'un coeur tendre & honnêt.	N'épargnez pas vos souhaits quand vous voulez masquer quelques intrigues que vous tramez contre l'autre.
	Remarque.
Régardez Dieu dans vos souhaits; c'est la source dont tout le bien de l'homme dérive.	Un esprit éveillé ne s' incommode pas de plus de régles. Il y a des gens qui possédent au supreme dégré l'art d'ennuyer,

Priez

Priez respectueusement Dieu pour l'accomplissement des bons souhaits.

yer, qui disent qu'on doit penser à Dieu en souhaitant; mais quel fardeau incommode ne seroit-ce pas? Ce n'est pas ainsi qu'un esprit libre donne dans l'esclavage. Il souhaite sans se charger du soin de l'accomplissement; D'autres prétendent même, qu'on doit prier Dieu pour l'accomplissement des voeux: Mais ce sont des pauvres sots qui ne savent pas ce que c'est qu'un Compliment; combien de fois ne faut-il pas, qu'un homme d'esprit souhaite quelque chose à un autre, dont il voit le contraire avec plaisir?

Je me flatte d'avoir passablement ébauché mes régles; Quelles sont à présent les plus raisonnables?

De Z - - - Oh! mais qui peut mettre tant de ſolidité aux bagatelles de la converſation? Ce ſeroit fait de ma vie, que de me vouloir impoſer un tel joug.

T - - - Un petit exercice rendroit tout celà facile & agréable; à combien de pénibles choſes ne vous aſsujettiſſez-vous pas à la Cour? Combien de tems n'étes-vous pas obligé de vous tenir debout dans une contenance des plus incommodes? Avec combien de ſcrupule ne péſez-vous pas toutes vos paroles? Vos complimens & vos diſſimulations-mêmes ne coûtent-ils pas infiniment à un eſprit éclairé & véritablement grand?

De Z - - - Il eſt bientôt midi & il faut que je vous diſe adieu. Je vous ſouhaiterois encore un bon dîner, ſi vous ne m'aviez pas dit tantôt, combien vous exigez pour faire un bon ſouhait. Et à l'avenir je ne vous ſouhaiterai plus rien.

T - - - Et moi je vous en ſouhaiterai d'autant plus, & celà du meilleur coeur du monde.

Nous allames l' apresdîné, Mr. T ... & moi au jardin de Mdm. de S ...; Mr. de S ... nous mena dans un Cabinet à part, pour paſſer une heure ſeul avec nous, & fit les quéſtions ſuivantes à Mr. T ...

De

De S - - - Vous m'avez ramené hier & avanthier à un dévoir, dont j'ai été fort éloigné depuis quelques années. Je reconnois fort bien, sitôt que je rentre en moi-même, que l'on vit dans les plaisirs bruyans de ce monde, sans penser ni à Dieu, ni à soi, ni à l'éternité. Le printems de notre vie s'en va avec la fougue des passions & dans un trouble continuel. Ceux qui ont atteint un âge plus mûr, se jettent à corps perdu dans les soins & les occupations. Votre converstation, Monsieur, m'a déjà servi d'occasion de faire plusieurs réfléxions sur ce sujêt, & j'ai pris la ferme resolution de mettre mon esprit dans une toute autre assiette. C'est pourquoi j'ai commencé à réflêchir mûrement aus vérités de la religion, & m'en former une idée plus juste, que je n'en ai eu jusqu'ici, bien resolu de continuer mes recherches & de recourir principalement dans ces sortes de matieres à vos lumieres. Car vos entretiens m'ont souvent convaincu, combien de fausses idées se glissent dans notre Esprit en matiere de religion, qui nous font manquer à l'éstime & au respect que nous lui devons si justement. Mais lorsque j'ai medité ce que vous nous dites hier de la priere, je n'ai pas pû définir, ce que c'est que de *prier*

au Nom de Jésus Christ. Vous m'obligerez donc infiniment de m'en dire votre sentiment.

T--- C'est me faire un sensible plaisir, que de me parler de Dieu & des choses divines, quand j'ai l'honneur d'être avec vous. J'ai cherché le repos de mon ame de toute façon; mais je ne l'ai trouvé qu'en Dieu, & en tout ce que son Amour nous fait esperer. J'ai aspiré aux honneurs & richesses. Mais comme les passions des hommes vont pour ainsi dire à l'infini, il me restoit toûjours quelque chose à désirer, & je remarquois enfin, que mêmes les Rois ne peuvent pas borner leurs désirs. J'ai joui de toutes sortes de plaisis; mais ils ont été suivis & mêlés de bien des amertumes. Mes années s'enfuyent comme un torrent, peut-etre n'ai-je qu'un petit reste à vivre. La mort, le tombeau & la pourriture m'effrayent, & qu'est-ce que le monde a pour appaiser cette frayeur & rassûrer mes ésprits épouvantés? Rien, non, rien du tout. Dieu & la bienheureuse immortalité dont il nous a assûré la vérité par la mort de Jésus Christ, sont les consolations uniques qui peuvent rendre le calme à mon Ame. Je goûte la plus douce satisfaction d'en parler, & nous passons quelque

que-fois des heures entieres, Monfieur le Comte & moi, dans ces contemplations confolantes. Ce fera donc un plaifir des plus rafinés pour moi, d'examiner la quéftion que vous venez de me propofer. Mais il faut que j'établiffe prémiérement la véritable fignification de ce que c'eft, que de *faire quelque chofe au nom d'un autre*. Ces paroles fignifient, tantôt faire quelque chofe à la place d'un autre; tantôt par ordre & en vertu d'un pouvoir d'autrui, & fouvent tout celà à la fois. Un tuteur fait un accord au nom de fon Pupille, c'eft-à-dire en fa place. L'ambaffadeur d'un Roi fait la paix au nom de fon Maître, celà veut dire en fa place, par fon ordre, & par un plein-pouvoir de fa part. Prier quelqu'un au nom d'autrui, c'eft demander quelque chofe à un tiers, à la place d'un autre & en vertu d'un ordre, & plein-pouvoir exprès de lui. Quand nous prions quelqu'un par ordre & plein-pouvoir d'un autre: nous tâchons d'obtenir quelque chofe pour celui au nom duquel nous prions; ou bien pour nous-mêmes, ou en faveur d'un ami, & nous nous fervons feulement du mérite & du credit du prémier, que le dernier refpecte. Nous nous en remettons à la confiance dont le prémier fe promet du dernier

l'accom-

l'accomplissement de nos demandes. Dans l'un & l'autre cas on dit que l'on prie au Nom d'un autre.

Je crois que notre Sauveur, lors qu'il commanda à ses disciples de prier le Pere *en son nom*, y sous-entendoit tout ce que cette expression pouvoit renfermer. Et selon mon avis, il y a quelque chose de particulier & d'universel dans le discours, que Jésus-Christ fait sur la priere. Le particulier n'est que pour ses disciples & les prémiers messagers de l'Evangile. C'est à eux qu'il promet, que rien ne leur feroit refusé, quand ils prieroient le pere en son nom; c'est-à-dire à sa place & pour lui, savoir pour son Royaume & son bien; comme par exemple de leur accorder le don de faire des miracles. Les prémiers Prédicateurs de l'Evangile étoient d'une eminente façon Ambassadeurs de Jésus Christ. Ils pouvoient demander & faire d'avantage que les Ministres d'aujourd'hui. Ils avoient un plein-pouvoir de demander au Pere les plus grands miracles au nom de Jésus Christ, c'est-à-dire à sa place, par son ordre & pour l'avantage de son Royaume, & ils furent exaucés. Mais quoique ces promesses ne régardent point dans un dégré aussi eminent le reste des Aimés de

Jésus

Jésus Christ! je crois pourtant, qu'ils n'en sont pas tout-à-fait exclus; qu'ils peuvent en profiter & s'attendre à être exaucés toutes les fois qu'ils prient le Pere par Ordre, Promesse, Intercession & Mérite de Jésus Christ. Je vous dirai en peu de mots, ce que celà signifie. Quand nous cherchons d'obtenir quelques grace de nos protecteurs ou que nous les remercions de leurs bienfaîts, nous alleguons ordinairement avec une humble défiance, que nous avons trop peu de mérite, pour oser esperer de réussir. Il y en a même, qui se servent fort mal à propos & fort ridiculement de la formule: Qu'ils étoient indignes de la grace d'un autre. Ces complimens se font pour témoigner à l'autre, que nous savons apprécier sa grace & que nous reconnoissons notre dévoir à lui témoigner d'autant plus notre reconnoissance & nos obligations. Si nous rendons donc tant d'honneur aux hommes, combien n'en devons nous pas rendre à Dieu? En vérité nous sommes bien plus indignes de ses graces & de ses bienfaîts; nous, qui faisons si peu de cas de lui & de sa sainte volonté. Nous en sommes même si indignes, qu'on pourroit lui faire des reproches, qu'il nous prodiguoit ses graces, s'il ne les avoit point levé d'une maniere

niere inattendue. Un Gouverneur de vastes Etats, qui veut marquer une sagesse consommée, doit avoir bien garde de ne point donner des apparences, qu'il soit porté également pour le bon & le mal, les dignes & les indignes. Les loix ne seroient que des vains foudres, & tout tomberoit dans un désordre affreux; on ne distingueroit pas l'honnêt-homme du traitre. La plus sévere justice n'est proprement que l'amour distribué selon les loix de la sagesse, & une indulgence continuelle ne serviroit pas même à se faire aimer. Supposons pour nous rendre cette vérité d'autant plus sensible, que nous étions très devoués à un Prince & qu'un autre le trahissoit ouvertement; que nous étions scrupuleux à remplir les loix de la justice & de l'équité envers tout le monde, & que l'autre commettoit les plus criantes injustices, & nous faisoit tout le tort imaginable. Que sans aucun égard, la bonté du Prince se repandoit également sur l'un & l'autre; seroit-il possible que nous le pourrions aimer? N'aurions-nous pas le coeur toûjours navré de chragin, de voir si fort humilier notre attâchement, & l'ennemi du Prince & de son païs marcher d'un pas égal avec nous? jamais Dieu poura-t-il prendre le caractére d'un Prince si

in-

indolent; Lui, qui a mis tant d'ordre & de symmetrie dans le monde phisique, auroit-il été moins exact dans l'ordre moral? Lors donc qu'il nous à voulu traîter comme ses enfans, quoique nous nous conduisions à son égard comme des valets opiniâtres & refractaires, il a dû nécessairement eviter l'apparence d'être porté également pour ses amis & pour les contempteurs de sa Majesté. C'est ce qu'il fait en nommant Jésus le chef du genre humain, & en le faisant souffrir pour les pêchés de tout le peuple, afin que non seulement sa grace, mais bien aussi sa sainteté, l'importance & l'inviolabilité de ses loix, & l'ordre de son royaume fussent revelés. Voilà jusqu'où Dieu à été obligé d'aller, pour nous pouvoir faire sentir les effêts de sa grace sans reproche & sans préjudice de son royaume. C'est donc bien Dieu, à qui nous devons l'honneur de reconnoitre humblement dans nos prieres notre très grande indignité, & nous abandonner entiérement à sa miséricorde, au mérite & à l'intercession de notre Sauveur & notre chef, comme aussi à l'expiation qu'il nous a méritée. C'est bien lui, dont nous devons célebrer & glorifier de cette façon la bonté infinie; & c'est cette espéce de vénération pour les graces divines, que notre

redem-

redempteur nous recommende, quand il nous apprend à prier Dieu en son Nom. Nos prieres gagnent par-là le vrai point de leur hauteur & perfection, & une force vrayment touchante. Supposez que mon Pere vivoit encore; qu'il avoit un ami qui l'aimoit tendrement, mais que j'avois méprisé & désobligé de toutes manieres; que par la suite ayant besoin de la protection de cet ami, & reconnoissant la bêtise de m'être rendu indigne de sa bienveillance, je m'adressois à lui, en lui disant: que ma fortune étoit absolument entre ses mains; que je reconnoissois m'être rendu indigne de ses bontés, puisqu'au-lieu de chercher à les mériter, je n'avois pas manqué une seule occasion pour lui causer toute sorte de chagrin; que je m'en repentissois sincérement & lui en demandois mille pardons; que je n'avois rien qui le pouvoit porter à me favoriser, son humanité reconnue & l'amitié, dont il honnoroit mon Pere, étant mon unique résource; que je le priois pour l'amour de ce digne Pere, d'oublier la méchanceté du fils, & de ne point lui refuser sa précieuse bienveillance, qui l'obligeroit dès ce moment à lui vouer un respect infini; ne seroient-ce point ces mêmes sentimens & cette façon de s'exprimer,

mer, que nous conſeillerions à un tel fils? Mêmes idées, mêmes expreſſions doivent naître dans nos coeurs, ſelon l'intention de Jéſus, quand il nous enſeigne à prier en ſon nom. Nous devons reconnoitre dans une parfaite contrition de nos coeurs notre indignité, & n'attribuer ſes bienfaîts qu'à une grace miſéricordieuſe, à une grace, qui par la mort de notre médiateur a dû être prémiérement liberée de toute apparance d'une profane indolence, & de tout reproche préjudiciable au Royaume de Dieu. Nous ne devons jamais nous fier à notre propre mérite, mais nous en rapporter uniquement à la dignité, au mérite & à l'intercesſion de notre juſte chef Jéſus Chriſt, afin que notre eſprit fier & inſupportablement orgueilleux deſcende de ſa hauteur, s'humilie reſpectueuſement au deſſous de Dieu, & s'anime au plus fort & plus reconnoiſſant amour de Dieu. Quel ſage arrangement! Quelle profondeur de la ſageſſe divine! Remarquez bien cet amas brillant de tant de vertus attraïantes, dont l'ame eſt embellie, qui prie au nom de Jéſus Chriſt. L'humilité, la repentance, une tendre ſoûmiſſion à Dieu, la reconnoiſſance & l'admiration de l'amour de Dieu pour les hommes, le re-

tour d'un amour fidel, un saint désir à glorifier Dieu, un zéle à bien repandre le renom de ses graces, & à les revérer par les plaisirs d'une vive obéissance, y forment un concours ravissant. Et ce concours heureux ne porteroit-il pas Dieu à exaucer nos prieres? Mais il s'ensuit de soi-même que nous ne pouvons demander à Dieu au nom de Jésus Christ, qu'autant que nous y sommes authorisés par son pouvoir & sa promesse. Nous en trouvons un abrégé dans la priere, qu'il a appris à ses disciples & à nous. Vous pouvez inférer de-là qu'il n'y a rien d'étrange dans cette espéce de priere. Elle nous mene à la vénération des graces divines, tout comme les hommes en exigent quelque fois l'un de l'autre. Nos protecteurs s'aperçoivent avec plaisir que nous reconnoissons leurs graces, comme supérieures à nos mérites, & Dieu est infiniment plus digne de cet honneur.

Nous nous promenâmes là dessus au jardin & allâmes droit à la serre, pour y voir les fleurs de quelques petites Aloés. En y arrivant nous trouvâmes plusieurs vitres cassés & le plomb enfoncé. Mr. de S--- se mit fort en colere & il lui échappa de dire: Dieu me punisse si ce n'est encor cet ani-

mal

mal de garçon de Jardinier qui a donné contre ces vitres avec quelque potée.

Mr T - - - ne répondit rien au commencement; il remarqua seulement la beauté des différentes plantes en fleur, & me montroit par ci par là quelque belle fleur. Il loua ensuite le bel ordre de la serre, admira la varieté & la rareté des plantes, & calma ainsi l'esprit de Mr. de S - - - Nous en sortîmes peu après & en passant encore les vitres cassés, Mr. T - - - disoit ces vitres sont des miroirs beaucoup plus fideles que tous les grands miroirs que vous avez dans votre maison. Comment? demanda Mr. de S, - - C'est que ceux-ci ne réflêchissent que le visage & les habits, reprit Mr. T - - - & que ceux-là nous représentent, l'intérieur de l'ame & ses mouvemens sécrèts. Ah! je sçai bien, mon cher Mr. T - - -, repartit Mr. de S - - -, que je prens feu trop facilement pour des choses qui n'en valent quelquefois pas la peine. Avec quel plaisir ne me debarrasserois-je pas d'un mal qui m'a attiré fort souvent du chagrin & des mauvaises affaires. Mais cette chaleur se dissipera, puisque je m'y oppose aussi-tôt que j'ai seulement un moment de tems pour faire des réfléxions.

Mr. T--- répondit: souffrez, je vous prie, que je prenne la liberté de vous dire encore une chose, puisque vous avez la bonté de prendre en si bonne part les remarques que je fais. Vous connoissez à présent mon coeur, & vous savez que mes avis sont toûjours accompagnés du respect que je dois à votre personne. J'entends souvent que vous, aussi-bien qu'une infinité d'autres, se servent du nom de Dieu & de Jésus Christ, sans cette véneration que nous lui devons. Il y a un moment que des expressions vous échapperent, qui me font frémir. Vous provoquiez les punitions de Dieu dans une affaire, dont vous n'aviez pas seulement la moindre certitude. N'y a-t-il pas là-dedans un mépris de Dieu & de ses jugemens pour peu que vous y faites réfléxion? Je sçai bien, que c'est machinalement & sans qu'on y pense, que ces imprécations sortent de notre bouche. Mais celui qui reconnoit & sent en quelque façon la grandeur incommensurable de Dieu; Celui qui reconnoit la séverité des jugemens de son souverain Juge, & dont l'ame est penétrée de leur effroi; celui, dis-je, seroit-il bien capable de prendre une telle habitude & de s'y roidir? seroit-il possible que celui, qui provoque à tout moment la foudre

foudre vangeresse de l'Eternel, craigne Dieu & ses jugemens? Mais c'est sur-tout contre le respect que nous devons à Dieu, & à notre Sauveur, que de mêler légérement leurs noms à notre discours & d'en faire des proverbes.

Celui qui s'accoûtumeroit à se servir du nom du Roy de la maniere que nous nous servons ordinairement de celui de Dieu & de Jésus Christ, ne blesseroit-il pas toute bienséance? sur-tout si celà se faisoit en présence du Roi-même? O que l'on est circonspect & respectueux envers les Divinités terrestres? & quel peu d'égard à-t-on pour Dieu? Dieu & notre Sauveur ne mériteroient-ils pas que nous eussions plus d'égard pour leurs noms, & que le son seul imprimât du respect dans nos Ames. Ces noms ne devroient-ils pas à juste titre nous être si respectables, qu'il nous seroit du tout impossible de les prendre en vain? J'ai été toûjours sensiblement émû, quand j'ai lu du grand & savant Anglois, le Chevalier Boyle, que lors qu'il s'est servi du nom de Dieu, il s'est tû quelques momens, pour pouvoir penser à Dieu avec assez de respect. Que croyez-vous, ne seroit-il pas très raisonnable & chrêtien, ne seroit-il pas même d'un grand avantage, si nous imprimions

de bonne heure à notre jeunesse: que Dieu est si glorieux & si majestueux, qu'on ne doit pas même prononcer son nom sans penser respectueusement à lui, & que nous ne lui permettions jamais, de se servir du nom de Dieu & de Jésus Christ avec irréverence.

De S--- Je reconnois fort bien, que c'est une mauvaise habitude que celle des Chrêtiens, d'avoir si peu d'égard pour Dieu, notre Sauveur, & leurs noms respectables. Je vous suis donc infiniment obligé de vos sinceres avis touchant ces mauvaises manieres. Soyez persuadé, que ce sera pour la derniere fois, que vous m'y avez vû retourner.

T--- Vous promettez beaucoup plus, que vous n'étes en état de tenir. On ne se défait pas tout d'un coup d'une habitude. Elle nous entraîne insensiblement. Il est par conséquent nécessaire, que pour la corriger, on nous réitere souvent un avis salutaire. Mais comme les hommes n'aiment point les donneurs d'avis, & qu'il n'y a pas beaucoup qui veulent se donner cette peine odieuse, la plûpart d'entre eux gardent un plis, qui ne leur fait pas grand honneur.

De

De S--- Vous ferez donc l'ami, à qui je demande en grace, de me dire tout ce, que vous jugerez mériter quelque censure.

Nous retournâmes quelques jours après au même jardin, où nous rencontrâmes l'après-diné une nombreuse Compagnie. Mdme de N--- en fut, aussi bien qu'un certain Mr. de X--- & on joua à plusieurs tables. Il avoit fait déjà quelque tems une chaleur extraordinaire; mais cet après-midi le ciel se couvroit de nuages. Vers le soir il commença à tonner & à faire des éclairs, & une grande tempête s'approcha de la Ville, ce qui obligea Mdme de N--- à quitter le jeu. Mr. X--qui étoit assis à une table proche de la sienne, lui disoit là-dessus: Et vous avez tant de respect pour un simple effêt de la nature, Madame? Ouy, repondit-elle, j'ai infinement de respect pour un effêt majestueux de la nature, qui me prêche si efficacement la grandeur de Dieu, mon néant, l'incertitude de ma vie & de tout ce que j'ai au monde. Je vous ai vû plus d'une fois quitter le jeu par deférence pour les hommes; pourquoi vous paroît-il donc si étrange, que je le quitte dans un tems, uo je vois le ciel couvert de nuages, source abondante de bénédictions, mais aussi d'affreux désastres & de

ſuites homicides pour les hommes, qui embraſent des villes & villages, & ravagent des campagnes entiéres? Eſt-il donc ſi irraiſonnable, d'arracher ſes penſées aux plaiſirs dans ces occaſions & de les élever à ce Dieu, qui nous prouve ſi ſenſiblement, que tout eſt entre ſes mains? Que vous ſavez colorer joliment la peur que vous avez! reprit Mr. de X... He! non point du tout, repartit Mdme de N... j'avoue ma peur, & vous, Monſieur, qui faites le héros, la peine que vous vous donnez, pour ſauver les apparences, marque certainement que vous craignez auſſi bien que moi. Il y a des accidens de bien moins de conſéquence qu'une tempête, qui vous donnent de l' épouvante. Quand la tête vous fait ſeulement un tant ſoit peu de mal; vous faites courir au Medecin, fût-il minuit, & vous étes beaucoup plus en peine de vôtre vie que je ne le ſuis. C'eſt ſeulement ici que vous déguiſez votre peur. Et ſavez-vous pourquoi? La raiſon en eſt la mode de nos jours. On fait ſemblant de ne pas craindre le tonnere, pour ſe diſtinguer du petit peuple, dont la plûpart chantent & prient Dieu dans un orage. On auroit la mine de craindre Dieu en craignant le Tonnere, & c'eſt pour n'en avoir pas même l'apparence

rence, qu'on affecte un air courageux. Je ne crains point le Tonnere, répondit Mr. de X---, il faudroit sans celà craindre aussi les tuiles du toit, puis qu'elles peuvent tomber, quand je sors de la maison. Jouez toûjours reprit Mdm. de N--- je m'en vais me mettre autre part, pour ne pas vous interrompre. En attendant l'orage approcha toûjours & ses coups étoient si violens, que toute la maison en trembla. Enfin un éclair tomba avec éclat dans un pavillon voisin & y tua un homme. Tout le monde en fut épouvanté. Les cartes tombêrent des mains de Mr. de X--- & de sa partie, & sa frayeur fut telle qu'il tomba à la renverse avec sa chaise. Mdm. de N--- fut la seule qui garda son sang froid. Elle accourut pour rélever Mr. de X--- en lui disant, & vous avez du respect pour un coup de foudre? Mr. de X--- demeura tout court. Et après s'étre reconnu un peu, il eut soin de prendre une dose de poudre antispasmodique, qu'il portoit toûjours sur soi par précaution.

Nous avions jusque-là passé le tems avec beaucoup d'agrément. Mais notre Compagnie & notre satisfaction subit un grand revers à la fin de l'été. Mr. T--- étoit pléthorique, & quoique son tempera-

ment avoit travaillé long tems à se décharger par les hémorrhoides, il n'en avoit pû venir à bout. Le sang se franchit enfin un passage par les poulmons. Il avoit souvent souffert des angoisses de coeur terribles, qui s'étoient bien rallenties pour quelque tems par des saignées, sans pourtant que le fond du mal avoit été levé.

Il revint à la fin du mois d'Aout de l'église un dimanche l'après-diné avec ces angoisses, & me fit prier pour lui tenir compagnie dans sa chambre. Nous nous y promenâmes ensemble; mais dans le tems, que nous y pensâmes le moins, il lui prit un accès de toux, & il fût obligé de rendre une quantité de sang par la poitrine. Nous en fûmes extrêmément effrayés, quoique je le fûs beaucoup plus que lui. Je le conduisis à un lit de repos, & j'envoyai aussitôt quérir le plus habile médecin & son chirurgien. Le médecin resolût une saignée, & ordonna en même tems des remedes convenables au malade. L'aimorrhagie en perdit sa violence; & il ne rendit que très peu de sang. Après minuit il dormit d'un profond sommeil, & ne ressentit le lendemain, qu'un peu de foiblesse. Mais de tems en tems il cracha en toussant encore du sang, qui s'assembloit dans les poulmons. Il resolut

folut donc de prendre le parti le plus fûr, & de donner ordre à fes affaires. Il commença par faire fon teftament; & fes parens pouvant fe paffer de fon bien, il legua un fond confidérable, dont les revenus devoient être employés pour fecourir des pauvres malades, & pour les foigner. Il avoit fouvent remarqué, combien la fituation d'un pauvre dans fa maladie etoit trifte, furtout fi elle étoit de quelque durée. Il s'étoit apperçu, qu'ils manquoient fouvent dans leur mifere des fecours les plus néceffaires & de toute recréation. Il s'étoit foûvenu de la connoiffance, que notre Sauveur avoit eu de la fituation de ces infortunés; Combien il avoit été touché de leurs miferes, lorfqu'il nous obligea de la maniere la plus expreffive, de fubvenir à leurs befoins. A la vue de l'état deplorable de ces perfonnes, Mr. T--- s'étoit fouvent dit: J'aurois pû être auffi miférable & auffi abandonné qu'eux, & Dieu peut encore me jetter dans les mêmes circonftances. Ces réfléxions l'avoient déjà porté depuis quelques années, à faire du bien à ceux, que la pauvreté & les infirmités affligeoient à la fois. Et ces perfonnes lui péferent encór au coeur, quand il fut fur le point de paffer à l'éternité.

Mr.

Mr. T--- se porta fort bien le lendemain & ne cracha presque plus de sang. Il se resolut pourtant de participer au repas institué en mémoire de la mort de son Sauveur. Car disoit-il, une mort mérite bien d'être annoncée, de la maniere la plus solemnelle, à laquelle nous sommes redevables de la douce assûrance d'une vie éternelle. Elle mérite sur-tout d'être contemplée, & célebrée, quand nous sentons nous mêmes les frayeurs de la mort, & que nous en pouvons triompher par la mort & la résurrection de Jésus Christ. Il ajoûtoit: Je veux laisser un bon exemple aux autres aussi dans ma maladie, & leur montrer, comment on doit s'assûrer de son Sauveur & se préparer à une fin chrêtienne, quand l'esperance de vivre en flatte encore le désir. C'est pourquoi il envoya chercher encore le même jour un certain Ministre, homme d'un grand mérite, qui par ses discours édifians & sa vie exemplaire s'étoit attiré sa confiance préférablement aux autres. Il arriva avant midi, & quand Mr. T--- l'eut mis au fait de sa situation & de son dessein, le Ministre lui témoigna la part sensible, qu'il prenoit à sa mauvaise santé, & le plaisir qu'il ressentoit de voir son esprit en si bonne disposition. Quelle

satis-

satisfaction pour moi! disoit-il, de voir une fois un malade, qui dans les circonstances les plus flatteuses, & dans la plus grande espérance d'un entier rétablissement, songe sérieusement à la mort, & à ce qui se fera de lui après. Que ne puis-je trouver tous les malades, que j'assiste, dans une si heureuse occupation. Mais comme ils s'imaginent, que c'est une marque certaine de leur mort, que de mettre ordre à leurs affaires, ils negligent de se préparer pour l'Eternité, jusqu'à ce qu'il ne leur en reste plus de tems. Je me sers de l'occasion, que vous m'offrez, pour m'entretenir avec vous des matieres qui entre autres sont fort nécessaires à votre dessein. Je n'aurois pas besoin de vous en parler, persuadé que je suis de vos profondes connoissances dans les vérités du salut, de votre désir à plaire au Seigneur, & de votre ardeur à travailler à vôtre salut avec crainte & tremblement. Mais nous ne nous souvenons pas toujours de tout, & je vous assûre que souvent un enfant que j'enseigne, m'instruit à son tour, en m'amenant une idée, que je n'ai pas approfondi auparavant avec tant d'attention. Si je ne suis donc pas en état de vous dire quelque chose, que vous ne sachiez déjà; je reveillerai peut-être des idées, qui vous

sont

ſont familieres, mais dont vous ne vous ſeriez pas reſſoûvenû à préſent, & qui peuvent cependant vous édifier, comme je ne doûte pas d'être édifié par vous à mon tour. Vous voulez, c'eſt-là votre ſaint deſſein, vous arranger d'une maniere, que vôtre maiſon ſoit en ordre, & que vous puiſſiez, rempli de joye & de conſolation, reſigner votre ame râchetée aux ordres du Duc de votre ſalut, lorsque le Seigneur vous appellera. Pour faciliter ce deſſein, vous ſongez à faire revivre efficacement dans votre ame la mémoire de la mort & de la redemtion de Jéſus Chriſt, & prendre pour cet effêt le repas de la nouvelle alliance, que notre fidele Sauveur a inſtitué inmediatément avant ſa paſſion, pour exciter le ſoûvenir de ſa mort & de ſon amour dans nos ames appéſanties, le renouveller ſans ceſſe & entretenir l'harmonie la plus étroite avec nous. Ce deſſein eſt ſi important, qu'il mérite abſolument un mûr examen de nous-memes. O que ceci eſt ſurtout néceſſaire, quand nous ſommes ſur le point de comparoître devant le Juge des vivans & des morts. Ah! mon digne ami, Dieu ne nous a pas placé pour rien dans ce monde. Il nous a donné des forces pour produire du bien. Il aime ſon royaume

avec

avec tendresse. Le ciel & la terre tournent pour son bien. Et quelle ne doit pas être l'obligation des créatures raisonnables à diriger leurs forces à ce grand but. Dieu vous a confié beaucoup, mon très cher ami. Il vous a donné beaucoup d'esprit, & il vous a mis dans des circonstances où il a pû être cultivé. Il vous a donné deux occasions importantes, où vous avez pû l'employer pour le bien de mille & mille personnes. Vous savez de quel poids vos conseils étoient dans les plus grandes affaires, à la place que vous possédiez les autres fois ici. Un Seigneur vous a été confié du depuis, dont dependra peut-être un jour le bien d'un grand païs; ainsi le bonheur de plusieurs milliers de personnes a été d'une certaine façon entre vos mains. Le Seigneur en demandera compte; Le Seigneur qui trouve une satisfaction infinie à voir ses créatures heureuses; Le Seigneur qui a donné sa vie pour le bien des hommes. Jettez les yeux une fois, je vous prie, sur l'étendue de ce compte & représentez-vous celui qui éprouve les coeurs & les entrailles. Je ne vous rapporte pas tout ceci, comme si j'avois quelque chose à vous reprocher, mais seulement pour vous indiquer les moyens, dont je me sers, pour

humi-

humilier mon esprit devant Dieu, pour me convaincre de mes grands pêchés, & de la miséricorde infinie, que Dieu est obligé de me faire, si je ne dois par être confondu le jour de son jugement. Ah! mon plus cher ami, combien ne negligeons-nous pas de tems en tems? combien de bien ne pourrions-nous pas faire que nous passons légérement? Grand Dieu! si tu veux exiger de nous des comptes, qui est-celui qui pourra se justifier? combien de fois n'oublions-nous pas l'attention, que nous te devons & à ta sainte volonté. Combien de fois n'oublions-nous pas, que nous devons travailler de toutes nos forces au bien général du monde? Combien de fois ne nous opposons-nous pas au bien de ton Royaume? Combien de fois ne nous laissons-nous pas emporter par le monde & par la fougue de nos passions, & nous departons de ton amour? Seigneur je me jette à tes piés, ne juge pas ton serviteur à la rigueur! Aye pitié de ton foible enfant, laisse le participer à la redemption, qui s'est faite par Jésus Christ.

Je vous suis bien obligé, repondit Mr. T--- de votre agréable visite, & des fideles instructions que vous venez de me donner. Vous m'avez engagé à la plus sérieu-

se

se & la plus importante recherche. Je repasserai aujourd'hui avec toute l'attention possible ce que vous m'avez dit, & demain je prendrai le corps & le sang de mon Sauveur de vos mains. Mais toi, o mon Dieu! qui m'as mis sur le bord du sepulchre & aux portes de l'Eternité, prépare mon ame pour les Habitacles des justes. Fais-moi quitter par la mort tout ce qui te deplait, si je dois finir ma vie. Efface mes pêchés, mon Sauveur, & que ton St. Esprit m'acheve à mon salut. Mais, o mon Dieu! que tous mes jours te soient uniquement consacrés, si c'est ton bon plaisir que je retourne à la vie.

Mr. T--- me disoit, quand le Ministre fût parti: Je voudrois bien être seul cette après-dîné, & ne voir que Mr. le Comte & vous. On défendit donc aux domestiques de laisser entrer qui que ce seroit. Mais un certain Capitaine, qui étoit venu l'après-dîné, pour s'informer de la santé de Mr. T---, n'ayant point rencontré de domestique, entra brusquement dans la chambre, où le malade qui s'étoit un peu levé, se trouva avec Mr. le Comte, & moi. Les prémiers complimens finis, il débuta d'abord par se plaindre de la sotte opiniâtreté du Ministre de la guarnison. Le Capitaine

avoit engagé deux deserteurs, & leur avoit fait prêter serment. Le Ministre en ayant été averti, s'étoit rendu auprès du Capitaine & lui avoit demandé en grace de prévenir, que ces gens-là ne venoient pas se confesser à lui; puisqu'il ne sauroit que leur représenter vivement la griéveté de leur crime, & l'horreur du parjure, & leur signifier que la malédiction de leur prémier serment les suivroit par tout, jusqu'à ce, qu'ils auroient contenté la Compagnie, dans laquelle ils s'étoient auparavant engagés par serment; Que d'ailleurs le Ministre vouloit faire un cas de conscience de ce que l'on engageoit un deserteur par des liens si sacrés, & celà parce qu'on savoit prémiérement, qu'un serment ne sauroit retenir un homme, qui avoit déjà prouvé en effêt, qu'un parjure ne lui coûtoit rien; & puis âprès, par ce qu'on le faisoit jurer de ne point retourner à son drapeau, & de rester ainsi parjure à jamais. Enfin qu'il s'en avoit rapporté à la conscience de Mr. le Capitaine, si un tel serment pouvoit être excusé devant Dieu. Cette représentation l'avoit mis si fort en colere, qu'à peine pouvoit-il trouver assez de paroles, pour depeindre la bêtise des Ecclésiastiques. Ne seroit-ce point fort à propos, disoit-il,

de

de garder en tems de guerre les soldats aux Ennemis, & lui renvoyer ses deserteurs pour l'aider à nous tuer?

Autant que je comprens le sens de l'aumônier, repartit Mr. le Comte, ce n'est pas là son intention. Car en prémier lieu nous avons à présent la paix, & les deserteurs ne viennent pas de l'Ennemi. Après celà il ne s'agit pas non plus de savoir, si on doit intercepter les deserteurs & les renvoyer à l'Ennemi. La remontrance du Ministre ne decide pas même la quéstion, si vous devez prendre un deserteur dans vôtre Compagnie ou non. Il n'exige point, que vous renvoyez les deux hommes; il ne fait que vous prier de les empêcher seulement à ne point venir à la confession auprès de lui, parce qu'il ne leur pouvoit rien dire, si non qu'ils étoient des parjures, & qu'ils le resteroient, tant qu'ils ne se déchargeroient point de leur prémier serment d'une façon legitime, & qu'ainsi ils n'avoient point de part à la grace de Dieu. Or jugez vous-même, Monsieur, est-ce qu'un Ministre consciencieux peut bien dire autre chose à des deserteurs volontaires? Il lui a parû de la derniere importance, d'exiger un serment de quelqu'un de vouloir rester éternellement parjure.

Un tel serment vous paroît-il raisonnable? Le Capitaine répondit, entre gens de guerre, on n'y peut pas régarder de si près.

Mr. T---, qui n'avoit pas encore parlé pour épargner sa poitrine, répondit enfin: j'ai peut-être occasion de parler au Ministre de vôtre garnison. Je le persuadérai à retracter son sentiment le dimanche prochain, & à declarer publiquement qu'il avoit été jusqu'ici assez mal avisé de croire, qu'un deserteur parjure & malicieux commettoit un grand pêché, & ne pouvoit participer à la grace de Dieu; Qu'on l'avoit convaincu du contraire; qu'un parjure n'importoit pas tant; que les deserteurs restoient les enfans aimés de Dieu, si même ils quittoient leurs Régimens sans des raisons importantes; Que le ciel ne leur seroit pas fermé pour celà, l'état militaire leur y donnant un passe-droit. Le Capitaine se leva & s'en alla.

Mr. T-- Nous pria là-dessus de le laisser quelques heures seul, pour se préparer à son dessein. Je ne revins que le soir fort tard & je le trouvai fort triste & abbatu contre son ordinaire. Je lui souhaitois la bonne nuit, & fus me coucher aussi: Il me fit appeller le lendemain de grand matin. Je courrus chez lui & le trouvai dans une

une grande angoiſſe. Je lui demandois, ſi ſa poitrine n'alloit pas bien? Non, dit-il, mon corps ſe porte bien; Mais mon eſprit eſt extrêmément agité. Je n'oſois pas m'informer du ſujêt de ſes inquiétudes, parce que nous ne voulions pas qu'il irritât les poulmons à trop parler, & je m'aſſeyois tranquilement à côté de ſon lit. Quelque tems après je lui demandois, ſi je devois lui lire quelque choſe. Non, dit-il, mais envoyez chez le Miniſtre, & faites lui dire, que je ne communierai pas aujourd'hui, & que je le priois de m'honorer de ſa viſite. Le Miniſtre vint, & Mr. T--- lui dit: vous m'avez rappellé hier une choſe de la derniere conſéquence, ſavoir l'examen de moi-même, comment je me ſuis jusqu'ici ſervi de mon eſprit, & ſur-tout comment je l'ai employé en deux occaſions importantes pour le bien de mon prochain. La viſite d'un certain Seigneur, qu'il m'a fallu recevoir contre mon gré, & que Dieu avoit envoyé ſans doûte, m'a fait ſoûvenir d'un tems, où j'ai fait un très mauvais uſage de mon eſprit, ce qui m'a plongé dans la derniere inquiétude. La converſation de ce Seigneur m'a rendu attentif à la terrible profanation des ſermens parmi les Chrétiens. Ma conſcience m'a

reproché en même tems, que j'ai donné les autres fois bien des occasions à des fermens & des parjures innombrables. Vous souvient-il, quel grand changement il fut fait dans une branche bien étendue du gouvernement, du tems que j'étois au service de feu mon bon & à present mon bienheureux Maître? Je l'ai perfectionné ce nouvel arrangement & fondé sur tant de fermens, que leur nombre passera certainement un Million en moins de 50 ans. Et qu'y a-t-il de plus sûr, que ce que de tous ces fermens le centiéme n'a pas été rempli? Ne suis-je donc pas en partie cause de tous ces parjures? D'autant plus que je suis persuadé, que l'on auroit choisi un autre plan, si j'avois donné d'autres avis. Combien de mal n'ay-je donc pas introduit dans le monde, qui durera après ma mort, & qui sçait combien de tems desuite? Je sais par expérience combien les fermens avilissent, quand ils deviennent trop fréquens. Car ayant vû dans les barreaux dès ma jeunesse, qu'on fermenta les gens sans balancer, & sans beaucoup de formalités; qu'on se mettoit à rire & à railler avant & après, sans garder même le respect requis dans le moment que le ferment fut prêté: ils m'ont paru si naturels dans les affaires humaines

que

que je n'ai pas hésité un moment à en introduire plusieurs millions dans le monde. Il est vrai que mon unique but étoit àlors de m'élever, de me faire du credit & de m'enrichir. Mais ma façon de penser & mes vuës ont bien changés du depuis. J'ai cherché mon bonheur & mon repos principalement en Dieu. Mon but à été uniquement, de suivre mon Sauveur en renonçant au monde, & m'assûrer une bien heureuse Eternité. Ma conscience en est devenue plus délicate, & m'a souvent vivement reproché ces pêchés de ma jeunesse. Mais jamais il ne m'est venu dans l'esprit, que je suis devenu par ce projêt bati sur tant de sermens, qu'on goûta pour mon malheur, le funeste instrument d'un mal infini dans le monde. On est si accoûtumé aux sermens qu'ils ne m'ont jamais parûs si importans & si terribles, qu'à cette heure, que j'y fais une triste réfléxion. Comment pourrai-je boucher ce torrent de maux, dont j'ai ouvert la source intarissable? Comment pourrai-je effacer des esprits le mépris des sermens & par conséquent de Dieu & de ses jugemens, que j'ai aidé à augmenter? Comment pourrai-je faire cesser le nombre terrible de parjures, que j'ai occasionné? Comment pourrai-je sauver les

ames, qui se sont perdues par-là, & qui auroient été sauvées sans ce funeste projet? Combien de pêchés & de précipices, combien de miseres, combien de calamités n'ai-je pas occasionné dans le monde? puis-je être sauvé, pendant que je précipite tant d'autres dans l'abîme?

Votre juste affliction, mon digne ami, répondit le Ministre, me cause une douleur sensible. Hélas! quel chagrin n'ai-je pas de trouver une Ame dans ces angoisses, qui a été dévouée, je le sais, à Dieu déjà plusieurs années; qui a combattue sous l'étandart de Jésus Christ l'incrédulité, la superstition & les vices; qui a aspiré uniquement au bonheur de devenir un digne Citoyen de la ville de Dieu? Quel chagrin n'ai-je pas, de vous voir arracher à cette douce satisfaction, dont vous jouissiez les autres fois en Dieu & votre Sauveur? Il est vrai, vos précipitations passées sont de la derniere conséquence, & laissent de tristes suites. Plût-à Dieu que les Chrêtiens ne se serviroient pas plus légérement des sermens que beaucoup de peuples payens! Mais nous n'avons point de crainte pour les jugemens de Dieu: Nous nous metrons trop peu en peine du bien éternel d'une Ame, que Jésus à pourtant râcheté par sa mort; & nous

ne

ne balançons point à l'expofer à des tentations les plus féduifantes. L'amour infatigable dant le bon Dieu récherche le falut des hommes; les malheurs que Jéfus Chrift a prédit à ceux, qui donneront quelque fcandale, ne devroient-ils pas nous rendre plus circonfpect & plus rétenu?

Mr. T--- l'interrompit en difant: Hélas cette malédiction du Sauveur me frappe mille & mille fois, & j'en fens déjà à préfent toute la péfanteur.

Vous vous en avez fans doûte rendu coupable les autres fois, répondit le Miniftre. Mais s'apéfantiroit-elle bien encore fur vous, après que vous avez déjà prouvé en effêt, que votre ame a été tout à fait changée, & que vous étes devenu une nouvelle créature? Si vous vous étes foucié, du tems paffé; beaucoup plus des profits temporels que de Dieu & de fon royaume: Vous avez après d'autant plus, & en toute occafion glorifié le nom du Seigneur. Ne pourriez vous donc pas dire avec Paul? *Miféricorde m'a été faite.* Ou bien fi vous n'ofez pas en dire autant, la porte de la grace, qui a été ouverte à un David, à un Manaffé, à un Pierre & à une quantité d'autres perfonnes, qui étoient tombés dans les plus affreux péchés, feroit-elle fermée pour vou feuls.

Hélas! repartit Mr. T - - -, encore si mes pêchés ne se multiplioient pas à l' infini - - -

Le pêché dont nous parlons maintenant, reprit le Ministre, à cessé depuis bien de tems dans votre ame, quoique son effêt dure encore & durera peut-être longtems. Mais c'est là en général la nature du pêché que les suites s'en étendent encor bien loin, lors qu'il y a déjà du tems, que le pêché-même est consommé & fini. Voyons par exemple ce malheureux, qui par sa débauche a perdu une pauvre fille & un innocent enfant, les suites de son crime cessent-elles avec l'action? Les effêts d'une faute ou d'un crime vont sur-tout bien loin, lors que c'est une personne, dont le bien de l' état depend, qui les a commis. Et le pis en est, qu'il est très rarement en nôtre pouvoir de rémedier à ces suites. Mais celà n'empêche pourtant pas notre Dieu (o! quelle patience, amour, & miséricorde infinie!) de pardonner à des pêcheurs, lors qu'ils viennent implorer sa grace, ayant le coeur véritablement changé. Refugiez-vous donc dans votre abbatement vers ce Pere céleste, qui tend les bras à ses Enfans rebelles, & attachez-vous à celui, qui peut ju-

stifier

ſtifier auſſi les mêchans. Le Miniſtre finiſſoit ſon diſcours par un cantique édifiant & une priere énergique & prit congé du malade.

L'après-diné, lorsque nous arrivâmes Mr. le Comte & moi, chez Mr. T--- il nous pria de ne point laiſſer entrer perſonne dans ſa chambre. Mon corps ſe porte bien, diſoit-il, mais mon eſprit eſt fort mal. Et ne perdez pas patience, continua-t-il, quand ma bouche déborde toûjours de plaintes ameres dans cette anxiété inexprimable, qui me ſerre le coeur, & quand je tâche de le ſoulager par l'épanchement de mes griéves afflictions. Plus que je repaſſe dans mon eſprit l'objêt de mes tourmens, plus l'affreuſe perſpective de mes égaremens ſe découvre; ils groſſiſſent à chaque moment; & les reproches accablantes de ma conſcience font diſparoître tout ce qu'il me reſtoit de conſolant: La regle, que notre Sauveur a propoſée aux Chrêtiens, de ne point jurer, m'alarme en prémier lieu. Le ferment ne doit être qu'une exception de cette regle, dont on ne doit ſe ſervir qu'à la derniere extrémité. O que je comprens à préſent diſtinctement la ſageſſe de cette loi. Le Seigneur a voulu affermir précisément par-là la ſainteté des ſer-

fermens. Le lien le plus facré de la fociété humaine, c'eft le ferment, dont la vertu obligatoire doit marquer fa force là ou la crainte des hommes & la contrainte extérieure ne peuvent rien effectuer, & c'eft par cette loi, que ce lien a dû être affermi dans toute fa vigueur. Selon l'intention de notre Sauveur le ferment a dû être un acte à faire frémir un chacun. Aucun mortel n'a dû fonger à provoquer la vangeance de Dieu contre foi-même, fans trembler & fentir de l'effroi. Mais toutes ces belles vuës fe perdent quand on les rend trop fréquens & qu'on y coure légérement. C'eft pourquoi le Tout-Sage à voulu prévenir ce mal par la loi cy-devant mentionnée; & cette Loi je l'ai tout-à fait negligée dans le tems que j'aurois dû l'avoir toûjours devant les yeux; je me fuis fervi des fermens là où j'aurois pu employer d'autres moyens affez fuffifans. J'ai donc donné des loix tout oppofées aux loix de Jéfus Chrift. Une chofe fur-tout me ronge le coeur, c'eft qu'il eft certain, que la plus grande partie des fermens, que j'ai introduit, feront foulés à éfcient. Combien d'exemples n'en a-t-on pas par an, quoique la plus grande partie refte enfévelie dans les ombres de la nuit? Celui qui connoit à fond le coeur humain

humain, n'eſperera pas même, que l'impreſſion d'un ſerment dans l'Eſprit du plus grand nombre durera au-delà d'un certain tems. Ce qu'une violente tempête peut ſur l'eſprit des matelots, un ſerment le fait ſur l'eſprit des hommes. La prémiere impreſſion égale la force de l'orage, mais bientôt elle diſparoît avec les nuages. Et on doit encore moins s'attendre à un long effêt du ſerment, quand les attraits du parjure ſont grands. On n'ignore pas le pouvoir que quelques liards ont ſur l'eſprit d'un mendiant, & qui doûte, qu'on puiſſe moyennant quelques florins amorcer un bon nombre d'hommes à oublier leur ſerment & leur dévoir? Il y ſuffit ſouvent, à ce que nous voyons, un verre d'eau de vie, tentation aſſez forte pour un galant de cette claſſe. Deux miſérables, qui ne ſe ſoûcient point de leurs ſermens, peuvent dans une ville médiocre ruiner dix autres, qui reſpectent les leurs. Car ceux qui fauſſent leurs ſermens, ſont en état de vendre leurs marchandiſes à meilleur marché que des ames ſcrupuleuſes. Les chalands courent par conſéquent les boutiques de ceux-là; & ceux-cy ne vendent rien. Or jugez vous-même, quel ſacrifice que c'eſt que d'expoſer ſoi-même & ſes enfans à une

une grande misere pour l'amour de l'honnêteté? Peut-on se flatter qu'il y aura un grand nombre, qui en faisant cette rude épreuve ne succomberont pas à la tentation de se parjurer? Les loix & la raison ne permettent point, qu'un criminel se purge par serment d'un crime qui mérite la mort, parce que l'attrait du parjure y seroit trop grand. Mais je me fais fort de porter plûtôt quelqu'un à préférer une mort approchante & promte au parjure, que de souffrir les tourmens opiniâtres d'une humiliante & rongeante misere. Je suis donc entiérement convaincu, que le nombre extraordinaire des sermens, que j'ai établi autrefois, ne servent absolument à rien, si non qu'à inonder le monde de parjures innombrables. Et quel n'est pas le nombre de ceux, qui sans avoir fait des sermens eux-mêmes, ont coopéré à leur violiation, en y entraînant d'autres par toutes sortes de charmes, ou en aidant le parjure à violer son dévoir? Enfin j'ai couvert un païs entier de parjures. Et comment ne dois-je pas trembler & frémir, si je me représente les terrassantes ménaces, que Dieu à prononcé contre les parjures, & la foule d'hommes que j'en ai rendu coupable? j'entens retentir leurs imprécations contre moi;

leur

leurs cris lugubres s'élevent de l'abîme & me reprochent que c'est moi, qui les a rendu malheureux à jamais.

Mr. le Comte l'interrompit ici, en lui disant, vôtre esprit étant agité & épouvanté, mon cher Mr. T---, tout vous paroît obscurité, & les objêts les plus innocens vous offrent un image terrible. Vous croyez être la cause de la damnation de tous ceux, qui se sont perdu par la violation des sermens, que vous avez introduit. Mais il est à présumer, que même sans ce pêché ceux-cy auroient manqué les voyes du ciel, puisque leur Christianisme a été si variable, & leur amour de Dieu si foible, qu'un si chétif profit les a entraîné au parjure. Dieu qui voyoit le fond de leurs coeurs ne les auroit pas reconnu pour ses véritables & fideles amis, si même le germe de ce pêché ne seroit pas venu à se dévélopper; & c'est pourquoi ils auroient été à jamais incapables d'entrer dans la bienheureuse & intime societé de Dieu. Ce n'est donc pas vous, mais la corruption précédente de leurs coeurs, qui fait la cause de leur malheur; la tentation ne faisant point les mêchans, mais servant seulement à mettre au jour, ce qu'il y a de caché dans les replis de nos coeurs.

Mr. T--- répondit, je vous ai la plus grande obligation du monde, mon très cher Comte, de la part que vous prenez à mes afflictions, & des peines que vous vous donnez à les alléger. Mais la modification, que vous venez de proposer, ne sauroit me justifier tout-à fait. Il est vrai, que la plûpart de ceux, qui se perdent par des faux sermens, auroient été membres de cette société reprouvée, si même je ne leur avois pas servi avec mes sermens d'une pierre d'achoppement, parce qu'ils n'étoient pas fait pour une societé sage, modeste & heureuse. Néanmoins il n'est que trop vrai, qu'il en restera toûjours un assez grand nombre, que mes arrangemens ont précipité dans des malheurs éternels, qui sans celà auroient peut-être été sauvés. Tous les hommes n'ont pas le bonheur de devenir du prémier coup des Chrêtiens posés & consommés. Nous commençons par être apprentifs, & la plûpart ont besoin de plusieurs années, avant que de parvenir à une constance inébranlable. L'exemple de Pierre nous en fournit une preuve convainquante. Exposez donc un tel apprentif dans le Christianisme à une épreuve un peu rude, & faites qu'au-lieu de grands exemples à suivre, il ne voye que des foibles

roseaux

roseaux, qui plient au gré du vent; qu'il ne voye que des hommes, qui se moquent du crime, & le traîtent de bagatelles: vous le verrez bientôt se relâcher & succomber. D'abord il en sentira quelques foibles remords; mais après avoir réiteré le pêché, les pointes de la conscience s'émousseront. Elle s'endormira, deviendra insensible, & par conséquent capable des plus grands crimes. Le parjure sur-tout est d'une nature toute particuliere. Car en jurant on provoque la vengeance de Dieu d'une maniere solemnelle, en cas qu'on viole sa parole. Il faut donc que celui qui franchit ce dernier dégré de l'obligation humaine, banisse de son coeur toute crainte de Dieu & de ses jugemens, ou y fasse du-moins une terrible brêche. Or en agir de cette façon, c'est renoncer absolument au Christianisme. Que vous semble-t-il maintenant? Le nombre des Novices dans le Christianisme ne doit-il pas être bien grand, qui n'ont pas pu resister aux fortes & continuelles sollicitations au parjure, & qui par conséquent ont renoncé à la crainte de Dieu, dans laquelle à l'aide de leur bon commencement dans le Christianisme, ils auroient été affermis de dégré en dégré, si on ne les avoit pas exposé d'abord au plus fort de l'attaque?

C'eſt donc bien moi qui a coopéré à leur malheur éternel. Ajoutez-y que j'ai negligé d'attacher des peines aſſez rigoureuſes aux parjures, & de leurs oppoſer par conſéquent une digue aſſez forte: Les peines propoſées ne régardent que les fraudes. Si celles-là ſont de peu d'importance, les peines ne ſont que légéres. Et elles ſont plus griéves à proportion que les fraudes ſont plus grandes. Ce n'eſt donc pas proprement le parjure qui eſt puni. Car la même perſonne eſt bien plus coupable, lorsqu'elle ſe parjure pour une bagatelle, que lorsqu'elle s'y laiſſe entraîner par l'attrait d'un gain conſidérable, ce n'eſt donc pas le montant du profit, auquel on puiſſe proportionner les peines du parjure. Or les peines n'ayant du rapport qu'au montant de la ſomme, qu'on gagne en enfreignant ſon ſerment, le parjure en eſt quitte pour rien. Auſſi un ſerment violé n'empêche-t-il pas qu'on n'ait les mêmes égards & le même reſpect pour le parjure, dont il jouiſſoit par avant & perſonne n'oſe lui reprocher ſon forfait. On ne marque pas la moindre indignation pour ces rénieurs de Dieu. Cependant combien la crainte de Dieu ne doit-elle pas ſouffrir par-là & s'affoiblir dans la ſocieté humaine? Non-ſeulément

la

la plûpart des petits, mais aussi des grands suivent l'exemple & les sentimens de ceux qui sont auprès d'eux. On n'a qu'à jetter un coup d'oeil sur l'état militaire, pour se convaincre de l'influence de ces sortes de sentimens. Grands & petits s'exposent au feu & aux coups, parce qu'un poltron est méprisé de tout le monde. Si c'étoit donc la coûtume d'estimer la vraie pieté, & de régarder le contempteur de la majesté divine comme l'opprobre du genre humain: On verroit peut-etre augmenter le nombre des hypocrites, mais on verroit aussi certainement beaucoup se devouer à une vraie pieté, qui se font à présent une gloire de ne point craindre Dieu. Or tant de parjures étant comptés absolument pour rien, & le lien qui devroit retenir les hommes dans une respectueuse crainte, perdant toute sa force, n'est-ce pas une suite toute naturelle, que la vénération pour Dieu s'évanouisse tout à fait, & qu'une infinité d'hommes donnent dans l'irréligion & méprisent assez légérement le plus Haut, dont ils seroient devenus autrement les plus zélés adorateurs. Et hélas! malheur à moi, d'avoir tant contribué à cette décadence du Christianisme. Y-auroit-il encore un moyen au monde pour justifier ma conduite passée? Qu'est-

ce qui pourra me servir de défense, d'avoir negligé le Dieu fort, & d'avoir exposé sans honte & sans crainte son plus respectable nom à une infinité d'abus? Qu'est-ce qui pourra me servir de défense, d'avoir ouvert la carriere à une foule inconcevable de faux sermens, sans marquer le moindre zéle contre cet abus terrible & sans inspirer aux autres toute l'horreur d'une action si abominable? N'est-ce pas là une preuve éclatante d'un souverain mépris de Dieu, de sa gloire & de son Royaume? Comment désarmer la vengeance de l'Eternel, prête à m'écraser, après avoir visiblement diminué la crainte pour lui & de ses jugemens parmi les hommes, & précipité tant d' ames immortelles dans un éternel abîme! O que les soins sont petits & passagers qu'on se donne pour le salut éternel des hommes! Josué, Prince & Duc du peuple d'Israël, lorsqu'il avoit procuré à son peuple un repos temporel, & que la fin de ses jours approchoit, assembla toutes les tribus d'Israël, ses chefs, ses juges, & ses officiers, uniquement dans le dessein d'attacher, s'il étoit possible, son peuple par des noeuds indissolubles à l'Eternel son Dieu, & de recommender d'une maniere énergique & touchante la pieté aux Israëlites,

tes, principalement à ses chefs & officiers. Il fit une alliance avec eux, & ordonna de dresser un monument public en témoignage qu'Israël n'abandonneroit jamais son Dieu. Ce qui fit tant d'impression sur eux, que du tems de Josué, & tout le tems des anciens qui avoient assisté à cette assemblée, Israël servit l'Eternel. Mais lorsque ces anciens étoient morts & qu'il n'y avoit plus de Josué parmi eux, Israël abandonna son Dieu & servit d'autres dieux. Voilà ce que peut l'exemple d'un seul Prince qui a la réligion à coeur. O que les tems ont changés! Ne traiterions-nous pas dans nos jours un Prince de fou, de sot, & d'animal rampant, qui tiendroit une assemblée de ses états, pour déliberer avec eux sur les moyens à rendre la vertu & la réligion plus familiere dans la nation. Malheureux que je suis! j'aurois été autrefois le prémier, à me divertir aux dépens d'un tel Prince. Mais ô glorieux, ô bienheureux Josué! Quelle sera à présent la joye, la reconnoissance & la satisfaction de ton peuple, que ton zélé a conduit nonseulement dans la terre de la promission, mais aussi dans le ciel. Tu t'es aquis un renom véritablement éternel. Tes hauts faits seront célebrés éternellement de ton

peuple, que tu as rendu heureux pour jamais. Le ciel retentit de tes louanges. Et heureux sont ces anciens, qui firent de la pieté l'objêt principal de leur emploi. Mais hélas! Malheur à moi qui ai banni la pieté de tant de coeurs, qui n'ai cherché que les vains honneurs du monde, sans me mettre en peine de la gloire de Dieu.

Mr. T--- parlant avec trop d'émotion, & s'échauffant extrêmément; le Comte l'interrompit une seconde fois & le pria de se ménager & d'épargner sa poitrine déjà trop affoiblie, ajoutant: s'il n'y a donc absolument rien qui puisse vous disculper, il vous restera pourtant toûjours le salut que Dieu a donné aux pêcheurs: Tranquilisez donc votre ame dans les playes de ce Sauveur que vous aimiez les autres fois si fort, & dont le souvenir avoit tant de charmes pour vous.

Le médecin arriva sur ces entrefaites, & nous joignâmes nos soins, pour faire quelque diversion à la détresse de Mr. T--- par des discours indifférens, & pour donner à son esprit le loisir de se remettre & de se préparer à goûter quelque peu de consolation. Aussi fimes nous si bien, qu'il reposa passablement bien la nuit. J'allois le voir le lendemain sitôt qu'on m'apporta

porta la nouvelle de son reveil, & pris le Thé avec lui. Il me parut un peu plus tranquile que la veille; Mais toûjours également absorbé des sermens, qu'il avoit occasionné. Un des principaux marchands de la ville & en même tems ami intime de Mr. T--- envoya là-dessus faire demander des nouvelles de sa santé. Après avoir depêché le domestique Mr. T--- me disoit: Peut-être cet ami, qui m'aime si tendrement sera-t-il aussi, du nombre de ceux, que mes sermens perdront pour jamais; & en même tems il pleura à chaudes larmes.

Je suis persuadé, lui repartis-je, que la longanimité du bon Dieu pardonnera bien plus que vous n'osez vous flatter à présent, qu'il ne punira pas avec la derniere rigueur un pêcheur qui a cédé malheureusement aux vives & fréquentes sollicitations au parjure.

Mr. T--- reprit. Je veux bien croire, que Dieu ne nous juge pas avec la derniere rigueur. Les tendres soins qu'il à de nous & tout le bien qu'il nous fait déjà ici bas, nous manqueroit assûrement s'il prenoit trop garde à nos iniquités. Mais c'est bien autre chose, lors qu'il s'agit du parjure: Ici Dieu ne peut que se servir de toute sa rigueur. En faisant serment, on prie Dieu de se vanger dans ce monde &

dans toute éternité, si nous violerons nos promesses. Celui donc qui jure sans accomplir ce qu'il a juré, déclare en termes précis, qu'il ne respecte pas Dieu, comme tel, dont on auroit à craindre la séverité & les jugemens. Il se moque du plus Haut & de son gouvernement. Il le défie de se vanger, & s'imagine pourtant en même tems, de vouloir échapper à sa vengeance, quand il brise son serment. Or s'il y a un Dieu, s'il est vrai, qu'il a au coeur le genre humain & son bien-être; & le ciel & la terre nous prêchent certainement un tel Dieu: que vous en semble-t-il, saura-t-il s'accommoder aux chimeres d'un tel homme? Suppofez pour un moment qu'il le fasse, qu'il laisse impuni un téméraire, qui provoque ses terribles jugemens au moment qu'il les craint & respecte le moins; l'Eternel n'avoueroit-il pas publiquement, que les hommes osent & peuvent se railler & se moquer de son pouvoir & de sa justice tant qu'il leur plait? qu'ils peuvent se faire jour aux travers des liens les plus sacrés & des protestations de sincérité les plus solemnelles, sans craindre sa vengeance? Dieu tout saint pourra-t-il se mettre dans un tel crédit auprès les hommes? Toute crainte pour lui & toute réligion n'en seroit

roit-elle pas bouleversée? Ne ressembleroit-il pas àlors à un Prince, qui après avoir établi une monarchie, seroit trop pésant & endormi pour la régir, & y soutenir l'ordre? Qui quoi qu'il en arrivoit, ne sortiroit jamais de sa froide indifférence? Dieu se pourra-t-il mettre dans un crédit si nuisible, lui qui à imprimé par tout les marques de son amour infini pour l'ordre? Je ne comprens absolument point, comment on puisse attribuer à Dieu une sainte providence, quand il ne punit pas les parjures qui se moquent de leurs sermens, lors qu'il en ont seulement l'occasion. Les menteurs sont exclus du saint Royaume de Dieu, si nous nous en remettons à la révélation des Chrêtiens; Et à plus forte raison ceux, qui ajoutent le parjure au mensonge. En vain alleguera-t-on pour sa défense, que l'on a fait un serment forcé, que l'on devroit renoncer à son pain & mourir de faim, si l'on refusoit de s'y prêter. Car la contrainte n'est pas un motif suffisant, pour nous porter à commettre un crime. Elle ne suffira point pour nous disculper. Figurez-vous qu'il y a une revolte dans un état & qu'une Armée de rebelles marche contre leur légitime souverain; qu'elle surprenne la femme & les enfans d'un com-

 man-

mandant de quelque place importante; qu'elle le ménace de bruler ses terres & de jetter sa femme & ses enfans dans les flammes, en cas qu'il ne leur rende pas la Fortéresse. Enfin que le Commandant soit convaincu, que les rebelles ne manqueront point à remplir leurs ménaces & assouvir leur fureur: cette force, ces ménaces l'excuseroient-elles, s'il leur ouvriroit les portes & les mettroient en état d'avoir un pié ferme dans le païs? Il lui en coûteroit certainement la vie. On convient donc que dans un cas, où il s'agit de l'intérêt d'un Prince & de la tranquilité publique, on est obligé de sacrifier sa femme, ses enfans, & sa vie-même, avant que de donner la main à une chose préjudiciable à l'intérêt du Prince & de l'état. Je me souviens même d'avoir vû perdre à un officier sa charge, parce qu'il avoit été dans une compagnie de gens enivrés, ou entendant parler du mal de son maître, il n'avoit point tiré l'épée pour vanger son honneur. Mais Dieu exige de nous, & certainement à un titre encore mille fois plus juste, que ceux, qui font profession d'être ses amis & sujets, affrontent la force & les tourmens, lorsqu'il s'agit de remplir ses loix, dont dépend le bien éternel de son Royaume. O si les

pré-

prémiers confesseurs de la Réligion Chrêtienne avoient cédé à la violence; on verroit encore le bandeau du Paganisme couvrir les yeux des nations! Si du tems de cette fameuse réformation, personne n'avoit voulu hazarder sa vie pour le Royaume de Dieu & la Réligion, nous n'aurions pas encore secoué ce joug, sous lequel tant d'Empereurs & de Rois ont soûpirés. Je conclus donc, que personne ne peut s'excuser de jurer quelque chose par contrainte, qu'il ne prétend pas exécuter. Il faut, ou ne point jurer, ou remplir son serment au pied de la lettre, à moins qu'on n'ait juré une chose illicite ou reprouvée en elle-même. L'exemple de Zedekia Roi de Juda nous apprend, combien Dieu est éloigné de donner la moindre apparence de laisser le parjure impuni. Ce Roi avoit prêté serment au Roi de Babel, & s'imaginoit pourtant de ne point être obligé à garder son serment. Je ferai tomber sur sa tête mon serment d'éxecration, qu'il a méprisé, dit l'Eternel. (Ezech. 17, 19.) & qui n'ignore pas la terrible vengeance, qu'il a pris de ce Roi? Il ne veut absolument pas être un Seigneur, qui souffre des parjures dans son peuple. Il veut que toutes les créatures raisonnables le révérent, comme un Dieu saint,

saint qui aime la sincere vérité. Ajoutez-y que celui, qui garde encore un tant soit peu de Réligion & de crainte de Dieu ne violera pas pour la prémiére fois son serment sans trembler intérieurement. Mais en étouffant successivement ces remords; il commence par renoncer à l'amour de Dieu, & préférer un profit temporel à la volonté & la grace de Dieu. Puis après il travaille en général à endurcir son coeur & à y tuer le reste de sentimens. Quelques uns se fixeront enfin à croire, qu'il est du tout impossible de rester chrêtien & ils franchiront ensuite toutes les bornes de la conscience & de la Réligion. Les suites du parjure sont par conséquent trop remarquables & trop funestes. Comment se pourroit-il donc, que Dieu régarde d'un oeil égal une telle source de maux? Il y aura peut-être des parjures, j'en conviens, qui trouveront plus de grace devant les yeux de l'Eternel, que ceux qui y ont contribué assez légérement; Mais c'est là précisément le cas, qui me fait trembler & frémir. Deux circonstances des plus aggravantes me sont encore tombé ce matin dans l'esprit. C'est que j'ai outré les formules des sermens beaucoup plus que je n'ai eu dessein de les faire suivre. Je m'imaginois alors,

que

que pour obtenir le ſimple, il falloit faire jurer le double, pour en voir remplir à tout hazard une partie. Les hommes promettant ordinairement beaucoup, exécutant très peu, je voulois boucher certaines chicanes & échapatoires. Je croyois, qu'en uſant d'un certain rigoriſme dans les formules, il ſeroit plus facile d'en venir aux transgreſſeurs, quand on le jugeroit à propos, & de leur conniver, tandis qu'ils gardent encore quelques méſures. Conduit par cette politique, je leur fis promettre & jurer tout ce *qui ſeroit humainement poſſible.* Il me ſouvient même d'avoir attaché des ſermens à certaines choſes, qui étoient contre la nature-même & impoſſibles à pratiquer. Jugéz vous-même, cher ami, un mortel devroit-il ſe ſervir ſi frivolement des liens les plus ſacrés, ſe jouer du nom de Dieu, & livrer quelqu'un ſi légérement à la vengeance divine? N'eſt-il pas cruel de faire jurer ſon prochain qu'il veut faire *tout ſon poſſible?* De quelle étendue ces paroles ne ſont-elles pas? Et il y en a beaucoup, qui ſe chargent de cette immenſe obligation en pluſieurs affaires à la fois. O quelle étourderie! Enfin y auroit-il quelque moyen de défenſe pour moi, d'avoir fait provoquer le témoignage & la vengeance de Dieu

ſur

ſur des affaires impoſſibles. Ah! mon très cher ami que ferai-je? Je ſuis au déſeſpoir. Heureux & trois fois heureux! ſi je n'avois jamais été qu'un pauvre païſan ſimple, honnet, & laborieux.

Je le conjurois de ſe confier à la miſéricorde infinie de Dieu, & comme le médecin arriva juſtement ſur ces entrefaites, je courus chez le Miniſtre, qui l'avoit vû la veille & lui repréſentai les doûtes qui avoient failli à déſeſperer Mr. T--- l'après dîné de la veille & ce matin. Il en fut emû jusqu'au dernier point & s'écria: Mon Dieu, aide-moi à ſauver cette ame ſincere. *Donne-moi des paroles de conſolation pour une conſcience bleſſée qui reſſent tout le feu de ta colere.* Il s'habilla en ſoûpirant, & les larmes aux yeux il s'en vint avec moi. Le médecin partit dans le moment que nous arrivâmes, & le Miniſtre s'adreſſa à Mr. T--- en lui diſant:

Courage, mon plus cher ami, j'ai des paroles de paix à vous annoncer. Vos larmes & vos ſoûpirs ont pénetré jusqu'à l'Eternel. Le Dieu tout-puiſſant, ce tendre Pere des hommes, connoît votre eſprit froiſſé & votre coeur briſé, & c'eſt ce qu'il ne mépriſera point. Ses entrailles lui ſont émuës à cauſe de vous, & il aura éternelle-

ment

ment pitié de vous. Quoique vos pêchés sont comme le cramoisi, ils seront néanmoins blanc comme la neige. Jésus Christ est venu chercher & sauver ce qui étoit perdu. Nous avons heureusement un Pere, qui tend ses bras à ses enfans égarés, pourvû qu'ils reconnoissent leurs fautes en s'en repentant, & qu'ils retournent à lui; jettez-vous entre ses bras, il ne vous déboutera point.

Mr. T--- répondit: Hélas! Dieu recevra-t-il un ennemi, qui à miné les fondemens de son Royaume? sauvera-t-il un homme, qui à précipité tant d'autres dans les gouffres d'une misere éternelle? Pourrai-je régarder & aborder celui dont j'ai revolté tant d'enfans. Son amour-même m'effraye & me désespere. S'il est vrai qu'il aime les hommes, que leur bien-être lui importe, & qu'il ait quelque pitié de leurs miseres: Il ne peut que faire attention aux iustes soûpirs, que mes arrangemens leur arrachent. Il ne peut que m'avoir en horreur, parce que j'en ai tant séduit & rendu indignes de son bienheureux Royaume. Il ne peut que me punir, pour la perte de tant d'ames, que mon aveuglement a fait donner dans le plus grief de tous les crimes. Quelle prétension que celle

celle d'esperer encore en sa miséricorde? Et quelle témerité de l'en vouloir prier?

Le Ministre répondit: puisque vous vous jugez vous-même, Dieu ne vous jugera point. 1 Cor. 11, 13. Puisque vous vous damnez vous-même, le Seigneur vous fera grace. Approchez-vous seulement avec confiance de celui, qui justifie les méchans. Vous avez été un ennemi de Dieu & de son Royaume; mais vous avez cessé de l'être: vous avez les autres fois detruit son Royaume; mais vous l'avez bâti dépuis avec beaucoup de soin: Vous avez séduit auparavant les autres; mais dépuis que vous vous étes converti, vous en avez aussi fortifié beaucoup. Les effêts prouvent, que vous avez trouvé miséricorde dépuis longtems.

Hélas! disoit Mr. T---, comment est-ce que Dieu pourra avoir pitié de moi, puisque j'ai été si impitoyable envers les autres, en les exposant à des tentations, où ils ont succombé & perdu leur salut?

Le Ministre. Il n'est que trop vrai, que ce reproche est bien grand. Mais vous n'étes pas la cause unique de leur perte. Si ceux-là avoit rendu l'honneur à Dieu de le prier sincérement, de considérer leurs foiblesses, & de ne les pas induire dans

des

des tentations si grandes: il auroit peut-être tourné vos arrangemens de la sorte, qu'ils ne seroient point parvenus au point de pouvoir causer du mal. Mais que l'homme est orgueilleux! Quelle confiance n'a-t-il pas en ses propres forces! S'ils s'étoient par la suite attachés à Dieu dans les tentations; s'ils avoient consideré la pauvreté de leur Sauveur, & méprisé avec Moïse les richesses de l'Egypte; si enfin ils s'étoient représenté l'exemple de ceux, qui ont abandonné tout pour l'amour de Jésus, & qui ont même pour l'amour de lui bravé la mort la plus douloureuse & la plus humiliante: ils auroient eu la force de triompher de toutes tentations. Mais les hommes negligent ordinairement ces précautions salutaires. Aucun des damnés ne peut dire que vous avez seul causé sa ruine. Et puisque ceux-là s'en sont allés sans s'en répentir, celà ne peut pas nuire à votre répentance, & empêcher le Pere céleste de l'agréer.

Mr. T--- Tout celà est bien beau; mais sauriez vous m'alleguer un cas, où Dieu ait pardonné à un pêcheur, qui a causé le malheur éternel de tant d'autres?

Oui, beaucoup, reprit le Ministre. Vous en savez vous-même, mais votre conscien-

ce alarmée ne vous permet point d'y penser. Combien le Roi Manassé n'a-t-il pas séduit par son idolatrie? dont la plûpart a été moissonnée selon toutes les apparences dans leurs pêchés. Et cependant Dieu ne lui a pas refusé sa miséricorde. Qui sçait, si Paul n'a pas excité dans sa jeunesse beaucoup de ses compagnons à la persécution des Chrêtiens, qui pendant que lui est devenu l'Apôtre de Christ, sont morts dans la rage qu'il leur avoit inspiré. Et peut-on doûter, que parmi ces payens convertis au Christianisme, il n'y ait pas eu beaucoup, qui avant leur conversion ont séduit les autres aux vices les plus affreux, que ceux-ci ont continué jusqu'à leur fin, pendant que ceux-là ont sauvé leur ame? Dieu n'a donc pas refusé sa grace à ceux, qui du tems passé ont servi de pierres d'achoppement aux autres; Mais il est nécessaire qu'à l'exemple d'un Manassé & d'un Paul ils se convertissent du fond de leurs coeurs, & qu'ils travaillent de toutes leurs forces, à lever le scandale & à faire cesser le mal dont ils ont été les auteurs.

Mr. T--- demanda là-dessus, si ce procédé de Dieu n'etoit point injuste & contre l'ordre?

Non,

Non, répondit le Miniſtre, pourvû que la converſion égale ſeulement la vôtre, & qu'on ne perſiſte point dans ſes iniquités jusqu'à la fin. Voyez un jeune homme, qui à engagé d'autres à la débauche. Suppoſez que ceux-cy en venoient à voler & à être pendus; Mais que celui-là changeoit de ſentimens, qu'il prenoit ſes vices paſſés en horreur, qu'il prioit un chacun en toute occaſion d'être ſur ſes gardes, & qu'il devenoit enfin un bon concitoyen & un véritable chrêtien: pourroit-on le damner ſelon les loix divines & humaines? Ceux-là meurent, parce qu'ils n'ont pas changé le train de leurs débauches; celui-ci vit, parce qu'il eſt devenu un tout autre homme. Croyez-moi, ſi quelqu'un ſe convertit ſincérement, s'il change de ſes ſentimens vicieux & s'adonne à jamais à ſon Sauveur, il ne ſera plus penſé à ſes pêchés paſſés.

Mr. T-- reprit. Je me reſignerai donc à l'amour & à la miſéricorde du Pere céleſte. Eternel, mon Dieu! Voici un valet infidele; un contempteur de ta Majeſté; un transgreſſeur téméraire de tes loix les plus ſalutaires; un ennemi & ſéducteur de tes enfans; j'ai détruit le Royaume que tu as bâti avec tant de tendreſſe & de ſoins; non-ſeulement je t'ai abandonné moi-même, il

m'a fallu pour surcroît de ma malice détourner encore une infinité d'autres de tes voyes. Je suis cause d'un mal qui coûtera à tes enfans des soûpirs infinis; souffriras-tu qu'un tel monstre, un ennemi si opiniâtre s'approche de ton throne, & se jette à tes piés rempli d'angoisse, de honte & de répentance? Me voici courbé devant toi comme un vermisseau. Je suis étendu dans la poussiere & je t'offre des chaudes larmes, ne me rejette, ah! ne me rejette point tout-à fait de devant ta face. Sauveur du monde, tu es mort pour les maudits. Hélas! je suis bien maudit, ayant porté la désolation au milieu de ton eglise. Tu donnes ta vie pour sauver de pauvres malheureux, & moi j'ai attiré la malédiction sur tant d'ames. Se peut-il, qu'un tel destructeur soit encore reçu. Osera-t-il s'approcher des frontieres de ton Royaume; est-il vrai qu'il puisse compter sur ta Redemption: Eh-bien agrée mon retour. Je cherche miséricorde, ne me renvois point. Regarde ma misere & mon coeur étonné, & pardonne-moi tous mes forfaits. O Dieu! Dieu de mon salut delivre-moi de tant de sang! Mes iniquités passent ma tête & sont appésanties comme un pésant fardeau au-delà de mes forces. O toi,

agneau

agneau de Dieu! qui as porté les pêchés du monde, aye aussi pitié de moi. Hélas! Esprit de grace je t'ai abandonné. J'ai endurci mon coeur contre les impressions de ta parole, je me flattois d'avoir assez de force, pour me conduire moi-même. Mon amour propre ne vouloit dévoir sa fortune qu'a mes propres mérites. Mais dans quel malheur ne me suis-je pas précipité avec tant d'autres? Je mérite que tu m'abandonnes éternellement. Mais retourne ta face vers moi, crée en moi un coeur nouveau & net. Ah! Seigneur, ramene ceux, que j'ai engagé dans des détours; reveille des sages administrateurs de ton Royaume, qui bouchent le torrent du mal dont j'ai ouvert la funeste source! O vous, enfans de Dieu priez pour moi, afin que miséricorde me soit faite!

Il n'y avoit personne de nous qui ne fut emu jusqu'aux larmes. Et le Ministre, enflammé d'un tendre zéle, disoit à Mr. T---, Par le Dieu vivant, il ne veut pas votre mort; Mais que vous vivez. Par la mort de Jésus Christ & sa résurrection; il vous à reconcilié avec l'Eternel. Approchez-vous donc hardiment au propiciatoire. Le Seigneur vous fera assûrement miséricorde, sur-tout au moment, où vous

aurez le plus besoin du secours de sa grace.»
Que l'Esprit de consolation calme & recrée votre ame, & vous donne une vive esperance en celui, qui purifie nos consciences, des oeuvres mortes, pour servir le Dieu vivant.

Le Ministre revenant le lendemain, demanda à Mr. T - - -, si son esprit avoit commencé à se tranquiliser & à s'assûrer de la grace de Dieu.

Je vois bien quelques foibles esperances, répondit Mr. T - - -, que le Dieu longanime ne me fermera point tout accès de cette miséricorde infinie, qu'il à ouvert en Jésus à tous les pêcheurs? Mais ma foi n'est encore que très - foible. La prétension, que Dieu me doit radopter comme son enfant, me paroît presque exorbitante, quand je considere le grand nombre, parmi lequel j'ai porté le flambeau de la rebellion. Jugez, jugez - en, je vous prie, vous - même! Jésus doit m'aimer, moi qui lui ai arraché des Ames; Moi qui peu content à ne pas bâtir son Royaume, j'ai encore cooperé à en traverser les établissemens, qui lui sont si fort à coeur. De quel front oserois - je hazarder une telle demande? dont l'idée seule est capable de confondre toute ma confiance. Hélas! S'il plairoit au bon

Dieu,

Dieu, par un effêt de ſa tendreſſe paternelle, de recueillir mon ame dans le ciel, m'a joye feroit pourtant paſſée, & le ſera peut-être pour jamais. Eſt-ce que le ciel me pourra faire oublier de l'avoir fait manquer à tant d'autres? Me pourra-t-il faire oublier d'avoir établi un ſi funeſte abus du nom de Dieu? La joye pourra-t-elle entrer dans mon ame, quand je verrai des Peres & des tendres Meres pleurer leurs Enfans aimables, que jai rendu parjures? J'ai cherché l'honneur, & j'ai fait l'aquiſition de reproches éternelles. Mais je renoncerai de bon coeur à un dégré eminent de la gloire éternelle, pourvû que je ne ſente point le feu qui nous eſt préparé pour nos iniquités. Je ſerai trop content de pouvoir me tenir de loin, quand d'autres ſerviteurs plus fideles environneront le Throne du Sauveur. O l'inſenſé que j'étois! J'aſpirois aux grandeurs, & j'oubliois la Gloire éternelle. Ah! Dieu, pourquoi m'as-tu laiſſé tomber? Mais pourquoi ne me ſuis-je pas attaché à toi? pourquoi ai-je oublié ta parole & la priere? pourquoi ne te ſupliai-je point de me donner de la ſageſſe, lorsque je faiſois ces arrangemens? pourquoi ai-je negligé ton honneur afin d'avancer le mien? Mais o profondeur Divine! o mon Dieu! ſou-

verain

verain Gouverneur du monde, pourquoi m'as-tu élevé si haut, que je suis devenu l' instrument fatal de la ruine de tant d'autres. Hélas! pourquoi - - -

Il faut, mon cher Mr. T---, reprit le Ministre, que nous mettons ici le doigt sur la bouche & que nous disons: *Que tes jugemens sont impénetrables & tes voyes impossibles à trouver!* L'économie de notre Dieu est trop grande & nos vuës trop bornées, pour l'envisager dans toute son étenduë. Il surpasse nos forces d'avoir une idée compléte du gouvernement d'un monde si étendu. Il faut que nous ayons la confiance en ce Dieu, qui a donné tant de preuves de sa sagesse, qu'il ait sagement ordonné & disposé le tout au mieux possible. Ainsi comme le fréquent & préjudiciable abus des sermens s'est glissé dans toute la Chrêtienté, & qu'il est parvenu à son comble; Dieu a peut-être permis, que vous y participiez aussi, parce qu'il a prévû, combien vous vous en repentiriez, & que l'exemple de votre repentance exciteroit d'autres à s'opposer à ce torrent débordé.

Hélas! repartit Mr. T - - - Encore, si mes égaremens & mes cuisantes douleurs que je ressens présentement, produisoient un

effêt si salutaire, j'oserois peut-être lever un jour mes yeux, célebrer rempli de confiance l'Eternel par mes hymnes & offrir à mon Sauveur des hommages moins timides. Dieu fort & gracieux, toi qui conduis les coeurs comme des petits ruisseaux, mes soûpris osent-ils-encore se montrer devant ton throne! Ah! que ta bonté excite des ames, qui animées par une véritable grandeur & par un saint zéle pour ton Royaume, prennent à coeur les abûs terribles dont la Chrêtienté est infectée, & joignent tous leurs efforts pour l'en délivrer. Ah! fais en sorte, qu'on recommence à sanctifier ton nom profané si longtems avec tant de légéreté & de lâcheté. Que la vénération pour ta Majesté & la crainte de tes jugemens se repandent de nouveau sur toute la terre, afin que les hommes aspirent avec d'autant plus de passion à ta grace & se sauvent par elle.

Ici Mr. le Comte entra & demanda des nouvelles de la santé de Mr. T--- Ah! je commence à respirer un peu, répondit-il; On m'a fait entrevoir quelque lueur d' esperance, que mes grossiers égaremens & les tourmens terribles que Dieu m'a fait sentir, feroient peut-être quelques impressions sur d'autres, & les exciteroient à s'op-

O poser

poser à un mal, qui est presque devenu universel. Soyez donc le prémier, mon digne Comte, à qui je serve d'exemple. Aprenez de moi, combien l'homme est misérable, qui ne péut pas s'attendre à trouver un Dieu bon & gracieux. A quoi me serviroit-il à présent d'avoir conquis le monde entier, si après une passagere jouissance, je serois obligé de le quitter, pour recevoir le terrible arrêt d'une damnation éternelle? Considérez, je vous conjure, la grace du grand Dieu comme votre plus grand bien. Et s'il plaira au Seigneur de vous confier un jour les rénes du gouvernement, alors soûvenez vous, que celui qui vous a donné beaucoup peut aussi exiger beaucoup de vous. Que non-seulement le bien temporel, mais préférablement le salut éternel de ceux, qui vous seront confiés, fassent l'objêt principal de tous vos soins. Ne vous bornez point à faire du seul Univers le théâtre de votre gloire & de vos actions; mais tachez sur-tout à vous élever à une autre sphère, & de faire en sorte que le ciel retentisse un jour de vos hauts faits, & que des peuples entiers bénissent le Seigneur, de vous avoir eu pour leur conducteur. Le vrai glorieux ne se contente point d'un encens passager, qui brule quelques momens

sur

ſur des autels dreſſés par un peuple ſot ou par un lâche flatteur; mais il prend l'eſſort pour s'élever juſqu'au ciel, & ſe faire un monument éternel auprès de Dieu & parmi ſes eſprits parfaits. O! les hommes bas & rampans, qui ſe ſoûcient peu du monde à venir, pourvû qu'ils jouiſſent ici bas de quelques louanges équivoques. Ah! mon cher Comte, ſi vous aurez un jour occaſion à faire quelques arrangemens dans un état, n'oubliez jamais d'examiner l'influence qu'ils peuvent avoir ſur le bien éternel de vos concitoyens. Il y a ordinairement des voyes différentes pour arriver à un même but. Rejettez celles qui peuvent porter quelque atteinte à la vertu. Puiſſiez-vous être celui, qui déracine le mal, que j'ai ſemé ſi largement.

Le Comte répondit: ſi mon Dieu veut que je vive, qu'il me donne auſſi la grace de diriger ma vie à ſon honneur & au bien de mon prochain; & s'il veut me confier quelques choſes, qu'il veuille auſſi faire de moi un ſerviteur fidele & me donner de la ſageſſe, pour gouverner tout ſelon ſon bon plaiſir.

Je joins mes voeux aux vôtres, diſoit le Miniſtre, en diſant adieu à Mr, T---, & je rends graces à Dieu de ce qu'il a donné

quelque repos à votre esprit alarmé. Le Seigneur veuille vous assûrer de plus en plus de sa grace, afin que son nom soit aussi glorifié par vous dans le monde.

Dieu, répondit, Mr. T - - accomplisse vos souhaits & recompense votre amitié.

Mr. T - - - se rétablit après à vuë d'oeil. Il reprit des nouvelles forces, mais sa gayete passée ne revint point. L'idée d'avoir augmenté les tentations de ce monde, au grand malheur de bien d'ames lui étoit trop sensible. Il reçut néanmoins visite, & se servit de cette occasion, pour raconter ce qui s'étoit passé avec lui, & pour entamer les conversations les plus sérieuses & les plus utiles. Les uns y prêterent quelque attention & se laisserent persuader par les discours de Mr. T - - -, à faire des réfléxions raisonnables. Les autres disoient, il est hipocondre; car c'est l'épithete que notre siécle précieux & clairvoyant donne à ceux, qui croyent que Dieu est digne de la plus sincere vénération, qui ont le crime en horreur, qui chérissent la vertu, & pensent sérieusement à l'éternité. Se souvenir respectueusement de Dieu, s'adonner aux exercices d'une pieté non fardée, fixer sérieusement ses réfléxions sur l'avenir, c'est être malade en termes modérés.

Mr.

Mr. T--- se porta au commencement de la troisiéme sémaine si bien, qu'il me disoit: j'espere de sortir dans peu; Dieu veuille seulement me faire la grace, que j'employe le reste de mes jours comme il faut, & que j'y produise autant de bien que j'ai fait du mal auparavant. Mais il plaisoit à la volonté impénetrable de Dieu d'en disposer autrement. Le jeudi il recommença à cracher du sang, & alors il perdit dabord toute esperance. Il fit appeller le Ministre, lui représenta son état & lui dit, qu'il étoit resolu d'exécuter le lendemain son dessein, & de prendre le repas de la nouvelle alliance. Mon Sauveur, disoit-il, se ralliera pourtant avec une ame, laquelle ne lui a marqué à la vérité que de l'inimitié & du mépris, mais quelle le recherche à présent toute contrite & anéantie.

Mr. le Comte qui étoit sorti, aprenant à son retour la rechûte de Mr. T---, monta tout consterné à sa chambre, & le voyant assis sur une chaise pale & défait; il courut l'embrasser en lui disant: O mon bien aimé ami, comment vous portez-vous?

Fort bien, Monsieur, répondit Mr. T---, avec un air doux & tranquile. Je me porte selon la volonté de Dieu qui est

toûjours la meilleure. Comme le Comte témoignoit une grande tendresse, & que nous étions fort tristes les domestiques & moi; Mr. T - - - disoit: ah! je ne crains plus la mort après que l'on m'a fait esperer, que Dieu pourroit bien avoir pitié de mon ame.

Il reposa passablement la nuit, mais il toussa néanmoins quelque fois & cracha du sang. Le lendemain il prit le repas de la nouvelle alliance avec la plus fervente devotion. Il admira l'infinité de l'amour divin envers les hommes, & la merveilleuse & sage remission de leurs pêchés. Dieu disoit-il, pardonne tout autrement que les hommes ne font ordinairement. Ses éminentes qualités forment un tout accompli, qui ne se dément dans aucune des ses parties. La grace est accompagnée de la sagesse & sainteté. Et c'est toûjours le Dieu entier qui se manifeste. Il bénissoit la tendresse de Jésus envers le genre humain tombé dans le pêché, & la fidelité de pasteur qu'il avoit témoigne à ses agneaux perdus. Que j'ai besoin de toi, mon Sauveur! ajouta-t-il, de toi, qui es devenu l'anathème pour nous délivrer de la malédiction. Sauve-moi aussi des malédictions

ctions

ctions que je me suis attirées à l'escient. O esprit de grace! fortifie ma foi, que le désespoir ne m'entraine point, quand je dois comparoître devant le juge des vivans & des morts.

La poitrine fut passablement tranquile l' avant midi: mais lorsqu'il eut prit le midi un peu de soupe; il sentit une extrème ébulition de sang, qui fut suivie d'une perte de sang beaucoup plus considerable que les précédentes. Lorsqu'il commença à se reconnoitre, il s'éria: Ah! Seigneur, ah! Jésus, ne reprouve pas une ame, qui se refugie dans tes playes!

Il souhaita après à parler au Comte; On le pria de venir & il suivoit à l'instant. Ah! voici, lui disoit-il, le moment, mon cher Comte, où je dois vous quitter. Je vous rends mille & mille graces des tendres bontés, que vous & votre illustre maison ont toûjours eu pour moi. L'éternité-même n'en effacera pas le soûvenir. Dieu veuille vous élever & faire prosperer par vous le bien temporel & éternel de milliers d' hommes. Vous avez toûjours pris en si bonne part, ce que j'ai pris la liberté de vous dire: agréez donc aussi la derniere priere que je vous fais; Persistez toûjours dans un étroit attache-

ment à Dieu & au Duc de notre ſalut. N'entreprenez rien d'important ſans penſer à lui. Prenez garde de ne point trop aimer n'y trop craindre le monde. Que l'éclat & les flatteries des Cours ne vous raviſſent jamais votre coeur. Conſervez votre liberté. Ne rampez point dans les fers d'autrui. Que votre honneur & votre gloire s'étendent jusque dans l'autre monde & paſſent jusqu'à toute éternité. C'eſt la derniere priere de votre ami que vous aimez. Ne l'oubliez jamais. Je vous recommende à Dieu & à ſa gracieuſe protection. Que le Seigneur vous béniſſe, vous & votre poſterité ici & en toute éternité. O mon cher, mon bien aimé ami, adieu!

La douleur & la plus ſenſible tendreſſe fermerent la bouche au Comte & l'émpêcherent de parler. Il ſerra la main à ſon ami malade, lui donna le dernier baiſer & courut dans ſa chambre, pour y laiſſer un libre cours à ſes larmes.

Mr. T--- prit enſuite un congé de moi, dont l'impreſſion ſe fera toûjours ſentir dans mon coeur. Il me pria de ne le point quitter jusqu'à ce qu'il eut remporté ſa derniere victoire, & d'empêcher tout le grand bruit, afin qu'il pourroit s'éndormir

tran-

tranquilement. Il exhorta là-dessus les domestiques à aprendre de lui ce que c'étoit que l'homme & sa vie; qu'ils devoient par conséquent songer à l'éternité, & sauver leurs ames du monde mêchant & séducteur.

Le crachement de sang redoubla vers le soir; les forces se perdirent, & des fréquens évanouissemens présagerent l'approche de la mort. On l'en tira quelque fois à l'aide de quelques remedes confortatifs, & tandis que la parole ne lui manqua point, ses soûpirs furent toûjours: ah! grace, mon Dieu! Grace, mon Sauveur!

Les assoupissemens redoublerent à minuit, jusqu'à ce qu'il y finit enfin sa vie, & que son Ame immortelle abandonna la demeure, que la mort avoit rendu inutile.

Tous ceux qui avoient joui de son aimable conversation, furent affligés d'être privé de cétte satisfaction par sa mort. Le Comte sur-tout ressentit vivement le déplaisir de n'avoir plus un confident, à ses côtés, auquel il s'étoit si fort habitué. Il le fit enterrer d'une maniere qui exprima la grandeur de son amitié, & ordonna qu'on lui dressa un superbe monument. Quelques uns croyoient ces depenses superflues,